

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE PAYS MOSSI

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LUCIEN MARC

LIEUTENANT D'INFANTERIE COLONIALE

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, Rue Victor Cousin, 11

1909

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE PAYS MOSSI

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LUCIEN MARC

LIEUTENANT D'INFANTERIE COLONIALE

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, Rue Victor Cousin, 11

1909



A M. MERLAUD-PONTY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Hommage respectueux.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

Le but de ce travail est de faire l'inventaire des faits actuellement connus au sujet du Mossi ; il nous a semblé intéressant de l'entreprendre, après avoir passé près de cinq années dans le cercle de Ouagadougou.

Dans les anciennes légendes portugaises et dans les chroniques arabes, dans les récits des voyageurs du xix^e siècle et dans les documents récemment publiés, nous nous sommes efforcé de recueillir tout ce qui a trait au Mossi, d'en faire la critique et de le présenter en y joignant le résultat de nos observations personnelles.

Dans le but de donner plus de clarté à ce travail, nous avons adopté un plan conforme à la méthode géographique : une telle manière de procéder a l'avantage de faciliter les recherches ; mais elle pourrait avoir un inconvénient si elle donnait à penser qu'il s'agit d'une étude géographique complète ; on serait surpris de l'extrême inégalité des chapitres et

des lacunes qu'ils présentent sur plus d'un point important. A aucune époque nous n'avons eu ni le temps ni la qualité nécessaires pour entreprendre une étude générale du Mossi. En utilisant nos notes prises au jour le jour, et grâce à notre connaissance acquise sur place du pays, des indigènes et de leur langue, nous avons essayé de fixer les faits que l'on peut considérer comme acquis. Nous avons pensé qu'agir ainsi était pour nous la meilleure chance de faire d'utile besogne.

Lors de la mise en ordre de nos notes, nous avons demandé conseil : pour l'histoire du Soudan et pour les institutions du Mossi à M. Le Chatelier, professeur au Collège de France ; pour la partie météorologique à M. Angot, directeur du Bureau central météorologique ; pour la géographie botanique à M. Chevalier de qui les beaux travaux sur l'Afrique centrale nous ont servi de guide. Nous avons trouvé chez ces Messieurs un accueil particulièrement bienveillant et leurs conseils nous ont été précieux ; nous nous faisons un devoir de leur renouveler ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

Des renseignements sur certains points particuliers de notre travail nous ont été fournis avec la plus courtoise obligeance par M. Edward Heawood, bibliothécaire de la Royal Geographical Society de

Londres, par M. Slousch, par M. l'administrateur des colonies Carrier et par nos amis MM. les capitaines Lambert et Goguely. Nous leur renouvelons ici nos bien sincères remerciements.

Nous devons également remercier le R. P. Procureur à Paris des Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique qui a bien voulu nous permettre de reproduire un certain nombre de photographies rapportées par les Missionnaires du Mossi.

Enfin l'idée même de ce travail qui pourra peut-être contribuer pour une modeste part à augmenter les données géographiques actuelles sur la partie centrale de la boucle du Niger, revient surtout à nos Maîtres, MM. les professeurs de géographie de la Sorbonne de qui nous sommes très fier de pouvoir nous dire l'élève reconnaissant.

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS ORIGINAUX CONCERNANT LE MOSSI

- JOAO DE BARROS. — Asia (1). Lisbonne, 1778. 17 vol. in-8.
- ABDERRHAMAN ES SAADI. — Tarikh es Soudan. Traduction Houdas. Paris, 1901. 1 vol. in-8.
- EDWARD BOWDICH. — Mission from Cap Coast to Ashantee. London, 1819. 1 vol. in-4.
- J. DUPUIS. — Journal of a residence in Ashantee. London, 1824. 4 vol. in-4.
- DENHAM ET CLAPPERTON. — Voyages et découvertes dans le Nord et les parties centrales de l'Afrique. Traduction française par Eyriès et de la Renaudière. Paris, 1826. 3 vol. in-8.
- BARTH. — Travels and discoveries in north and central Africa. London, 1858. 5 vol. in-8.
- KOELLE. — Polyglotta Africana. London, 1854. 4 vol. in-fol.
- BONNAT. — Voyages, aventures et captivité de Joseph Bonnat chez les Achantis, par Jules Gros. Paris, 1884. 4 vol. in-18.
- Dr G. BECK. — Eine neue Route nach dem Obern Niger und dem Sudan (Voyage des missionnaires Ashantee et Buss à Salaga). Jahresbericht der geographischen gesellschaft in Bern. 1880.
- KIRBY. — A travel to Kintampo. Proceedings of the Royal Geographical Society. London, 1884, p. 447.

1. L'édition originale porte le titre : Asia de Joam de Barros, dos factos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Orienta. Lixboa 1552-1553. 2 vol. in-fol.

L'édition de 1778 est conforme à l'édition originale. Nous l'avons utilisée de préférence aux éditions antérieures parce que la lecture en est plus aisée.

- Dr KRAUSE. — Krause's Reise. Peterman's Mittheilungen, 1887. P. 57, 92, 152 et 217; 1888, p. 88.
- Dr KRAUSE. — Lettre à M. Duveyrier. C. R. des séances de la Société de géographie, 1887, p. 356.
- VON FRANÇOIS. — Voyage à Salaga et au Mossi. Mitt. aus deutschen Schutzgebieten, 1888, p. 143.
- BINGER. — Du Niger au golfe de Guinée. Paris, 1892. 2 vol. in-8.
- Dr CROZAT. — Rapport sur une mission au Mossi. Journal officiel de la République française. 5-9 octobre 1891.
- MONTEIL. — De Saint-Louis à Tripoli. Paris, 1894, in-4.
- Dr RUELLE. — Notes sur quelques populations noires. L'Anthropologie, 1904, p. 519 et 657.

CHAPITRE PREMIER

LES RELATIONS DES EUROPÉENS AVEC LE MOSSI

Tout ce qui a trait au Mossi, et même l'existence de ce grand empire féodal au centre de la bouche du Niger, dans les régions où ont leur origine deux des branches de la Volta, n'est connu que depuis fort peu de temps.

Si les Portugais, à la fin du ^{xv}^e siècle, ont entendu parler d'un roi de Moses, et si peut-être ils ont entretenu des relations avec lui, aucun des voyageurs qui se sont succédés au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècle tant sur la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or et la Côte du Bénin que dans l'intérieur des terres, au Dahomey et sur le Niger, n'a connu, même de nom, le pays Mossi, et c'est seulement en 1819 qu'il fut cité pour la première fois par Bowdich. En 1853, Barth le longea sans l'entamer, et, le premier, en indiqua la situation géographique et l'importance politique et économique.

Ce fut en 1883 seulement que Ouagadougou fut visité par un Européen, le Dr Krause. En 1887, le voyage de Von François fut arrêté au premier village Mossi. Enfin en 1888, l'exploration complète et vraiment scientifique du cours supérieur

de la Volta par Binger fit connaître dans ses traits essentiels le pays des Nabas.

Il a été peu ajouté à Binger, et c'est encore de son travail qu'il faut partir aujourd'hui pour étudier le Mossi.

Après lui, il est vrai, de nombreuses missions se sont dirigées vers Ouagadougou, et plusieurs ont été couronnées de succès. Mais il s'agissait bien plus de missions politiques que de missions scientifiques et leur but était surtout la main mise sur les marchés du Mossi dont l'importance est capitale au point de vue du mouvement commercial à l'intérieur de la boucle du Niger. Le Mossi a été occupé par les Français en 1896 et, depuis la convention franco-anglaise de 1898, il est territoire français.

Avant de commencer un exposé des connaissances que seule l'occupation effective du pays a permis d'acquérir, nous croyons devoir résumer tout ce qui a été écrit au sujet du Mossi, soit par renseignements, soit sur place, depuis les voyages des Portugais jusqu'à l'entrée d'une colonne française à Ouagadougou, en août 1896.

On a pensé jusqu'à présent, d'après une opinion émise par Barth, que des relations entre les Européens et le Mossi auraient existé au temps de Jean III roi de Portugal (1). Il n'y a malheureusement qu'un seul historien Joano de Barros dans son *Asia* qui nous renseigne sur ce point si curieux de l'histoire de l'Afrique. Ce qui donne à son livre un intérêt particulier, c'est que l'auteur a été, sous le règne de Jean III, administrateur des comptoirs portugais de Guinée et qu'il a eu entre les mains des documents particulièrement intéressants,

1. (1521-1557).

entre autres la correspondance échangée entre la cour de Portugal et les chefs indigènes.

Le livre de Barros étant unique de son espèce, a été souvent mis à contribution et c'est d'après lui, par exemple, que Faria y Souza (1) cite le nom du roi des Mossi.

Lorsque Barth découvrit sinon l'existence tout au moins l'importance du pays Mossi, et que les chroniques arabes lui montrèrent quel avait été le rôle historique joué par ce royaume, le voyageur allemand chercha à mettre d'accord le *Tarikh es Soudan* et l'*Asia* en ce qui concernait le Mossi, comme d'une façon générale il chercha à le faire pour l'histoire des empires de Melli et de Gao et de tous ceux de la région du Niger. Pour le Mossi, Barth a résumé sa manière de voir en deux passages, pages 595 et 606, tome IV.

Nous n'avons pas cru devoir nous en tenir au texte des *Travels and discoveries*, et c'est d'après Barros et Es Saadi que nous essaierons de rétablir ce que l'on peut savoir des relations des Portugais avec le Mossi.

Tout le début de l'*Asia* nous montre les Portugais à la recherche d'une route maritime vers les Indes. Continuant les traditions de ses prédécesseurs, le roi Jean II, dès son avènement, envoya de nombreuses missions soit à la découverte, soit pour jalonner les points déjà reconnus. C'est une de ces expéditions qui alla, en 1481, sous les ordres de Diego de Azambuja, fonder à Saint-Georges de la Mina l'établissement qui existe encore sous le nom d'Elmina, sur la Côte-d'Or (2).

1. Faria y Souza, *Asia*, Lisbonne, 1666, in-4, t. I, p. 27.

2. Barros, déc. I, liv. III, ch. I.

Une autre, sous les ordres de Juan-Alfonso d'Aveiro, reconnut la Côte de Bénin et amena à Lisbonne des ambassadeurs de ce pays (1). Par eux et par Alfonse d'Aveiro, le roi Jean II apprit qu'il existait à vingt jours de marche, soit environ 250 lieues à l'Est du Bénin, un royaume puissant dont le roi nommé Ogané, était vénéré comme une sorte de Souverain-Pontife dans toute la région. Le roi de Bénin était son vassal et recevait de lui à son avènement un sceptre et une couronne de cuivre. Barros donne des détails étranges sur la façon dont ce prince Ogané donnait audience et sur les insignes du pouvoir qu'il envoyait à son vassal le roi de Bénin. Barros ajoute que lui-même eut en 1540, lors d'une nouvelle ambassade envoyée par les gens de Bénin en Portugal, l'occasion de contrôler les détails qu'il rapporte en interrogeant les ambassadeurs (2).

Qui était cet Ogané ? Rien à notre avis ne permet de l'établir avec certitude.

Barth a cru pouvoir l'identifier avec le Roi du Mossi (3). C'est là une simple hypothèse, et, à notre avis, le texte de Barros la justifie peu. Le passage que nous venons de citer est le seul qui soit relatif à Ogané ; Barros paraît bien au courant de tout ce qui est relatif à ce chef indigène, puisqu'il a pu avoir une conversation avec les ambassadeurs du Bénin (4). Les deux passages que nous citons plus loin où il est question du Roi du Mossi ne parlent pas d'Ogané. A notre avis, si Barros avait pensé qu'il s'agissait du même person-

1. Barros, p. 181.

2. Barros, p. 183.

3. Barth, IV, p. 595.

4. Barros, p. 183.

nage, il n'aurait pas manqué de le dire. En tous cas, la phrase (*Ogane is the native royal title of the King of Mosi*) doit être considérée comme une hypothèse de Barth et non comme le résumé de faits relatés par Barros.

Il est fort probable que cette hypothèse a l'origine suivante : un des usages qui avait le plus frappé les Portugais chez Ogané était celui de porter au cou une croix de cuivre ayant la forme de celle des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Barros insiste longuement sur ce point. D'autre part, en parlant des Mossi, il nous dit que les renseignements reçus par Jean II à leur sujet prêtaient à ces indigènes des coutumes comparables à celles des peuples chrétiens. Les Portugais crurent successivement avoir trouvé le fameux Prêtre Jean qu'ils cherchaient partout d'abord dans Ogané, ensuite dans le Roi du Mossi.

Barth a rapproché ces deux passages, et en a conclu qu'Ogané qui portait une croix à son collier et le Roi du Mossi que l'on croyait chrétien ne faisaient qu'un même personnage que l'on prenait pour le Prêtre Jean.

Tout récemment, M. Desplagnes s'appuyant sur l'autorité de Barth, a été amené à penser qu'un chef religieux avait existé au Mossi portant le titre de Hogon et que sa renommée s'était étendue jusqu'aux comptoirs portugais de la côte. Nous discutons cette question en même temps que celles relatives aux traditions du pays Mossi.

Cette expédition des Portugais au Bénin mérite cependant d'être retenue, car c'est à son retour, et dans le but de chercher à atteindre par mer les territoires de cet Ogané qui pou-

vait être le prêtre Jean, que le roi Jean II fit partir en août 1468 l'expédition de Barthélémi Diaz qui devait découvrir le cap de Bonne-Espérance.

En 1488 le commandant du fort portugais d'Arguin envoya à Lisbonne un Yolof du nom de Bemoy (1). Celui-ci, frère du roi de son pays, cherchait à gagner l'amitié des Portugais pour obtenir le trône, auquel il semble d'ailleurs qu'il n'avait aucun droit.

La venue de ce prince nègre paraît avoir été en Portugal un événement considérable. Il semble que l'on ait été assez étonné de trouver chez lui plus d'intelligence et de finesse que l'on ne s'y serait attendu. Bemoy apprit assez rapidement le portugais et accepta d'être converti au christianisme et baptisé. Il eut de longs entretiens avec le roi Jean II et lui fournit de nombreux renseignements tant sur son pays que sur le reste de l'Afrique. D'après l'*Asia*, Bemoy aurait été particulièrement documenté sur le Mossi. Voici le passage auquel nous faisons allusion :

Bemoy raconta au roi qu'il y avait un chef que l'on nommait « roi des peuples Moses. Son royaume commençait « au delà de Tombougoutou et s'étendait vers l'Orient ; il « n'était ni maure ni païen et sur beaucoup de points il se « conformait aux coutumes des peuples chrétiens.

« D'où le roi (Jean II) en vint à penser que ce roi pouvait « être le prêtre Jean que l'on avait tant cherché et il mit à « profit les bons renseignements de Bemoy... » (2).

Cette citation se complète par une autre que nous donnons

1. Barros, p. 200.

2. Barros, p. 210.

ci-dessous. Ce sont les seules passages où Barros parle des Mossi :

« Par l'Abyssin Lucas Marcos qui retournait dans son pays
« via Jérusalem, le roi Jean II envoya une lettre au roi de
« Moses. Le nom de ce roi était très célèbre chez les nègres
« de cette partie de la Guinée. Ce prince faisait la guerre à
« à ce moment à Mandi-Mansa roi des Mandingues. D'après
« les renseignements que le roi Jean II avait recueillis sur ce
« roi de Moses, sur ses usages et sur ses coutumes, il pen-
« sait qu'il devait être un vassal ou un voisin du prêtre
« Jean... (1).

« On disait que lui et les siens avaient les coutumes des
« chrétiens et que la plupart d'entre eux portaient les
« mêmes noms que les apôtres du Christ dont il confessaient
« la foi (2).

Ce qui résulte tout d'abord du rapprochement de ces deux passages, c'est que le texte de l'*Asia* ne peut être pris au pied de la lettre. En effet, Barros nous dit expressément (3) que Bemoy arriva en Portugal immédiatement après le départ de Lucas Marcos. Si c'est de Bemoy que Jean II a tenu ses renseignements sur le Mossi, il n'a pu confier la lettre adressée au roi de Moses à Lucas Marcos puisque celui-ci venait de quitter le Portugal.

Il y a encore une autre contradiction dans ces textes. Lors du séjour en Portugal de Lucas Marcos, en 1488, la question du prêtre Jean fut considérée comme réglée et le négus d'Abyssinie identifié avec le monarque mystérieux que l'on

1. Ici cinq mots que nous n'avons pu comprendre.

2. Barros, p. 239.

3. Barros, p. 200.

avait tant cherché (1). Si Bemoy est venu en Portugal après Lucas Marcos, le roi Jean II n'a pu confondre le roi de Moses avec le prêtre Jean.

Il résulte de ces contradictions que Barros n'a pas, au sujet de Bemoy, une documentation rigoureuse et indiscutable. Et il nous paraît possible d'émettre des doutes sur les renseignements que ce Yolof aurait fournis sur le Mossi qui se trouve à 2.000 kilomètres de son pays. Le roi de Portugal était alors en relations très suivies avec les chefs indigènes de la côte de Guinée et en particulier avec les rois de Melli. Des Portugais paraissent être allés en ambassade jusqu'à Tombouctou, et le récit de Barros est trop succinct pour que l'on puisse savoir tout ce que le roi Jean a appris, ou tout ce que ses envoyés ont vu à cette époque. De toutes ces visites échangées entre blancs et noirs, celle qui paraît avoir frappé au plus haut point l'imagination des Portugais fut celle de Bemoy le Yolof. La fin tragique de ce malheureux (2) contribua sans doute à embellir sa légende. C'est sans doute pour ces raisons qu'à son insu, Barros fut amené à attribuer aux seules conversations de Bemoy une documentation que le roi Jean II avait probablement acquise par le commerce de nombreux voyageurs dont malheureusement nous connaissons à peine les noms.

En ce qui concerne la nature même de ces renseignements sur le peuple de Moses, il nous paraît certain, et c'est aussi l'opinion de Barth, qu'ils concernent bien les Mossi. La pro-

1. Barros, p. 197.

2. Une expédition fut envoyée au Sénégal avec mission de soutenir Bemoy. Mais l'amiral qui la commandait s'effraya des difficultés de l'entreprise. Il fit mettre à mort Bemoy et rentra en Portugal. Barros, liv. III.

nonciation indigène de ce mot qui est au singulier Mogha est au pluriel Mossi ou mieux Mossé.

En nous montrant vers la fin du ^{xv}^e siècle le roi du Mossi comme un puissant et belliqueux souverain, l'*Asia* est tout à fait comparable avec le *Tarikh es Soudan*.

Pendant la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, l'empire de Melli tombe en ruines et l'empire des Songhai avec Sonni Ali et ses successeurs devient prépondérant dans la vallée du Niger. Les Mossi, qui pendant le ^{xiv}^e siècle avaient sans cesse poussé leurs expéditions de pillage dans la direction de Tombouctou, paraissent avoir reçu de Sonni Ali une sanglante leçon (1). Ils s'en prennent alors aux Mandingues de Mandi-Mansa, à ce royaume de Melli qui est déjà pressé au Nord par les Songhai et au S.-O. par un Damel Peul (Temala) (2) qui vient de devenir menaçant dans le Fouta. Le roi de Melli dont l'empire s'est étendu jusqu'à la côte et qui a été dès l'arrivée des Portugais en Guinée leur ami et leur allié, sollicite leur secours ; et c'est ainsi que Jean II est amené à intervenir et à chercher à se placer comme médiateur entre le roi de Melli et ses puissants ennemis et en particulier le roi du Mossi.

Pour ce qui touche aux mœurs des Mossi et à leurs usages chrétiens, il y a lieu d'être extrêmement prudent.

1. *Tarikh*, pp. 112-114.

2. « ... Temala, qui se disait roi des Fullos, fut, vers cette époque, dans ce pays, un foudre de guerre. Il souleva vers le Sud tout le pays que l'on nomme Futa et ses gens étaient si nombreux qu'ils desséchaient les ruisseaux dont ils s'approchaient... » Barros, p. 258.

Le mot Damel, dont Barros fait Temala, est un terme général qui signifie chef. Barth a cru pouvoir identifier le Damel qui combattait Mandi-Mansa à l'époque de Jean II, avec un Damel, cité dans le *Tarikh* vers l'époque d'Askia-Moussa et de Jean III. Rien ne permet, dans le texte de *Tarikh*, de supposer qu'il s'agit d'un même individu.

Il n'est pas sûr qu'un Portugais ait jamais visité le Mossi. C'est donc probablement par des racontars indigènes recueillis par les ambassadeurs qui allèrent à Melli ou à Tombouctou que furent apportées ces nouvelles étranges. Il y avait plus de cinquante ans que les faits s'étaient passés quand Barros écrivit son livre, et nous avons déjà vu que son texte ne doit pas être pris au pied de la lettre.

Voici, à notre avis, une hypothèse plausible :

Les ambassadeurs portugais qui allèrent à Melli ou à Tombouctou fréquentèrent le plus souvent des musulmans. Les Mossi, au contraire, à cette époque étaient païens (1). Pour les croyants, Mossi païens ou Portugais chrétiens étaient désignés sous la même dénomination d'infidèles. Peut-être a-t-on dit aux Portugais, en leur parlant des Mossi : « Ce ne sont pas des musulmans ; ils ne connaissent pas notre foi ; ce sont comme vous des infidèles. »

En ce qui concerne les appellations, l'usage des noms bibliques est extrêmement répandu au Mossi. C'est certainement aux musulmans que l'on a emprunté les prénoms de Djiberil (Gabriel), Isoufou (Joseph), Miriama (Marie), etc., mais ces noms sont souvent portés par des indigènes non musulmans.

Enfin il est incontestable que la croix est un signe fétiche en pays Mossi. Binger a été frappé de ce que, comme chez les Touareg, les sabres ont au Mossi une poignée en forme de croix. Nous avons eu depuis bien souvent l'occasion de constater que la croix joue au Mossi, dans le rituel fétichiste, un rôle assez important.

1. L'islamisme n'a fait son apparition au Mossi qu'au xviii^e siècle. Le Châtelier, *L'Islam en Afrique occidentale*.

On peut supposer que ces faits sont venus à la connaissance des Portugais et que de là est venue la légende des Mossi chrétiens.

Enfin le procédé employé par Jean II pour correspondre avec le roi du Mossi nous paraît tout à fait intéressant. Barros nous dit que ce fut à Lucas Marcos que fut confiée la lettre. Ce Lucas Marcos était un moine abyssin venu à Rome après un pèlerinage à Jérusalem. Le pape, sachant que le roi de Portugal s'intéressait aux choses des pays étrangers, l'avait envoyé à Lisbonne où il reçut un excellent accueil.

D'après les renseignements que Lucas Marcos fournit sur le négus d'Abyssinie, on crut avoir enfin trouvé le fameux prêtre Jean. Le roi Jean II lui écrivit pour lui offrir son amitié, et chargea Lucas Marcos de retourner dans son pays comme ambassadeur. Barros nous donne les détails les plus précis sur la teneur des lettres que Jean II fit rédiger à l'adresse du prêtre Jean et c'est là un document précieux qui nous indique quelle idée se faisaient de l'Afrique ceux grâce à qui venait d'être découvert le cap de Bonne-Espérance (1).

1. « De concert avec Lucas Marcos, le roi fit faire une lettre en trois ou quatre exemplaires... La lettre... exprimait le désir qu'avait le roi Jean II d'acquiescer l'amitié du prêtre Jean et de pouvoir naviguer tout le long de la côte d'Afrique et d'Ethiopie. La lettre énumérait les nations, les royaumes et les peuples qui venaient d'être découverts et sur lesquels le roi de Portugal revendiquait la suzeraineté. La lettre indiquait aussi les mœurs qu'avaient ces gens et plusieurs mots qu'ils employaient pour les choses les plus communes comme : Dieu, ciel, soleil, lune, feu, air, terre, eau. On pensait qu'avec ces renseignements il serait possible de savoir si les peuples en question se trouvaient à proximité des Etats du prêtre Jean, ces peuples se trouvant eux-mêmes sur la bande des terres baignées par les Océans où naviguaient les vaisseaux du roi... » Barros, p. 197.

Certainement ils ne se rendaient pas compte de la largeur du continent entre le cap Vert et le cap Guardafui. Le roi de Portugal envoyait les détails les plus complets sur les peuples qui venaient d'être reconnus du château d'Arguin au cap de Bonne Espérance, pensant que quelques uns de ces peuples se trouveraient voisins de l'empire du prêtre Jean. On s'explique donc comment Jean II, qui savait le Mossi limitrophe à l'Ouest du pays Mandingue, croyait pouvoir entrer en relation avec ce pays par la voie de l'Abyssinie.

Il nous reste à parler de l'ambassade portugaise partie d'Elmina. Barth a interprété le passage de l'*Asia* et placé le fait en 1534 (1) Encore qu'il ne soit en rien question du Mossi dans ce passage, nous croyons devoir le citer intégralement car, d'après Barth, on a cru jusqu'ici qu'il en résultait la preuve de relations ayant existé entre le Mossi et la Côte d'Or.

« Par la voie de la forteresse de Minas (Elmina) il (le roi
« Jean II) envoya aussi une ambassade à Mahmud bem Man-
« zugul, petit fils de Musa, roi de Songo. Cette cité est une
« des plus populeuses de cette grande contrée que nous
« appelons ordinairement pays des Mandingues. Elle est
« située sur le parallèle du cap des Palmes et se trouve
« dans l'intérieur des terres à une distance de 140 lieues
« environ. Le roi maure, en recevant le message du roi, se
« montra très surpris de cette initiative (ainsi qu'en fait foi la
« réponse qu'il envoya et que j'ai eue entre les mains). Il
« dit, dans cette lettre, qu'aucun des 4.404 rois dont il des-
« cend n'a jamais reçu ni message ni messenger d'un roi chré-

1. Barth, p. 606.

« tien et que lui même jusqu'à présent ne connaissait que
« quatre rois extrêmement puissants : ceux de Alimaun, de
« Baldac, de Cairo, et de Tucuroi (Yémen, Bagdad, Le Caire
« et Toucouleur) (1). »

Barth a identifié le pays de Songo avec le pays Songhai et le Moussa dont parle Barros avec Askia Moussa qui d'après le *Tarikh* (2) a régné de 1528 à 1531.

Rapprochant ce texte de celui d'un page précédente, il a cru pouvoir s'arrêter à la date de 1534 que donne Barros à propos d'un fait différent.

Voici le passage en question :

« Le roi Jean II, envoya par la voie du Rio de Cantor (3),
« chez Mandi-Mansa roi des Mandingues, Rodrigue Rabello,
« Pero Reinal et Joano Collaço...

« C'était l'époque où Mandi-Mansa faisait la guerre à un
« roi des Fullos nommé Temala...

« Cette ambassade, et les autres que le roi (Jean II) avait
« envoyées, eurent pour conséquence de faire régner une
« bonne amitié entre les nôtres et le roi Mandi-Mansa : il
« m'arriva, en ma qualité d'administrateur des comptoirs de
« Guinée, d'avoir à envoyer, en 1534, un nommé Peroz Fer-
« nandez à ce roi Mandi Mansa de la part du roi Jean III qui
« règne actuellement, au sujet de la traite dans le Cantor. Le
« roi reçut très bien le messenger qui lui venait au nom du
« roi, et lui dit qu'il s'estimait très heureux de sa venue, car,
« du temps de son grand-père qui portait le même nom que

1. Barros, p. 259.

2. *Tarikh*, pp. 133 et 143.

3. La Gambie.

« lui, un messenger était déjà venu de la part d'un autre roi
« Jean de Portugal (1). »

Barth résume ce passage en disant que, vers 1534, « les Portugais envoyèrent des présents au roi de Melli qui était alors réduit aux provinces occidentales de son empire ; il portait à cause de cela le nom de Mandi-Mansa (2) et faisait la guerre à Temala roi des Fullos ».

Barth ajoute que, toujours à cette date de 1534, les Portugais essayèrent aussi d'entrer en relations avec le roi du Mossi... Ce roi du Mossi était alors en guerre avec Mandi Mansa... »

Nous pensons que c'est là une interprétation tout à fait inexacte.

Il ne faut pas perdre de vue en effet :

1° que Barros a rempli différentes fonctions sur la côte d'Afrique, de 1522 à 1528 et que, à partir de 1532 c'est lui a dirigé la politique portugaise à Elmina (3).

2° Que les deux premières décades de l'*Asia* n'ont trait qu'à la partie de l'histoire du Portugal qui va de 1412 à 1515.

Ceci étant, si l'on peut admettre que certaines dates sont discutables en ce qui concerne le règne de Jean II, on ne peut guère penser que Barros ait commis des erreurs considérables au sujet d'événements auxquels il a pris part ou que même souvent il a dirigés. En particulier il n'a pu confondre

1. Barros, p. 257.

2. Ces provinces occidentales sont le pays Mandé, d'où, d'après l'opinion de Barth, le titre de *Mandi*.

3. « Vida de Joano de Barros » par Manoel Severin de Faria, formant le tome IX de l'*Asia* de 1778, pp. x, xi et xiv.

les missions envoyées à l'intérieur au temps de Jean II et celles que lui même a expédiées de Mina ou d'ailleurs.

Dans tous ces passages que nous citons, il n'est question que de la politique de Jean II et nullement de celle de Jean III ou de son fonctionnaire Barros. C'est à titre documentaire, et pour donner plus de poids à ce qu'il dit ou pour montrer les heureuses conséquences de la politique inaugurée par Jean II, que l'auteur de l'*Asia* cite une ambassade qu'il a eu l'occasion de rencontrer (1), une mission qu'il a lui-même fait partir (2), ou une lettre qu'il a eue entre les mains (3), évidemment dans les archives de Mina.

Il nous semble que la trop grande hâte de retrouver dans l'*Asia* des faits correspondant à ceux cités dans le *Tarikh* a fait perdre de vue à Barth la personnalité de Barros.

Il y aurait d'ailleurs dans l'hypothèse de Barth une contradiction évidente. En supposant Mandi Mansa réduit aux provinces occidentales de son empire, et Mohamed bem Manzugul gouvernant la partie orientale du Melli pour le compte d'Askia Moussa, les Mossi, qui se trouvaient à l'Est de ces provinces, n'auraient pu faire la guerre avec Mandi-Mansa avec qui ils ne se trouvaient plus en contact.

Enfin Mohamed bem Manzugul est donné comme le neto de Musa c'est-à-dire son petit fils et non son neveu comme l'a écrit Barth.

Nous avons cherché, puisque nous ne pensons pas que ce soit en pays songhai, où pouvait être la ville de Songo qui ne se trouve qu'à cent quarante lieues d'Elmina. On est tenté de

1. Voir ci-dessus, p. 4.

2. Voir ci-dessus, p. 13.

3. Voir ci-dessus, p. 12.

penser à Kong; mais, d'après Binger (1), Kong aurait commencé à prendre une grande importance au xvii^e siècle seulement.

Une ville qui se nomme actuellement N'Gako se trouve près du Bagoé au Sud de Sikasso.

Binger, qui l'appelle Ngokho, lui consacre quelques pages extrêmement intéressantes (2).

« Ce serait la plus vieille ville que l'on connaisse par ici; jadis elle était capitale et composée de deux villes; celle où habitait le roi s'appelait Nsongona... »

Ce n'est pas le lieu de discuter si, comme le croit Binger, c'est le Ngokho qu'il est question quand El Bekri décrit Ghana, et si c'est également de Ngokho que Léon a parlé sous le nom de Gago.

Ce qui paraît certain, c'est qu'une grande ville, capitale d'un royaume assez puissant, a existé à une époque déjà assez éloignée de nous, à une distance d'Elmina qui n'excède guère cent quarante lieues, et que cette ville portait entr'autres le nom de Nsongona.

Nous inclinerions volontiers à penser que c'est elle le Songo où, vers la fin du xv^e siècle et non en 1334, les ambassadeurs du roi Jean II vinrent surprendre Mohammed bem Manzugul qui n'avait jamais entendu parler des chrétiens.

On voit à combien peu se réduit ce que nous savons des relations des Portugais avec le Mossi. Désireux de relier ce que venait de lui apprendre le *Tarikh* avec les faits relatés

1. Binger, I, 324.

2. Binger, I, 235 et suiv.

par Barros, Barth a cru pouvoir interpréter les renseignements quelquefois très vagues de l'*Asia* ; les hypothèses qu'il a faites ont été citées depuis d'après les *Travels in Central Africa* comme autant de points nettement établis.

Nous croyons au contraire que ces hypothèses sont tout à fait contestables. Nous convenons d'ailleurs que, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible d'arriver à une certitude sur ces points de l'histoire de l'Afrique occidentale.

Ce qui ressort surtout de la lecture de Barros, c'est que les Portugais ont eu en Afrique, particulièrement à l'époque de Jean II, un rôle extrêmement glorieux, et que le Niger et Tombouctou ont dû être visités dès cette époque par les européens. Il serait sans doute possible, en étudiant les archives portugaises, de trouver de nouveaux documents permettant d'éclaircir cette question. C'est un travail qui à notre connaissance n'a pas encore été entrepris.

En ce qui concerne le Mossi, nous savons que le roi Jean II en a connu l'existence ; des racontars, probablement recueillis par les ambassadeurs portugais qui allèrent à Melli et à Tombouctou, lui firent croire que les Mossi étaient chrétiens et il chercha à entrer en relations avec eux. Il est impossible d'en savoir davantage, et rien même ne nous permet d'affirmer que les Mossi ont connu l'existence des Portugais.

Le nom du Mossi est encore cité au xvi^e siècle par Marmol. Un premier passage de l'Afrique (1) nous parle du roi du Mossi comme d'un chef puissant, capable de faire la guerre aux gens de Tombouctou. Il serait sans doute curieux de voir la

1. Marmol, *L'Afrique*, traduit. de Perrot d'Ablancourt, Paris, 1657, in-4, t. III, p. 73.

renommée guerrière des Mossi parvenue en Europe à travers le Sahara. Mais quelques pages plus loin, un second passage également relatif au Mossi (1), copié textuellement dans Barros sans indication de l'emprunt, montre qu'il convient de ne citer Marmol qu'avec prudence et de ne tirer de son récit aucune conclusion.

La mort de Jean II et la découverte par Vasco de Gama de la route des Indes en 1497 modifient la politique des Portugais en Afrique. C'est surtout vers l'Inde que se porte leur principal effort et ils ne font guère en Guinée que se maintenir sur leurs positions.

Pendant tout le xvi^e siècle, ils semblent, en Afrique, moins préoccupés de faire de nouvelles découvertes que d'empêcher les autres nations commerçantes de connaître les pays neufs dont le roi de Portugal se prétend le seul suzerain.

Les Vénitiens se risquent d'abord jusqu'à Sierra-Leone, et les Français et les Anglais jusqu'au Bénin. Mais les Portugais, par des mesures atroces, cherchent à interdire à tout prix aux indigènes de commercer avec eux (2).

Sur la Côte d'Or, dans cette région qui semble le point de départ naturel des expéditions vers la Haute-Volta et le Mossi, les Hollandais font à leur tour leur apparition, et ils s'emparent d'Elmina en 1637. Ils conserveront sur cette côte une

1. « ... le Roy de Mosses, dont l'Estat commençoit du costé de deça du Royaume de Tombut, et qu'il n'estoit ni payen ni mahometan, et estoit conforme en plusieurs choses aux chrestiens : par ou le Roy entendait le Prete-Jan qu'il avait tant d'envie de connaître ». Marmol T. III. p. 79. Cf. ci-dessus, p. 6, le passage de Barros.

2. Barbot, dans *Churchill*, t. V, 163 et suiv.

situation prépondérante jusqu'à la fin du xviii^e siècle où ils seront supplantés par les Anglais.

Pendant le xvii^e et le xviii^e siècle, des voyageurs parcoururent la côte de Saint-Louis au golfe de Guinée; d'autres remontent le Sénégal et atteignent enfin le Niger. Leurs récits enregistrent complaisamment tout ce qu'il a plu aux indigènes de leur raconter sur l'intérieur de l'Afrique; chez aucun d'eux nous n'avons trouvé cité le nom du Mossi.

Il semble d'après le *Tarikh es Soudan* qu'à partir du xvi^e siècle les Mossi cessent de jouer un rôle très actif dans la boucle du Niger. A en juger par l'état où ils se trouvaient à la fin du xix^e siècle, il paraît probable qu'ils se sont, vers cette époque, repliés sur eux-mêmes, et que, seule, la terreur qu'inspiraient leurs fétiches les a empêchés d'être absorbés par leurs voisins. Il n'est donc pas surprenant que les voyageurs en quête de renseignements n'aient pas entendu parler d'eux.

Il faut également tenir compte de ce fait que les noirs de la Côte ne savaient, d'une façon générale, absolument rien au sujet des contrées de l'intérieur, et que ceux au contraire qui étaient plus instruits ne tenaient nullement à renseigner les Européens. C'étaient des caravaniers haoussas, mandé-diou-las ou maures (1), tous musulmans, qui cherchaient au contraire par tous les moyens possibles à interdire les régions de l'intérieur aux chrétiens en qui ils voyaient et des infidèles, et des rivaux commerciaux.

Il faut arriver au début du xix^e siècle pour voir apporter des renseignements nouveaux et l'occasion en est fournie non

1. Des Marchais, Pruneau de Pommegorge, Atkins, Barbot, les désignent tous sous le nom de « Maures ».

par les Européens, mais par les noirs. Les Anglais étaient devenus la puissance dominante sur la Côte d'Or, lorsqu'en 1807, les Fantis, peuplade voisine de Cape Coast, la capitale des établissements anglais, furent attaqués et vaincus par les Achantis. Les Anglais intervinrent en faveur des Fantis et eurent l'occasion d'envoyer des ambassades à Coumassie pour traiter avec le souverain des Achantis.

On était à cette époque particulièrement curieux de savoir ce que pouvait être l'intérieur de l'Afrique et les deux ambassades reçurent mission, en outre de leur rôle politique, de tâcher de recueillir les renseignements les plus complets sur l' Hinterland de la Côte d'Or et sur les pays du Niger.

Bowdich pour la première mission et Dupuis pour la seconde ont publié le compte rendu de leurs enquêtes et ce sont leurs travaux qui, jusqu'en 1875 environ, ont servi de base aux cartographes

Le nom du Mossi, oublié depuis Jean II de Portugal, reparaît pour la première fois, mais la position de ce pays demeure incertaine. Bowdich nous donne une description par renseignements tout à fait heureuse de l'arrière-pays de la Gold-Coast et, avec une précision remarquable il place Bondoukou, Incoranza, Bouté (Boupie), Daboya, Yegi (Guia), Salaga, Yendi et Gambaga, c'est-à-dire tous les principaux centres du bassin moyen de la Volta.

Puis, sous le nom d'Yngwa, il indique une localité qui doit être Fada n'Gourma (1) et qui est placée exactement.

Il ajoute : « A cinq journées de Yngwa se trouve le Mossi, royaume belliqueux mais moins visité ; il consiste en plusieurs

1. Le nom de Fada n'Gourma en Gourmanché est Younga.

Etats, mais le monarque suprême se nomme Billa et la capitale Kookoopella. Je le place au N.-O. parce que ses marchands passent par Yngwa ; ils ne traversent pas le Karhalla ni aucune rivière qui ne soit guéable » (1).

C'est la Volta Blanche que Bowdich désigne sous le nom de Karhalla et il semble que l'importance et surtout la longueur du cours de ce fleuve ait été soupçonnée par lui.

C'est notre Koupéla évidemment qu'il désigne sous le nom de Kookoopella et le nom de Billa, qui est un nom extrêmement répandu en pays Mossi, a pu être à cette époque le nom du naba de Koupéla.

Bowdich n'a pu rien savoir de plus sur le Mossi et cela est dommage, car ce qu'il nous dit des autres peuples de la Gold-Coast est fort intéressant. Bowdich était un esprit curieux et son attention s'est portée sur les points les plus divers. C'est ainsi qu'il donne une description des tatouages et qu'il donne avec exactitude celui du Mossi : trois marques profondes et longues et une sous l'œil (2). Il a eu également la patience de noter la numération jusqu'à dix en trente-trois langages différents parmi lesquels figure le Mossi (3).

En Mossi, il a commis une légère erreur en intervertissant les chiffres sept et neuf, mais sa notation est très exacte.

Il est certain qu'il a interrogé quelqu'un parlant couramment le Mossi, car son interlocuteur a placé devant une partie des mots le *a* euphonique si caractéristique du parler Mossi.

1. Bowdich, p. 177.

2. Bowdich, p. 183.

3. Bowdich, p. 505.

Nous donnons en face des mots rapportés par Bowdich la numération telle que nous croyons pouvoir la noter d'après notre connaissance personnelle de la langue Mossi.

	Bowdich	
	—	
1	Yimbo	Yembré
2	Ayeeboa	Yibou
3	Ataboa	Tainbo
4	Annasee	Nassé
5	Annoo	Nou
6	Ayobee	Yobé
7	Owhi	Yopoué
8	Ennee	Gnihi
9	Aihopoi	Ouahi
10	Peega	Piga

Si Bowdich avait, comme explorateur des aptitudes remarquables, il semble que comme homme privé il était insupportable. Par la hardiesse de son langage et de ses écrits il s'était fait des ennemis puissants et il ne put obtenir de retourner en Gold-Coad (1). Sans doute son successeur à Coumassie, J. Dupuis, pensa qu'il avait besoin d'une leçon car c'est avant tout une mercuriale contre Bowdich que l'ouvrage qu'il publia sous le titre : *Journal of a Residence in Ashantee*.

Dupuis n'était malheureusement pas géographe. Il était extrêmement prolix. Et son ouvrage est tout à fait confus. Il est difficile d'en extraire des données générales. La carte

1. Walckenaer. T. XII. p. 34 résume la vie de Bowdich. Celui-ci exprime tout particulièrement la violence de ses opinions dans un pamphlet intitulé : *The African Committee*, by Edw. Bowdich, London 1819 in-8°.

qu'il renferme marque par rapport à celle de Bowdich plutôt un recul qu'un progrès.

Dupuis, qui lisait couramment l'arabe, avait eu l'idée de se faire donner par écrit, par des caravaniers de Coumassie, des itinéraires partant de ce point et allant dans les différentes directions de l'Afrique. Ces itinéraires sont fantaisistes et l'on peut se demander si ceux qui les ont écrits n'ont pas parfois cherché à se moquer de Dupuis plutôt qu'à le renseigner. La carte de Dupuis porte cependant le Mossi sous le nom de Mousee et une ville qu'il nomme Aughoa qui est peut-être Ouagadougou.

Après Bowdich et Dupuis, il ne sera plus guère question du Mossi avant Barth.

Il y a lieu de mentionner cependant que le manuscrit de Sultan Bello parle des Mou-Chir (1), que Cooley en 1841 (2) a identifiés avec les Mossi de Bowdich.

Voici le passage en question :

« Près du Gourmo, on trouve un pays appelé Mou-Chir où
« l'on aperçoit des arbres et des rivières, et où il existe une
« mine d'or. Il est habité par des tribus de Soudaniens. »

Il paraît très probable qu'aucune mine d'or n'a jamais été exploitée dans le pays actuellement occupé par les Mossi. Il est vraisemblable que ce sont les gisements de Poura dont il est question ici. En tous cas ce passage montre combien est peu précise la documentation de Sultan Bello et avec quelle prudence il convient de citer ses renseignements en dehors du pays de leur auteur.

Nous devons également signaler le voyage de Duncan en

1. Denham et Clapperton, t. III, p. 209.

2. Cooley, *Negroland of the Arabs*. London, 1841, in-8°, p. 99.

1845-46. D'après le récit qu'il publia de son voyage (1), Duncan se serait avancé très loin dans la boucle du Niger jusqu'à une localité nommée Assafoodia. Cet Assafoodia a été vainement recherché par Barth et par Binger.

Nous avons lu avec soin le livre de Duncan et nous sommes arrivés à cette conclusion que Duncan a certainement visité Paouignan, Savé et Savalou. Mais il n'a pas dû dépasser au Nord le 8^e parallèle. Avant de retourner vers la côte, il s'est renseigné auprès des indigènes sur les pays situés plus au Nord et il a cru pouvoir décrire comme les ayant visitées des régions sur lesquelles il n'avait que des renseignements vagues.

A force de questions, il a dû lasser la patience de ses interlocuteurs qui, à l'éternelle question : Où va-t-on ensuite ? lui ont répondu : Assafoodia ! ce qui signifie : Va-t-en au diable ! ou quelque chose d'approchant.

Duncan qui ignorait la langue du pays a pieusement noté cette réponse et en a fait la ville d'Assafoodia. Il a donné de cette ville une description complète et a raconté la brillante réception que lui fit le roi du pays avec tant de sérieux et des détails si pittoresques, qu'Assafoodia a longtemps figuré sur les meilleurs atlas.

Lorsque le Borgou a été visité par une mission française en 1895, un des officiers faisant partie de cette mission, M. Deville, demandant partout le chemin d'Assafoodia finit par remarquer que ce mot excitait l'hilarité des indigènes et put découvrir la supercherie de Duncan (2).

1. Duncan, *Travels in Western Africa* (1845-46), London, 1847, 2 vol. in-12.

2. A. Deville, Dans le Borgou, *Bull. du Comité de l'Afrique française*, 1896, p. 162.

Le voyage de Barth. — Barth a le premier apporté sur le Mossi un ensemble de renseignements permettant aux géographes de se faire une idée de la situation et de l'importance politique et commerciale de ce pays. Le voyageur allemand n'a pas traversé un seul village Mossi, mais de Say à Hom-bori il a longé les pays Mossi à une distance qui parfois n'a pas excédé une cinquantaine de kilomètres. En outre, dans toute cette partie de son voyage, et jusqu'à Tombouctou, il a rencontré des caravanes allant au Mossi ou en venant, et a pu entrer en relations avec de nombreux indigènes de ce pays.

Enfin, dans les chroniques arabes de Tombouctou qu'il a révélées à l'Europe, Barth a trouvé des renseignements historiques qui l'ont aidé à préciser l'opinion qu'il avait pu se faire sur le rôle joué par les Mossi au centre de la boucle du Niger.

Barth était dans des circonstances particulièrement favorables pour recueillir des renseignements intéressants. Il voyageait seul, très simplement et vivait à l'indigène ; il parlait couramment l'arabe ; de plus la région qu'il traversait ne semblait pas, aux yeux des indigènes, devoir être prochainement menacée par l'influence européenne. On ne s'est donc que relativement peu défié de lui et il a pu observer et interroger assez aisément.

Barth place assez exactement Ouagadougou : à 150 kilomètres au S.-O. de sa position réelle ce qui est une erreur médiocre pour un point obtenu par renseignements. La position générale du pays Mossi par rapport au Niger, à la Gold Coast et au Gourma est bonne.

Les renseignements sur l'hydrographie sont assez vagues. Barth n'a pas soupçonné que sur les coteaux qu'il a vus au Sud d'Aribindase trouvait l'origine du grand fleuve qu'est la Volta.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner : en dehors du Niger, il n'y a pas de navigation fluviale dans toute cette région et les indigènes sont absolument indifférents et ignorants en matière d'hydrographie.

Barth a le premier entrevu ce gros mouvement d'échanges de kolas et de sel, sur lequel nous reviendrons, qui fait sans cesse circuler les caravanes entre la forêt et le désert et dont les terminus étaient alors Tombouctou d'un côté et Salaga et Kong de l'autre.

Les principales routes commerciales en pays Mossi ne paraissent pas avoir changé, et nous pouvons conclure du travail de Barth que, il y a un demi-siècle, les grands marchés du Mossi étaient déjà comme aujourd'hui : Kaya, Béloussa, Koupéla (Poutenga), Mané, Téma, Yaco, La et Rakay, et que dans la région existaient déjà : Lanfiéra, Safané, Poura et Sansanné Mango.

Il est même probable que le commerce était, comme aujourd'hui, un commerce d'échanges de marché à marché et que les kolas et le sel en particulier s'arrêtaient et séjournaient sur les marchés Mossi et n'allaient pas directement de Tombouctou à Kong ou Salaga. En effet, il est évident que ceux qui ont donné à Barth ses itinéraires G1 et G2 (1) sur Kong ne sont jamais allés jusqu'à cette ville. Leurs premières journées ont bien, comme il est d'usage lorsqu'on marche en caravane, de vingt à trente kilomètres par jour ; mais, après Poura d'un côté, après Safané de l'autre, ils indiquent plus de cent cinquante kilomètres par jour. Il est fort probable que les gens que Barth a interrogés n'avaient jamais fait la

1. Barth, t. IV, pp. 562-563.

totalité du voyage. C'étaient très vraisemblablement des caravaniers ayant l'habitude de ne pas dépasser la Volta noire. Ils ont, le plus naturellement du monde, ajouté, aux renseignements dont ils étaient certains, d'autres qu'ils connaissaient à peine, ainsi que cela se passe très souvent avec les noirs.

Sauf des renseignements de cet ordre, les itinéraires de Barth ne donnent aujourd'hui rien d'utilisable. Ils contiennent des erreurs singulières : Le Yatenga, la province Nord du Mossi, sous le nom de Yadega se trouve porté comme ville au Sud du Mossi. La route de Tenkodogo à Ouagadougou porte trois jours de Tenkodogo à Koupéla (40 kil.) et deux jours seulement de Koupéla à Ouagadougou (140 kil.). En outre cette route traverse la Volta blanche et Barth n'en a rien su.

Il est actuellement sans intérêt de discuter ces points sur lesquels nous sommes définitivement fixés. Tout au plus peut-on faire remarquer à cette occasion le peu d'importance que l'on doit attacher en fin de compte aux itinéraires par renseignements.

Ce qu'il y a surtout à signaler dans Barth, ce qui a été tout à fait neuf et ce qui est encore vraiment intéressant, ce sont les observations sur le rôle historique du Mossi comme pays païen en face des musulmans de la vallée du Niger.

Les noirs, même islamisés, restent bien souvent au fond d'eux-mêmes entièrement fétichistes (1), et leur respect pour leur nouvelle religion vient bien plus souvent de la croyance à ce que les gris-gris en sont meilleurs, que d'une conversion

1. Cf. El-Mouchéili cité par Félix Dubois, *Tombouctou la Mystérieuse*, pp. 120-124.

au sens propre du mot. Et le fétiche païen est presque toujours susceptible de les terroriser à nouveau.

Or le prestige religieux du pays Mossi a dû être considérable. La force militaire des Moronabas était fort peu de chose : c'était l'opinion de Binger (1) et l'événement lui a pleinement donné raison puisque cette force n'a pas tenu devant la poignée d'hommes de Voulet. Et cependant le Mossi était considéré comme intangible. Sans aucun doute à cette époque, ainsi que Crozat le constatera quarante ans plus tard, on était frappé en entrant en pays Mossi de l'absolue sécurité dans laquelle vivait la population alors que partout ailleurs la guerre et la chasse aux esclaves désolaient les villages. Et l'on citait avec envie les paysans Mossi se rendant isolément à leur champ la pioche sur l'épaule alors que partout ailleurs le chef de famille devait avoir nuit et jour ses armes à portée de la main (2).

Il sembla que Barth a eu la notion de cette situation singulière : dans son esprit se sont opposés ces ingénieux habitants de Tombouctou avec leur vie sociale déjà si bien réglée sous la tutelle de la loi coranique et ces paysans et colporteurs Mossi vivant en paix sous la protection de leurs fétiches.

Il a résumé d'un mot la situation en appelant les Mossi les champions du paganisme dans sa lutte contre l'Islam.

Et cette situation particulière, cette terreur inspirée par les fétiches protecteurs du Mossi, nous expliquent encore que le nom de ce peuple soit à peine parvenu à la côte malgré tous les efforts des voyageurs qui pendant plusieurs siècles se sont

1. Binger, t. I, p. 502.

2. Crozat, *Journ. Off.*, 1891, oct., p. 4822, col. 4 et p. 4837, col. 4.

enquis du chemin pour aller de la mer à Tombouctou et au Niger.

Il est certain, comme nous l'avons dit plus haut, que les commerçants Mandé-Dioulas, Haoussas ou Marocains auxquels ils se sont adressés ne tenaient nullement à les renseigner et l'histoire de Duncan est caractéristique à ce sujet.

Mais les Achantis, tout au moins ceux de Coumassie, dans l'entourage des rois de ce pays, connaissaient, sinon toutes les routes de caravanes, tout au moins le grand royaume qui limitait au Nord leur zone d'influence. Il est vraisemblable que ce sont surtout des raisons religieuses qui les ont empêchés de communiquer aux Européens des renseignements précis sur leurs voisins dont les gris-gris leur paraissaient si redoutables.

Nous avons discuté plus haut les chapitres historiques de Barth. Ils ne présentent plus guère d'intérêt aujourd'hui : le *Tarik es Soudan* que Barth a été le premier Européen à lire, et qu'il a résumé dans son livre, a été rapporté depuis en Europe et sa traduction complète a paru en 1901.

En somme, au Mossi comme presque partout ailleurs, Barth a posé les principales questions avec sa netteté ordinaire. Nous nous trouvons actuellement mieux documentés que lui et nous pourrions nous passer de ses renseignements. Mais il est impossible de ne pas constater qu'ils forment, étant donnés le moment et les conditions dans lesquels ils ont été recueillis, un ensemble des plus remarquables qu'il est malheureusement trop rare de rencontrer dans la masse des récits de voyage et d'exploration.

Pendant que Barth accomplissait son voyage, une enquête était entreprise par le missionnaire Kölle sur les tribus afri-

caines et sur les langues parlées par elles. Le *Polyglotta Africana* de Kölle cite les Mossi sous le nom de Mose.

Un nommé Somkenya, originaire de Koupéla, vendu comme captif à Popo, était devenu, à Sierra Leone, le chrétien Andrew Dickson. Ce fut lui qui documenta Kölle sur le Mossi. Ses renseignements géographiques sont assez précis pour montrer que les souvenirs d'Andrew Dickson au sujet de son pays natal ne s'étaient pas effacés avec les années. Le passage suivant nous paraît des plus intéressants (1) : « Koupéla est à quatre jours de Wardugo la capitale du Mossi (évidemment Ouagadougou). Le roi des Achantis y envoie souvent des présents ». C'est donc bien, ainsi que nous l'avons dit plus haut, volontairement et non pas par ignorance que les Achantis ont pendant si longtemps évité de renseigner les Européens sur le pays du Moronaba.

Durant trente ans, après le voyage de Barth, il n'est pas entrepris d'explorations dans la boucle du Niger. Quant à la pénétration par la côte, elle reste impossible tant que subsiste la puissance des Achantis, le Terror Achanticus comme dit le docteur Beck, qui empêche la traversée de la grande forêt.

En 1873-74, la campagne victorieuse des Anglais ouvre définitivement la route entre la Gold Coast et le Sud de la savane soudanaise. Des voyages sont peu après entrepris dans la direction du Nord.

Il est surprenant qu'après avoir fourni l'effort considérable qui les a amenée à Coumassie, les Anglais n'aient pas persévéré vers le Nord, car rien à cette époque n'aurait pu les empê-

1. Kölle, p. 6.

cher d'installer des résidents jusqu'au Mossi. Il semble que les profits immédiats que donnaient les mines d'or et la grande forêt aient accaparé toutes les initiatives.

C'est un commerçant français, Joseph Bonnat, qui peu après la guerre s'avance le premier vers le Nord. Il atteint Salaga en 1875. Il y a peu à prendre dans le récit de son voyage, encore qu'il semble que Bonnat ait entrevu l'intérêt et la facilité qu'il y avait à pousser vers le Nord.

Beaucoup plus intéressants sont les voyages accomplis deux ans après par deux missionnaires de Bâle. Ceux-ci partent d'Abétifi, une station située au Nord-Est de Coumassie. Le premier d'entre eux, un noir élevé à Bâle nommé David Ashante, fait le voyage de Salaga en 1877. Le second, le missionnaire Buss, le fait en 1878. Les renseignements qu'ils rapportent et que résume le docteur Beck sont extrêmement intéressants. C'est une description complète de Salaga et de son marché. La nature et l'importance des transactions, sont très exactement indiquées. L'origine des marchandises également. Le commerce du bétail du Mossi est signalé pour la première fois. L'échange constant du bétail et de la toile des pays de savane contre les kolas de la forêt est assez bien décrit. Enfin les missionnaires ont parfaitement compris que la voie naturelle pour pénétrer au Soudan est celle dont ils ont vu le débouché.

Le docteur Beck explique fort bien que jusqu'à présent Salaga n'a pu entrer en relations avec la côte par suite du « Terror Achanticus » mais que maintenant rien ne paraît devoir s'opposer à la pénétration européenne. Le titre même de sa conférence : « Une nouvelle route vers le Haut-Niger et le Soudan » résume parfaitement ses conclusions.

Cependant, il n'en est guère tenu compte. Sans doute, en 1882 et 1883, des officiers anglais visitent la région située au Nord et à l'Ouest de Coumassie. Lonsdale atteint Bondoukou et Kirby visite Kintampo. Mais ils rapportent bien peu de renseignements et en ce qui concerne la Haute-Volta, ils ne paraissent pas avoir cherché bien sérieusement à s'informer.

C'est vers cette époque que se place un épisode tout à fait caractéristique de l'époque « héroïque » de l'exploration. Nous voulons parler du voyage de Buonfanti.

Ce voyageur prétendit que, accompagné d'un jeune naturaliste américain, le docteur Van Flint, il avait, partant de Tripoli, atteint le Tchad à Kouka et le Niger à Say ; qu'il avait remonté le fleuve jusqu'à Tombouctou, puis que de là, suivant l'itinéraire de Barth, il était arrivé jusqu'au Mossi, et qu'il était rentré par le Dagomba et le Dahomey à Lagos. Buonfanti ajoutait que ses bagages lui ayant été volés par les indigènes, il ne pouvait fournir aucune preuve de ce qu'il avançait.

Il résuma son voyage dans une conférence donnée à Bruxelles à la société royale de Géographie (1). Son récit est rempli d'invéraisemblances. On y trouve des détails qui étonnent ceux qui connaissent un peu l'Ouest africain. En revanche chaque fois qu'il donne un détail de mœurs exact, il se trouve que le trait se rencontre déjà dans Barth. La véracité de Buonfanti ayant été très suspectée de ses contemporains, nous n'insisterons pas davantage. Buonfanti est mort au

1. Le Sahara et le Soudan occidental. *Bull. de la Soc. royale belge de géographie*, 1884, pp. 67 et 113.

Congo en 1887 sans qu'on ait jamais su ce qu'il avait pu faire en Afrique occidentale.

D'un tout autre intérêt est le voyage exécuté en 1886-87 par le docteur Krause de Salaga à Bandiagara par le Mossi. Les travaux du docteur allemand n'ont malheureusement jamais été publiés dans leur intégrité, mais de courtes notes parues en 1887-88 dans le *Kreuz Zeitung* et dans les *Petermans Mittheilungen* permettent de voir combien Krause était un observateur avisé.

En juillet 1887 il quitte Salaga par la grande route des caravanes, traverse la Volta blanche un peu après Walwalé, et arrive dans le village Mossi de Béré vers la fin d'août. Krause voyage d'une façon tout à fait simple. Il a pour tout bagage une charge d'une douzaine de kilos qu'il porte lui-même. Au reste, dans tout son voyage, il n'a pas dépensé cinq livres sterling.

A Béré, toutes les caravanes sont arrêtées par suite de la famine qui règne au Mossi. C'est là un incident fréquent au milieu de l'hivernage. Le 24 septembre, il arrive à Ouagadougou qu'il est le premier Européen à visiter (1). Malheureusement nous ne savons rien sur son séjour et sur l'accueil qu'il reçut. Krause continue sa route par Téma et le Yatenga, parvient à Bandiagara. et, après avoir essayé de pousser jusqu'à Tombouctou, il est arrêté à Douentza, et forcé de retourner sur ses pas et de revenir au Mossi (janvier 1888).

1. Une lettre écrite par lui de Ouagadougou et adressée à M. Duveyrier ne parvint pas à destination (C. R. séances de la Soc. de géog., 1887, p. 356).

Il rentre par Sati (Sansanné Gazari), Funsî, Bolé et Kintampo.

Les points qui ont le plus frappé Krause, ou tout au moins ceux sur lesquels il a publié quelques notes sont :

La différence d'aspect de la végétation en allant du Sud au Nord, de la forêt à la savane, et l'aspect dénudé que le défrichement intensif donne aux plaines du Mossi (1).

L'absence de montagnes, ou même d'un relief appréciable, sauf vers Oualoulé (falaise de Gambaga), depuis la côte jusqu'au Mossi.

La grande longueur du cours de la Volta ; Krause montre nettement qu'elle est composée de deux grandes rivières et indique dans quelles régions chacune d'elles a son origine (2).

Six mois après le départ de Krause, le 15 juin 1888, Binger entre à son tour à Ouagadougou.

Le Mossi ne sera plus dorénavant le pays mystérieux sur lequel les noirs peuvent inventer les légendes les plus invraisemblables. Une étude consciencieuse en est faite par un des voyageurs qui ont possédé au plus haut point le talent si précieux d'interroger et d'observer.

Le livre de Binger peut soutenir la comparaison avec ceux des explorateurs les plus illustres et les renseignements qu'il contient sur le Mossi, sur sa situation géographique, son aspect, sa population, sont certainement le maximum de ce que l'on peut obtenir dans un pays neuf.

1. *Pet. Mitt.*, 1887, p. 92.

2. *Pet. Mitt.*, 1888, p. 89.

La carte de Binger élucide la question des origines de la Volta, donne exactement le cours de la Volta noire et une partie de celui de la Volta blanche. Les itinéraires par renseignements, recoupant ceux de Barth, achèvent de fixer les points principaux de la boucle du Niger.

Sur le climat et sur le sol, sur la végétation et sur la faune, les notes de Binger sont complètes et précises. En relisant son livre sur place, c'est bien rarement qu'il nous est arrivé d'y relever des erreurs et seulement de très légères.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les renseignements de Binger dans les chapitres qui vont suivre, et nous les discuterons s'il y a lieu. Ils constitueront longtemps encore le point de départ des travaux géographiques entrepris « du Niger au golfe de Guinée ».

En même temps que Binger, et avec le même objectif que lui, le lieutenant allemand Von François était parti de la côte du Togo. Bien qu'il n'ait pu atteindre Ouagadougou, et qu'il ait été obligé, à l'entrée du pays Mossi, à Surma, de reprendre la route du Sud, son voyage est un des plus intéressants qui aient été effectués dans ces régions. Le rapport de Von François contient une étude consciencieuse des pays traversés et, actuellement encore, il peut rendre les plus grands services pour l'étude du bassin moyen de la Volta. Nous ne croyons pas devoir le résumer ici, puisque nous sommes arrivés à l'époque où les routes du Mossi sont définitivement reconnues.

De 1890 à 1896, de nombreuses missions prennent le Mossi comme objectif et partent de la Côte d'Or anglaise, du Togo allemand, du Dahomey ou du Soudan français. Les trois

puissances européennes établies à proximité se rendent compte qu'en tenant les marchés du Mossi on peut devenir maître des routes commerciales dans tout l'intérieur de la boucle du Niger.

Le but à atteindre est de conclure un traité avec le Naba de Ouagadougou et les voyageurs, ayant surtout en vue cet objectif, laissent un peu de côté l'étude géographique, interrogent moins, ne se renseignent qu'avec circonspection, pour ne pas inquiéter les indigènes. Aussi avons-nous très peu à prendre dans les travaux relatifs à cette période.

Le meilleur d'entre eux est celui du docteur Crozat, qui séjourna au Mossi en septembre et octobre 1890. On y trouve une description assez exacte du paysage Mossi, de Ouagadougou, du Moronaba et de son entourage. Ce que Crozat a le mieux fait ressortir, dans son rapport, c'est la situation tout à fait spéciale de ce pays sans force militaire sérieuse, protégé par ses fétiches et vivant en paix à côté des régions dévastées par Baba To, ou des pays sans cesse agités par des guerres intestines, comme les pays Samos ou Bobos.

Dans ses notes sur les coutumes indigènes, il nous semble que Crozat montre un peu d'injustice. Il est possible que l'échec complet de sa mission l'ait rendu un peu partial.

Presque aussitôt après Crozat, Monteil prend à son tour la route du Mossi. La mission reçoit un accueil moins favorable encore que celle de Crozat. Après avoir eu les plus grandes difficultés à s'approcher de Ouagadougou, en juin 1891, Monteil ne peut obtenir d'y être reçu. Arrivé après une pénible étape à proximité de la ville, il doit sur l'ordre du Moronaba, s'éloigner en toute hâte, en pleine nuit, au moment

d'une tornade. On conçoit aisément qu'il ait conservé du Mossi un souvenir fâcheux.

Au reste Monteil ne s'est guère attaché à décrire en détails les pays qu'il traversait et, en ce qui concerne le Mossi, il n'y a plus actuellement rien à prendre dans son livre.

Après Monteil, mais à une date qu'il ne nous est pas possible de déterminer avec certitude, le Mossi est visité par un agent du gouvernement anglais, George E. Fergusson.

Fergusson était un mulâtre originaire de Sierra Leone. Il avait été attaché en qualité de géomètre à différentes missions en Gold Coast en 1890 et 1891 (1).

Il fut peu après envoyé seul et dans le plus grand secret en mission dans la région de la Volta. Il visita le Dagomba et Gambaga, prit la grande route des caravanes qui passe par Bakou et Bittou et arriva à Tenkodogo. De là, passant la Volta blanche à Niaogo, il se dirigea par Combisiguiri sur Ouagadougou (2).

Dans tous les grands centres de population qu'il traversa, Fergusson laissa des traités et des drapeaux. Le rôle joué par lui comme représentant du gouvernement anglais a donné lieu de 1896 à 1898 à de violentes polémiques. A la suite de l'affaire de Wa, il fut massacré par les gens de Saranké Mory en 1897.

Comme géographe, Fergusson mérite de ne pas être oublié. Nous n'avons pu malheureusement avoir communication de

1. Nous devons ces renseignements sur Fergusson à l'obligeance de M. Edward Heawood, bibliothécaire de la Royal geographical Society de Londres.

2. D'après les dires des indigènes, Fergusson serait venu au Mossi en décembre 1894. D'autre part le traité qu'il y laisse était daté du 2 juillet 1894. *Bull. du Com. de l'Afrique française*, 1897, pp. 108 et 109.

ses rapports sur le Mossi qui n'ont pas été publiés. Mais ses deux cartes de l'Hinterland de la Gold Coast (1) sont tout à fait remarquables. Ses cotes d'altitude sont excellentes et ses observations astronomiques ont encore été utilisées dans la dernière édition de la carte allemande du Togo (2).

Deux missions réussissent encore à visiter une partie du Mossi en 1895 et 1896.

Alby venant du Dahomey en février 1895, se dirige sur Ouagadougou, mais est arrêté à Boussourima, à 40 kilomètres de la capitale, sur l'ordre du Moronaba (3),

Le lieutenant allemand Von Carnap venant de Sansanné Mango et de Gambaga, visite Tenkodogo et Koupéla en avril 1896 (4).

Nous n'avons pu trouver trace des travaux de ces voyageurs. A en juger par les étapes qu'ils ont fournies, il est peu probable qu'ils aient eu le temps de faire des études bien sérieuses. Tous deux cependant ont rapporté des levés et des itinéraires barométriques. Si les premiers sont actuellement sans intérêt, les derniers peuvent encore donner des indications intéressantes. Nous aurons l'occasion de les citer ultérieurement.

Enfin en août 1896, une petite colonne sous les ordres du lieutenant Voulet pénètre en territoire Mossi et marche sur Ouagadougou. Contrairement à ce que croyait Crozat, le

1. *Map of Gold Coast Hinterland*, n° 984, Londres, 1893 et id. n° 1214, Londres, 1897.

2. Die Kartographie Togos. Zur Vollendung der Karten in 1/200.000 und 1/500.000 von Paul Sprigade. *Mitt. aus deut. Schutzgeb.*, 1908, p. 148.

3. *Bull. du Com. de l'Af. fr.*, 1895, p. 276 et 1896, p. 41 av. carte.

4. Cité par Sprigade. Carte du Togo. *Mitt. aus deut. Schutzgeb.*, 1898, p. 239.

Moronaba a pu rassembler plusieurs milliers de cavaliers pour se porter au devant des Français. Mais ces hordes indisciplinées s'affolent au premier coup de fusil et s'enfuient devant quatre Européens et une cinquantaine d'hommes.

CHAPITRE II

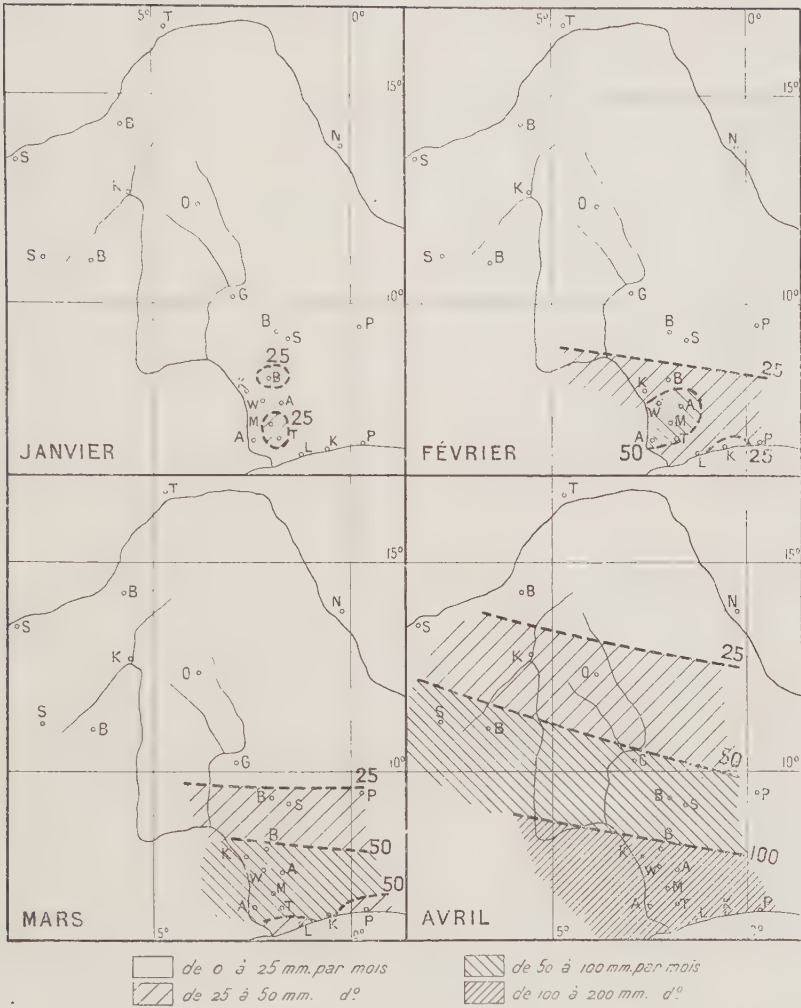
MÉTÉOROLOGIE

L'étude de la circulation de l'atmosphère en Afrique occidentale est encore à faire. Les renseignements que l'on possède actuellement ne portent ni sur un assez grand nombre d'années ni sur un assez grand nombre de points pour pouvoir servir de base à des travaux définitifs.

Toutefois, en groupant les remarques faites depuis de longues années par les voyageurs et en les comparant avec ce que l'on a pu observer dans d'autres régions, on a pu faire des hypothèses ; quelques-unes d'entre elles se vérifient au fur et à mesure que s'augmentent le nombre et la durée des séries d'observations.

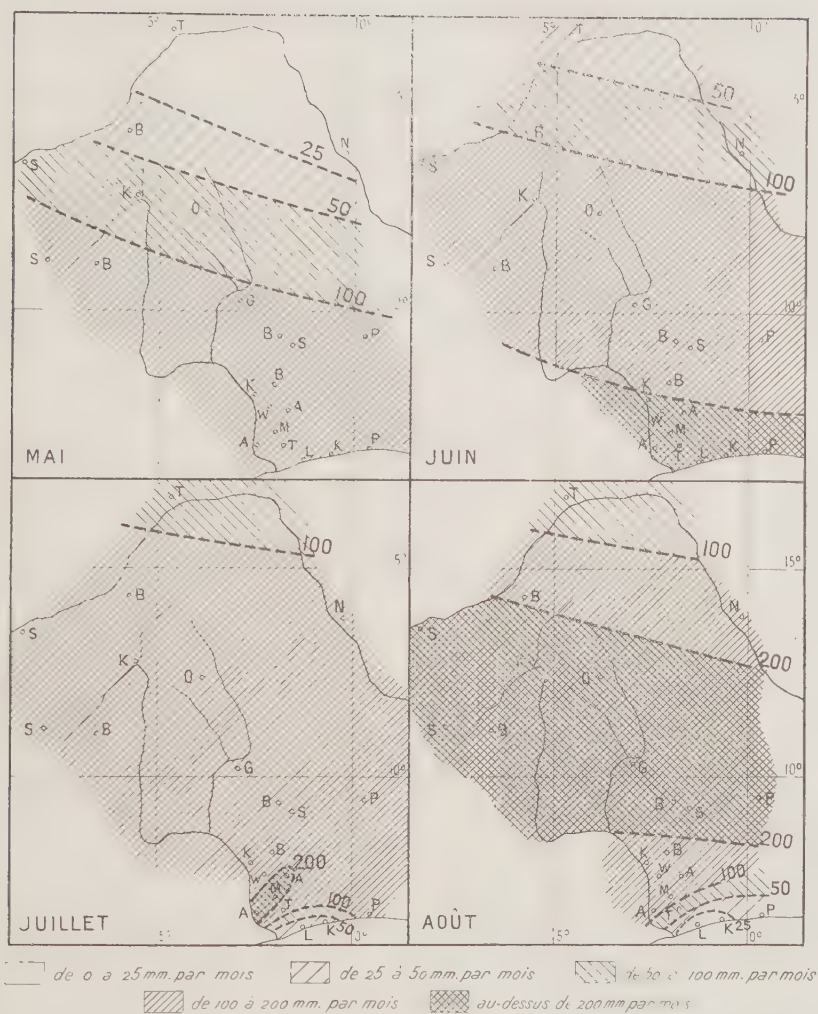
Il n'y a pas, dans tout le Nord de l'Afrique, dans le courant de l'année, de différences de températures extrêmement importantes, comparables à celles que l'on note sur le continent asiatique.

Par suite, les variations annuelles de la pression atmosphérique sont beaucoup moins importantes, et elles ne semblent pas de nature à modifier considérablement les lois générales théoriques de la circulation de l'atmosphère. On n'a pas



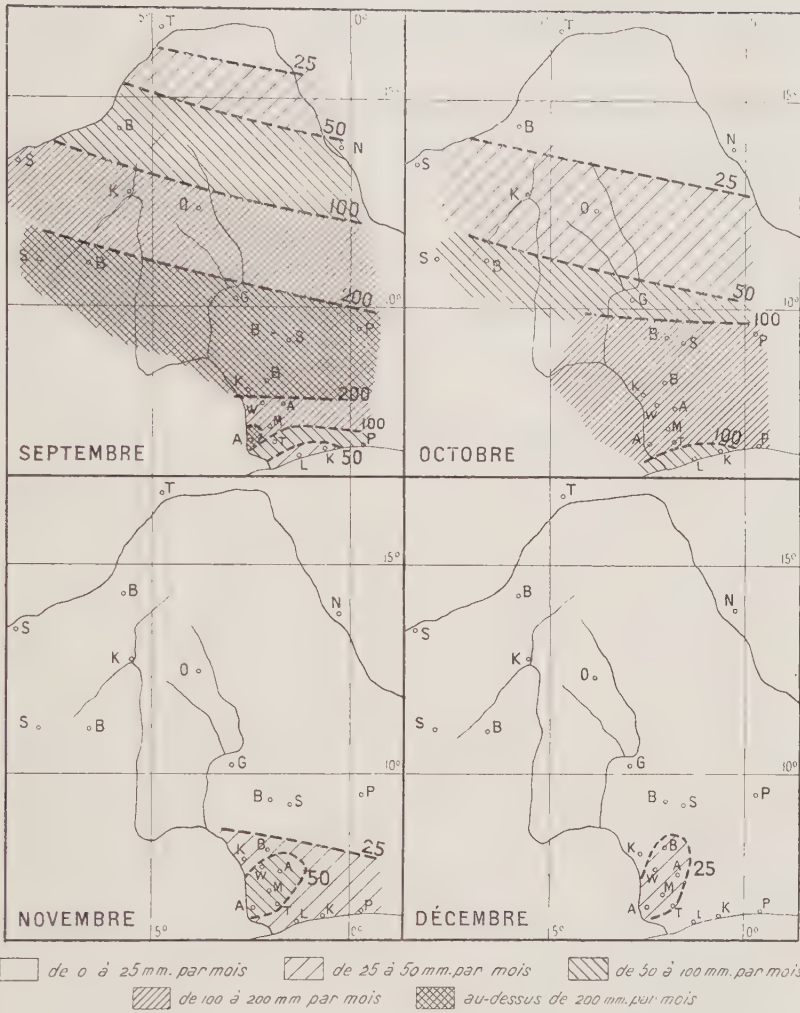
Cliché des Annales de Géographie.

Fig. 4. — Répartition mensuelle des pluies dans la boucle du Niger.



Cliché des *Annales de Géographie*.

Fig. 2. — Répartition mensuelle des pluies dans la boucle du Niger.



Cliché des *Annales de Géographie*.

Fig. 3. — Répartition mensuelle des pluies dans la boucle du Niger.

jusqu'à présent de raisons de supposer qu'il se produise en Afrique un phénomène aussi grandiose que le mousson asiatique.

Aussi admet-on, d'une façon générale, que le climat de l'Afrique occidentale est régi par le mouvement oscillatoire de la zone des calmes équatoriaux qui d'un solstice à l'autre se déplace entre les deux tropiques. Cette zone, sur laquelle les rayons du soleil arrivent normalement, se caractérise par de hautes températures et de basses pressions, par des courants ascendants d'air chaud et humide et par suite par d'abondantes pluies de convection.

Dans la partie occidentale du continent africain, c'est sur une largeur qui varie de 12 à 16 degrés de latitude que l'on peut observer des pluies ayant cette origine.

Au solstice d'hiver, la zone se trouve tout entière dans l'hémisphère Sud et par suite, dans toute l'Afrique occidentale, on observe une saison sèche. Un peu avant l'équinoxe de printemps, la limite Nord de la zone atteint la côte de Guinée. Une fois le soleil entré dans l'hémisphère boréal, les pluies s'établissent en avril jusqu'au 9^e parallèle et en mai jusqu'au 12^e (fig. 1 et 2).

Il convient de remarquer que la partie centrale de la zone, celle où se manifestent les précipitations les plus abondantes, se déplace avec une vitesse inférieure au mouvement apparent du soleil. Il en résulte que ce n'est pas au moment du passage du soleil au zénith d'un point que correspond le maximum de pluie observé en ce point. Au moment du solstice de juin, la zone a son centre vers le 9^e parallèle et sa limite Sud commence seulement à atteindre la cote de Guinée.

Pendant les mois de juillet et d'août, alors que le soleil

redescend vers le Sud, la zone des pluies continue encore à se déplacer vers le Nord, couvrant ainsi les régions que le soleil atteint normalement pour la seconde fois de l'année. Au mois d'août, le centre de la zone des précipitations se trouve entre le 10° et le 15° et sa limite Sud vers le 7° (fig. 2).

L'équinoxe d'automne et l'entrée du soleil dans l'hémisphère Sud amènent la fin de la saison humide. La zone se déplaçant de nouveau vers le Sud détermine successivement un second maximum de pluie sur chacun des points situés entre le 10° parallèle et la cote. A partir de novembre, il n'y a plus de pluies qu'au Sud du 7° parallèle et en décembre la saison sèche est établie sur toute l'Afrique occidentale (fig. 3).

Les cartes ci-jointes montrent avec quelle régularité le phénomène s'observe dans les régions situées un peu à l'Ouest du méridien de Paris. Il y avait lieu d'ailleurs de s'y attendre : en dehors de l'Atacora et de son prolongement sur la rive gauche de la Volta, aucun relief important n'est susceptible de modifier la répartition des pluies dans ces immenses plaines qui vont de la basse Volta jusqu'au Niger.

Nous avons utilisé pour l'établissement de ces cartes :

1° Les observations reçues par le bureau central météorologique (1), y compris celles reçues pour 1906 et 1907 non encore publiées qui nous ont été communiquées grâce à la bienveillance de M. Angot ;

2° Les observations faites au Togo, résumées dans le Hann Band (2) ;

1. *Annales du Bureau central météorologique*. Années 1902 à 1905, t. III, observations.

2. *Von Danckelmann. Die Niederschlagsverhältnisse des Schutzgebietes*

3° Des observations faites à Gambaga et publiées dans le rapport annuel sur les territoires Nord de la Gold Coast (1).

Il va de soi que les chiffres que nous donnons ne doivent pas être considérés comme définitifs. Cependant, nous avons pu vérifier qu'ils correspondent bien aux différents stades de la vie agricole indigène, qu'il s'agisse des cultures irriguées de la steppe, des grands champs de mil de la savane, des cultures intensives du pays Nancana, ou des cultures d'ignames des populations voisines de la forêt.

On peut constater sur ces cartes que, vers le 14^e parallèle, les précipitations vont en diminuant d'importance de l'Ouest vers l'Est.

D'après les renseignements fournis jusqu'à présent par les explorations scientifiques, nous avons l'impression qu'il s'agit d'un phénomène qui se manifeste dans tout le Nord de l'Afrique.

Il semble qu'il y ait une inclinaison générale N.-O.-S.-E. de tous les points de repère qui marquent sur le sol la présence des pluies tropicales annuelles.

La limite septentrionale de la forêt par exemple et celle de la steppe sont plus au Nord suivant le méridien de Ségou que suivant le méridien de Say et celles-ci sont, à leur tour, bien au Nord des limites suivant le méridien de Fort-Lamy.

Nous reviendrons plus loin, en nous aidant des travaux de Chevalier, sur les points de repère que nous donnent à ce sujet certaines limites de culture tout à fait caractéristiques.

Togo. Meteorologische Zeitschrift. Hann-Band. Braunschweig, 1906, p. 145-151.

1. *Colonial Reports*, n° 493. *Northern Territories of the Gold Coast Report for 1905*, London 1906, p. 15.

Il nous semble intéressant de voir le régime pluviométrique donner des résultats analogues.

Nous donnons ci-contre (fig. 4) la courbe annuelle de pluie

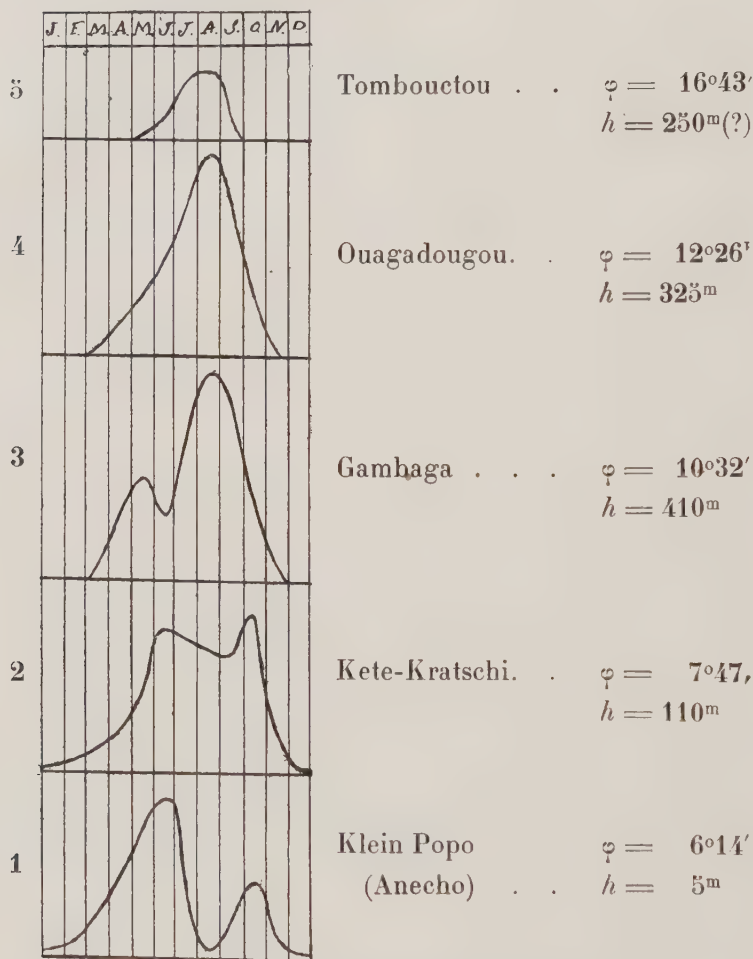


Fig. 4. — Courbes annuelles de pluie.

pour un certain nombre de points ayant des longitudes voisines et dont les latitudes vont de 6 à 17°.

On y retrouve, comme sur les cartes, l'indication très nette d'une petite saison sèche à proximité de la côte. En outre, on voit que le passage de la courbe à deux maxima annuels à celle à maximum unique paraît se faire dans cette région vers le 11^e parallèle. Il est très probable que ce maximum a lieu à une latitude de plus en plus faible à mesure que l'on se déplace vers l'Est. Ces courbes sont d'un type tout à fait caractéristique. On retrouve la courbe n° 1 à Grand-Bassam et à Porto-Novo, la courbe n° 3 à Parakou et Bobo-Dioulasso, la courbe n° 4 à Ségou et à Kayes, la courbe n° 5 à Niamey.

A la première correspond la bande côtière avec deux courtes saisons sèches et de fortes précipitations avec maximum annuel en mai.

A la seconde correspond la région de la grande forêt et, quand la forêt a été défrichée, la région de la savane à végétation extrêmement dense. Elle comporte deux mois de saison sèche, mais, même pendant cette saison sèche, la pluie ne cesse jamais complètement au point de rendre possible le dessèchement des hautes herbes et par suite l'incendie de la brousse.

A la courbe de Gambaga et à celle de Ouagadougou correspondent les types de savane sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. A la courbe de Tombouctou correspond la steppe.

Pendant que le soleil se trouve dans l'hémisphère Nord, l'échauffement considérable qu'il communique aux régions situées vers le 30^e parallèle amène un abaissement très sensible du baromètre dans le Sahara et un renforcement de la pres-

sion vers les Açores. Il n'en va pas de même en hiver. Les différences de température entre la mer et les continents aux latitudes voisines de 30° s'atténuent sensiblement ; de telle sorte que des pressions, non pas très élevées, mais supérieures à la normale, s'établissent dans le prolongement des Açores dans toute la partie septentrionale du Sahara (1). Les régions équatoriales, et en particulier le golfe de Guinée, n'ont à cette époque que de faibles pressions barométriques.

Il en résulte qu'un vent de N.-E. ayant tous les caractères de l'alizé s'établit vers le mois de novembre avec une grande régularité sur toutes les régions de l'Afrique situées au Nord de la zone des calmes.

Tous les voyageurs qui ont parcouru ces régions ont signalé l'établissement de ce vent de N.-E., dans les mois qui suivent la fin de l'hivernage.

Foureau (2), qui l'a observé au Tchad, et Lyons (3), qui le décrit dans sa physiographie du Nil, lui donnent le nom d'alizé.

Nous pensons que c'est l'expression qui le désigne le mieux, étant donné qu'il s'agit d'un vent ayant même origine que l'alizé et mêmes manifestations en constance et en direction.

On peut objecter toutefois qu'un des caractères du véritable

1. *Deutsche Seewarte Atlantischer Ocean*, Hamburg, 1902, planche 14, Bartholomev, *Physical Atlas*, vol. III, planche 12.

2. *Documents de la mission Foureau-Lamy*, Paris, 1903, in-4°. P. 80.

3. *The Physiography of the river Nile and of its basin*, by Captain. Lyons. Cairo, 1906, in 8°, p. 12.

alizé est de souffler toute l'année alors que sur le continent l'alizé ne peut s'établir que pendant six mois.

La carte ci-jointe (fig. 5) donne, d'après les renseignements reçus par le bureau central météorologique, les principales directions de vent notées en Afrique occidentale au cours du mois de février.

Bien que peu nombreuses, et faites parfois dans des conditions assez peu scientifiques, ces observations concordent d'une façon remarquable et indiquent nettement l'aire d'action de l'alizé.

On retrouve celui-ci de façon continue du Sénégal au Tchad. Les observations de Chevalier (1) nous signalent sa présence au Chari et nous avons dit plus haut qu'on le retrouvait jusque dans le bassin du Nil.

La carte montre qu'il est arrêté par la grande forêt. Quand il arrive à la côte, au Dahomey, dévié et ayant la direction N.-S., il alterne avec la brise de mer, qui à Porto-Novo, souffle toute l'année de S.-O.

Les directions notées à Tombouctou doivent leur modification à la crue du Niger, qui, en février, est encore importante. Le fleuve débordé couvre d'eau d'immenses étendues de terrain et une brise de fleuve doit s'établir quotidiennement vers la terre par un mécanisme analogue à celui qui se produit le long des côtes.

L'influence de ce vent de N.-E. est considérable au point de vue du climat de l'Afrique occidentale. C'est un vent extrêmement sec ; et son action s'exerçant aussitôt après les importantes précipitations de l'hivernage a pour effet de faire

1. Chevalier. *L'Afrique Centrale Française*, Paris, 1908, in-8°, p. 330.

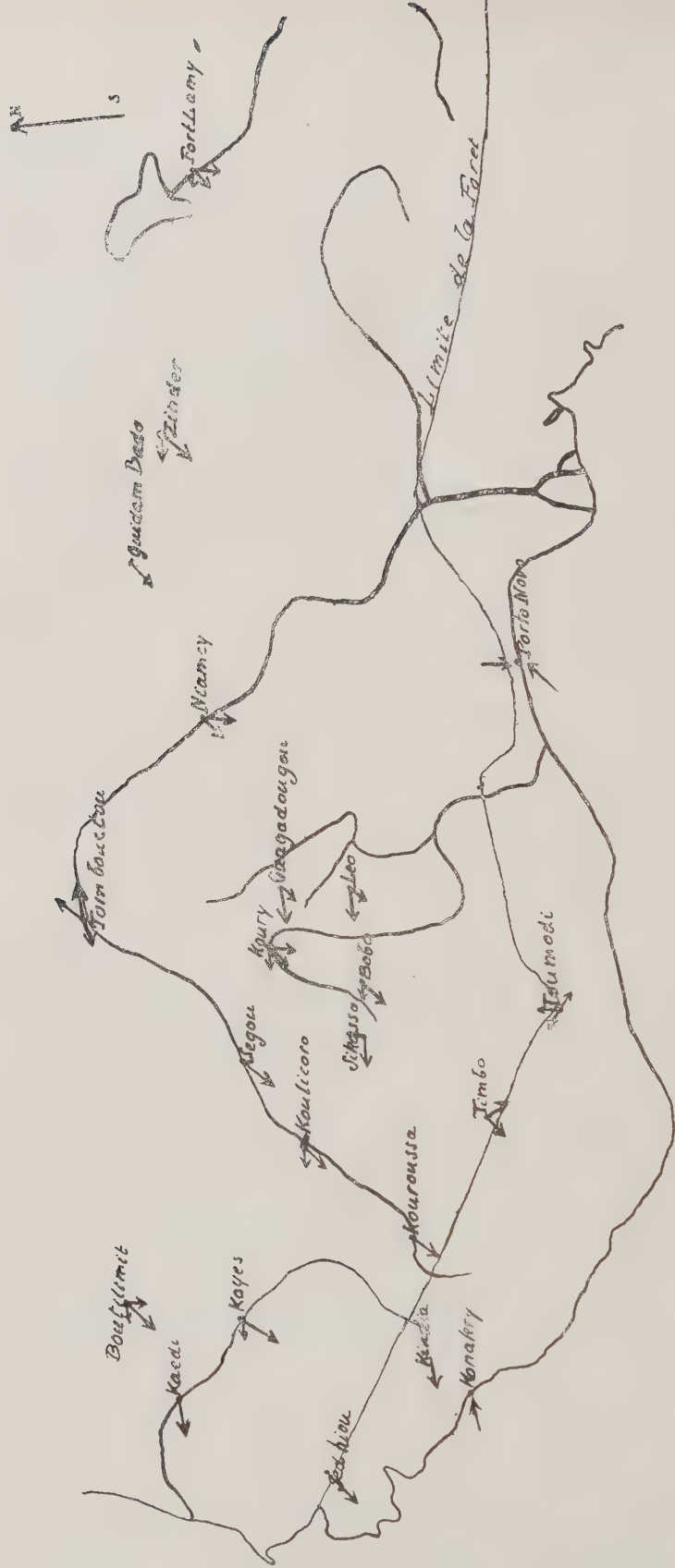


Fig. 5. — Directions de vent polées en Afrique Occidentale en février.

disparaître toute trace d'humidité et de transformer immédiatement l'aspect du paysage. La vie végétale cesse et les plantes sont soumises à un repos annuel. Les cultures irriguées elle mêmes sont parfois atteintes, et, dans les jardins potagers des postes, soigneusement protégés et arrosés, il est souvent impossible d'empêcher les plantes de se dessécher.

C'est pendant les mois de février et de mars que l'alizé atteint son maximum d'intensité. Les chiffres donnés par le psychromètre permettent de se rendre compte du degré de sécheresse auquel l'air peut alors arriver. En février 1905, l'humidité relative à Ouagadougou à midi a été en moyenne de 9,6 0/0 et elle est descendue jusqu'à 7 0/0.

Dans les pays situés entre le Niger et la Volta au Sud du 10^e parallèle, on a décrit sous le nom d'harmattan certaines manifestations de l'alizé (1). On appelait tout d'abord « jours d'harmattan » les jours où la sécheresse de l'air avait été excessive et où le vent avait été particulièrement brûlant. Une remarquable étude du docteur Grüner (2) a montré qu'il ne s'agissait pas d'un phénomène local et que l'harmattan n'était que le prolongement dévié du vent de N.-E., qui pendant l'hiver règne sur toute la partie Nord de l'Afrique tropicale. Ce mot d'harmattan a été détourné depuis de son sens primitif; on l'emploie couramment maintenant en Afrique occidentale pour désigner l'alizé. C'est de lui également que s'est servi Chevalier pour désigner le vent de N.-E. qui souffle pendant l'hiver au Baguirmi (3).

1. Voir en particulier, A. Ménager, *L'Harmattan de 1879, La Géographie*, janvier 1880.

2. *Über das Harmattanphænomen in Togo. Mitt. aus d. Schutzgeb.*, 1899, p. 37.

3. Chevalier, *loc. cit.*

Jusqu'ici nous avons constaté que les hypothèses faites au sujet de la circulation générale de l'atmosphère se vérifiaient au fur et à mesure que s'augmentaient les observations faites sur place. Il nous reste à parler d'un ensemble de faits qui, au contraire, paraissent en contradiction avec la théorie et au sujet desquels nous n'avons pu trouver jusqu'ici d'hypothèse plausible.

Pendant l'hivernage, dans une région située environ entre 11° et 15° de latitude et entre 2° et 5° de longitude Ouest (de Paris), la pluie vient le plus souvent de l'Est. Nos observations personnelles au cours de cinq hivernages passés dans ces régions sont là-dessus entièrement d'accord avec les dires et les usages des indigènes. Pour ceux-ci, dans les régions dont nous parlons, la pluie a son origine du côté où le soleil se lève. Leurs constructions, en boue séchée, si facilement détériorées par la pluie, ont la façade toujours orientées vers l'Ouest.

Lorsqu'ils sont en voyage ou aux champs, et qu'ils voient se former dans l'Est une de ces colonnes gris sombre qui indiquent si nettement les orages en marche, les indigènes se hâtent de regagner un abri ; ils ne le font jamais au contraire lorsque la colonne se trouve par rapport à eux soit au Sud soit au Nord.

D'après nos observations personnelles, il nous paraît que les pluies, au Mossi et au Gourounsi, au début et à la fin de l'hivernage, viennent soit de l'Est soit de l'Ouest. Mais de juin à septembre, c'est-à-dire au plus fort de la saison pluvieuse, elles viennent très régulièrement de l'Est. D'après les renseignements que nous avons recueillis, il paraît en être de même au Yatenga, en pays Habé et au Hombori.

On trouve d'ailleurs le fait noté par Barth qui, après avoir traversé tout le Nord de la boucle du Niger en plein hivernage, note un des derniers orages reçus avant de s'embarquer pour Tombouctou avec cette mention : Pluie venant de l'Est comme c'est le cas général (1).

Le même phénomène a été observé dans la partie septentrionale du Togo et de la Gold-Coast (2).

En dehors de la zone que nous venons d'indiquer, et en particulier dans la vallée du Niger, de Ségou à Tombouctou, et vers Niamey, il semble que la pluie vienne généralement du S.-O.

C'est évidemment cette direction du S.-O. que l'on s'attendrait à trouver partout : des vents chargés d'humidité ne pouvant venir des régions situées à l'Est du Niger.

Il est certain que des causes locales qui nous sont inconnues interviennent pour amener cette apparente anomalie.

Les données essentielles permettant d'étudier ce problème font encore complètement défaut. Actuellement, il n'existe dans tout l'intérieur de l'Afrique occidentale qu'une seule station, celle de Tombouctou, possédant un baromètre à mercure. La série des observations ne date que de mai 1907 et l'altitude de Tombouctou n'est pas connue avec certitude.

Dans de telles conditions il nous a semblé qu'il serait imprudent de risquer une hypothèse quelconque.

1. Barth, t IV, P. 639.

2. Hann. *Handbuch der Klimatologie*. t. II. P. 73.

OBSERVATIONS FAITES A OUAGADOUGOU

Les renseignements qui suivent sont le résumé d'un ensemble d'observations faites de juillet 1902 à décembre 1906 à Ouagadougou par les Pères blancs, publiées par le bureau central météorologique (*Annales* tome III. Années 1902-1906) (1).

De l'examen des chiffres notés et de leur comparaison, il nous paraît résulter que ces observations ont été faites avec une précision et une constance suffisantes pour que les renseignements qu'elles apportent puissent être considérés comme réellement scientifiques.

Nous avons eu d'ailleurs la même impression sur place en assistant fréquemment à la notation quotidienne des chiffres dont le résumé va suivre.

Il va de soi qu'en étudiant les moyennes de cinq années d'observations, nous ne prétendons pas obtenir de façon définitive les caractéristiques du climat de Ouagadougou. Les chiffres donnés pour une période d'observations aussi courte ne peuvent être que provisoires. Ils nous semblent cependant tout à fait intéressants, étant donné qu'on ne possédait jusqu'ici que des renseignements très vagues sur les points aussi éloignés de la côte.

La série d'observations comporte deux lacunes : en mai 1903 et en février 1906. En outre de mai à septembre 1906 les renseignements sur l'humidité relative manquent, le psychromètre de la station ayant été cassé.

1. Les renseignements relatifs à 1906 sont encore inédits.

Les instruments dont disposait la station consistaient en :

Un thermomètre à mercure, un psychromètre, un thermomètre à maxima de Negretti, un thermomètre à minima de Rutherford, un pluviomètre du modèle de l'association scientifique.

Tous ces instruments avaient été fournis après vérification par le bureau central météorologique.

Malheureusement, la station pendant toute la période qui nous occupe n'a pu disposer d'un baromètre et nous sommes dépourvus de la façon la plus complète de renseignements sur la pression dans toute la boucle du Niger.

L'emplacement de la station était assez favorable aux observations. Ouagadougou se trouve dans une large plaine que dominant au Nord et à l'Ouest quelques côteaux de faible relief. Au pied de ces côteaux se trouve un petit marigot qui n'a d'eau que pendant l'hivernage. Les cases, suivant la coutume du Mossi, sont dispersées dans la plaine et n'offrent nulle part un rassemblement important. La station météorologique se trouvait sur une petite éminence élevée de quelques mètres au centre de la plaine et également à l'abri de l'influence des cultures et de celle du marigot.

Les thermomètres étaient disposés sous un abri léger couvert en paille et protégés par un second toit intérieur en planches. Ils étaient placés à 1 m. 80 du sol. Le pluviomètre se trouvait à 2 mètres du sol environ.

Variation diurne. — Le minimum précède de peu le lever du soleil qui, à la latitude de Ouagadougou, est toujours très proche de six heures. La température croît rapidement et atteint son maximum vers deux heures du soir. Elle décroît

très lentement et se trouve vers neuf heures du soir très voisine de la température moyenne.

Tableau n° I

Moyenne des températures de Ouagadougou

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
à 6 h...	17 6	17 35	22 97	26 04	26 47	24 38	23 18	22 78	23 11	24 01	20 78	17 75	22 24
à 12 h.	29 45	29 94	35 27	35 76	33 90	30 71	28 84	27 85	29 68	31 95	33 10	30 68	31 42
à 21 h.	23 74	24 15	29 30	31 16	29 92	27 20	25 84	24 97	25 83	27 16	26 90	24 29	26 70
Moyenne.	23 42	23 81	29 18	30 98	30 10	27 44	25 95	25 21	26 21	27 57	26 93	24 31	26 76

L'amplitude de la variation diurne est considérable.

Le nombre des observations ne permettant pas de reconstituer une courbe représentant la variation régulière, on doit se contenter de l'amplitude de la variation non périodique donnée par la différence des moyennes des maxima et des minima absolus de chaque jour pris sans avoir égard à l'heure à laquelle ils se présentent.

Le deuxième tableau donne l'amplitude de cette variation.

Tableau n° II

Minima et maxima moyens

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
Min. moy.	16 30	16 87	22 26	25 08	25 68	23 31	22 25	22 08	22 27	22 84	20 11	16 92	21 14
Max. moy.	31 59	32 14	37 20	37 86	36 26	32 90	30 57	29 35	31 37	33 89	34 88	32 79	33 40
Moyenne.	23 94	24 50	29 73	31 47	30 67	28 10	26 41	25 71	26 82	28 36	27 49	24 85	27 27
Amplitude	15 29	15 27	14 94	12 78	10 58	9 73	8 32	7 27	9 10	11 05	14 77	15 87	12 26

On peut constater combien exactement cette variation suit celle de la chute des pluies. Dès que la saison sèche commence, l'amplitude augmente brusquement et ne se modifie guère malgré la baisse de la température en janvier et son élévation en mars. Elle diminue au contraire dès les premières pluies d'avril et atteint son minimum en août c'est-à-dire à l'époque du maximum de hauteur de pluie.

Le tableau ci-dessous donne la correction à faire subir aux observations faites à 21 heures et à celles obtenues en prenant la moyenne des maxima et des minima pour les ramener à la moyenne des trois observations.

Tableau n° III

Correction à faire subir pour ramener à la moyenne du tableau I

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
A la temp. de 21 h..	-0 32	-0 34	-0 12	-0 18	+0 18	+0 23	+0 11	+0 24	+0 38	+0 41	+0 03	+0 02	+0 06
A la moy. du tabl. 2.	-0 52	-0 69	-0 55	-0 49	-0 57	-0 67	-0 46	-0 50	-0 61	-0 79	-0 56	-0 54	-0 51

On constate que cette correction est très faible pour 21 heures et que pour la moyenne des maxima et des minima elle est de 0,51, chiffre tout à fait comparable à ceux déjà connus pour la zone tropicale.

Variation annuelle. — L'allure de la courbe annuelle est tout à fait comparable à celle des autres stations connues de l'Afrique occidentale, Kayes et Tombouctou par exemple.

La température croît depuis le mois de janvier où l'on observe un minimum jusqu'au mois d'avril où l'on observe le maximum de l'année. Elle décroît ensuite régulièrement avec l'apparition des premières pluies pour présenter un second minimum, moins bas que celui de janvier, au moment où l'hivernage atteint son maximum d'intensité, c'est-à-dire au mois d'août. La courbe se relève ensuite et présente en octobre, immédiatement après la fin des pluies, le second maximum annuel. Elle décroît ensuite en novembre et décembre.

Si l'on réduit la température de Ouagadougou en tenant compte de la nouvelle altitude calculée pour cette station, soit 325 mètres, suivant la proportion de 0,56 par 100 mètres (1), on a pour janvier 25°24, pour juillet 27°77 et pour l'année 28°58. Il est donc probable que le tracé proposé actuellement pour l'isotherme de 30° en juillet (2) doit être reporté un peu vers le Nord. Les températures notées (3) jusqu'à présent pour juillet à Kayes 28°6, et à Tombouctou 32°, concordent pour donner la même indication.

La température donnée dans le tableau ci-dessous est celle obtenue en prenant la moyenne des trois observations quotidiennes.

En dessous des moyennes générales, on a calculé la valeur de l'écart moyen. Les chiffres ne portent pas sur un nombre d'années assez considérable pour que la variation annuelle de cet écart puisse être observée ; il est cependant acquis que cet écart est assez considérable.

(1) Angot, *Traité de météorologie*, 2^e édit., p. 51.

(2) Angot, ouv. cit., et Hann, *Lehrbuch der Meteorologie*.

(3) Nous donnons les températures réduites au niveau de la mer.

Tableau n° IV

Moyennes mensuelles

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
1902..							26 47	25 73	26 73	27 52	26 63	23 47	
1903..	24 39	24 03	28 63	30 46	»	28 67	26 78	25 33	26 62	28 92	26 81	24 13	(27 02)
1904..	22 77	23 80	29 02	30 29	29 68	27 20	25 16	25 21	26 12	27 32	26 81	23 65	26 42
1905..	22 64	23 61	29 09	31 67	31 57	26 85	25 73	24 95	26 06	27 26	27 27	24 89	26 80
1906..	23 88	»	29 99	31 53	29 05	27 04	25 64	24 84	25 53	26 86	27 14	25 41	(26 72)
Moyenne	23 42	23 81	29 18	30 98	30 10	27 43	25 95	25 21	26 21	27 57	26 93	24 31	26 76
Ecart. moyen.	0 71	0 14	0 40	0 61	0 98	0 81	0 53	0 32	0 37	0 53	0 22	0 67	0 52

Pour les années qui sont incomplètes, on a pris comme température des mois de mai 1903 et de février 1905 la moyenne des autres années. Les chiffres de températures moyennes annuelles ainsi obtenus sont mis entre parenthèses.

L'examen de ce tableau montre de façon très nette que pendant les cinq années observées, la température, pendant la saison des pluies, a été en décroissant de 1902 à 1906. Le fait ne paraît pas lié à la quantité d'eau tombée, car, si l'année 1906 a été extrêmement pluvieuse, l'année 1905 au contraire a été très sèche.

Le tableau ci-dessous donne les températures extrêmes observées.

Tableau n° V

Minima et maxima absolutus

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
Minima absolutus													
1903.....	14 4	14 2	15 4	18 8	»	22 0	25 0	19 6	20 0	22 2	17 2	14 6	14 4
1904.....	11 0	12 5	18 6	18 4	21 7	20 6	19 1	19 8	20 5	21 1	17 0	14 1	11
1905.....	9 5	10 9	19 0	20 7	20 5	18 9	19 8	20 1	19 5	20 7	15 9	14 0	9 5
1906.....	11	»	19 0	20 0	19	19 5	19 2	19 0	18 0	20 1	17 0	12 1	11
	9 5	10 9	15 4	18 4	19 0	18 9	19 1	19 0	18 0	20 1	15 9	12 1	9 5
Maxima absolutus													
1903.....	37 0	37 2	41 0	41 6	»	38 1	34 4	33 9	31 1	37 0	36 4	35 5	41 6
1904.....	35 7	35 2	38 8	40 4	39 8	35 3	35 5	32 6	33 5	35 8	35 7	35 2	40 4
1905.....	35 1	36 6	38 6	41 5	40 5	38 2	31 8	31 8	33 2	36 5	37 2	36 0	41 5
1906..	35 6	»	41 5	42 5	39 0	38 1	32 7	32 3	34 0	34 6	36 6	35 8	42 5
	37 0	37 2	41 5	42 5	40 5	38 2	35 5	33 9	34 0	37 0	37 2	36 0	42 5

Pluie. — Les renseignements ne nous permettent pas d'étudier la variation diurne de la pluie. D'une façon générale, les orages sont indiqués comme ayant lieu le soir, mais trop souvent sans indication d'heure. Le tableau ci-dessous donne la variation annuelle.

Tableau n° VI

Pluies. Hauteur en mm.

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
1902..	0	0	10 0	119 5	27 2	22 4	277 4	185 0	100 9	21 2	0	0	823 6
1903..	0	0	1 7	26 7	»	82 9	95 6	329 7	45 6	28 1	5 5	0	(678 7)
1904..	0	0	0 1	18 1	138 7	158 3	200 5	238 9	101 0	39 1	0	0	894 7
1905..	0	0	5 2	12 5	29 4	135 4	81 5	239 3	214 8	30 0	0	0	773 1
1906..	0 4	0	0	53 0	119 3	117 7	132 2	330 1	174 9	42 6	0	0 1	970 3
Moyenne	0 08	0	2 4	45 9	62 9	115 3	157 4	271 2	127 4	32 2	1 1	0 02	815 9

Ce tableau montre que Ouagadougou se trouve à la limite et un peu au Nord de la région du petit hivernage. La courbe de moyenne des pluies croît en effet de façon continue jusqu'en août où se trouve le maximum. Cependant la règle peut n'être pas absolue, et, en 1902, un maximum très net a été noté en mars; le second cette année-là, a eu lieu en juillet.

On remarquera les écarts considérables de la répartition des pluies entre chaque mois. Les chiffres de hauteur moyenne ne peuvent être considérés que comme provisoires et pour cette raison, il n'a pas été fait de calcul d'écart moyen.

Au contraire la quantité annuelle semble sujette à des variations moins brusques et le chiffre moyen doit être très près du chiffre définitif.

Le tableau VII donne le nombre de jours de pluie. On

pourra constater que ce chiffre ne varie que de façon très faible.

Tableau n° VII

Pluies. Nombre de jours

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Année
1902...	»	»	»	»	»	»	9	15	10	4	0	0	
1903...	0	0	2	4	»	10	13	21	9	9	1	0	(78)
1904...	0	0	2	4	12	12	15	16	14	6	0	0	81
1905...	0	0	2	4	7	11	15	18	15	6	0	0	78
1906...	2	0	0	6	8	11	14	20	14	10	0	1	85
Moyenne.	0 5	0	1 5	4 5	9	11	13 2	18	12 4	7	0 2	0 2	77 5

Nous ne donnons pas la moyenne des orages qui donnerait presque exactement les mêmes chiffres. En général, il n'y a qu'un seul orage dans la même journée, généralement vers cinq heures du soir.

Il paraît résulter de ces observations que la pluie revient chaque année à des dates extrêmement régulières, et que le total de l'eau tombée dans l'année varie peu d'une année à l'autre. Au contraire la répartition de cette quantité d'eau entre les différentes averses est sujette à des écarts considérables.

Le maximum de pluie observé en 24 heures est de 130 mm.

Voici les plus grandes hauteurs notées :

Juillet 1902, 121,1 mm.

12 août 1905, 77,7 mm.

12 septembre 1905, 96,2 mm.

3 août 1906, 130,1 mm.

Humidité relative. — Le tableau ci-dessous donne la variation de l'humidité relative à l'aide d'observations faites à 6 heures, 12 heures, 21 heures, et la moyenne de ces trois observations.

Ces chiffres sont les moyennes obtenues avec une suite d'observations allant de juillet 1902 à décembre 1906 avec lacunes en mai 1903 et en 1906 de mai à septembre.

Tableau n° VIII

Humidité relative

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Jun	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
A 6 heures	45 1	33 7	38 4	59 9	70 2	81 5	87 4	91 7	89 7	83 4	69 4	52 0
A 12 heures	18 2	12 3	22 4	38 0	42 3	54 4	66 8	73 7	62 9	49 7	32 7	23 5
A 21 heures	32 3	24 1	30 1	48 9	54 4	72 4	81 7	88 2	82 0	70 2	49 7	39 2
Moyenne	32 1	23 1	29 5	48 9	55 6	70 2	78 6	84 5	78 2	67 8	50 6	38 2

On remarquera la diminution rapide de l'humidité relative dès le mois de novembre, diminution qui, ainsi que nous l'avons précédemment montré, est due à l'action desséchante de l'alizé de N.-E. Ce vent ayant quotidiennement son maximum d'intensité entre 10 et 14 heures, son action s'ajoute à celle de la chaleur solaire pour rendre l'air au milieu de la journée presque complètement sec.

Cette sécheresse est comparable à celle que l'on observe dans les stations du Sud Algérien à l'époque la plus chaude de l'année : l'humidité relative à In Salah pendant les mois de juillet et août est de 27 pour cent.

Ces chiffres donnent, en les précisant, des renseignements tout à fait comparables à ceux que l'on avait déjà sur le climat de la savane. Ils montrent très bien tout ce que ce climat a d'excessif. Nous les compléterons par les renseignements suivants :

On observe souvent au Mossi pendant l'hiver une brume qui est parfois extrêmement épaisse. C'est un phénomène assez commun en Afrique et qui a été souvent décrit par les voyageurs. L'excessive sécheresse de l'air montre qu'il ne peut s'agir d'un brouillard dû à la condensation de la vapeur d'eau. Il semble que cette brume soit formée de poussières extrêmement ténues qui restent en suspension dans l'air. En janvier 1906, nous avons eu l'occasion d'observer une brume assez épaisse pour cacher complètement un cavalier à une distance de deux cents mètres. Après avoir marché pendant quelque temps au milieu de cette brume, nous avions les cheveux et la barbe couverts d'une sorte de poussière grise.

En Afrique occidentale, on désigne sous le nom de tornades les orages de la saison des pluies. L'origine de cette expression tient sans doute à ce que ces orages, au moment où ils se forment, présentent assez nettement un des caractères des trombes terrestres : les tornades offrent bien d'abord l'aspect d'une colonne nuageuse plus étroite à sa base qu'à son sommet. Mais cette analogie est la seule, et, à l'encontre des trombes terrestres, les tornades, au lieu d'un mouvement tourbillonnaire, ont une marche presque rectiligne, qui, au Mossi, va de l'Est vers l'Ouest. Cette expression de tornade est donc tout à fait impropre.

Les tornades ne sont d'ailleurs que de violents orages accompagnés de pluie dont quelques-uns des caractères paraissent être ceux des orages connus sous le nom de grains (1). A l'approche de la tornade, le baromètre monte de quelques millimètres (2). Immédiatement avant la pluie il s'élève pendant quelques minutes un vent extrêmement violent qui rase le sol et soulève des tourbillons de poussière. Ce vent se maintient d'abord pendant le commencement de la pluie. Ce sont ses rafales qui érodent les constructions en banco et indiquent de façon si nette la direction générale des tornades. Puis le vent s'apaise et la pluie tombe, presque toujours d'une façon très abondante.

Au début et à la fin de l'hivernage, on observe des tornades sèches. Elles ont tous les caractères des tornades et sont accompagnées de rafales de vent, mais elles n'apportent point de pluie.

. Les expressions de tornade, de pluies tropicales, d'hivernage, et aussi certaines descriptions plus soucieuses d'effets littéraires que d'exactitude, ont parfois fait penser que la saison des pluies avait un caractère beaucoup plus impressionnant que cela n'a lieu en réalité. Dans la boucle du Niger, cette saison des pluies modifie plus l'aspect du paysage que les conditions générales de l'existence. Si les indigènes se déplacent moins vers cette époque, c'est surtout à cause des soins que réclament leurs cultures.

1. Angot, p. 344.

2. Hann, t. II, p. 73, et Hubert, p. 76.

CHAPITRE III

LE SOL

Il nous serait impossible, avec le peu de documents dont nous disposons, d'essayer une étude géographique complète du pays Mossi. Nous nous bornerons à indiquer un certain nombre de faits qui peuvent être considérés comme définitivement établis. Tels qu'ils sont, ces renseignements, surtout en ce qui concerne l'orographie, permettront de rectifier les cartes existantes et d'en faire disparaître quelques erreurs.

La carte que nous donnons est la reproduction, avec quelques simplifications destinées à éviter de la surcharger, d'une carte dressée par nous en 1903 d'après les itinéraires des capitaines Pasquier et Ruef et d'après nos travaux personnels. Les régions de Léo et de Tenkodogo sont dues surtout aux travaux des lieutenants Verlaque et Fourcade, et le Yatenga à ceux du lieutenant Langlumé.

Cette carte présente un certain intérêt au point de vue planimétrie. En effet, dans le cours de 1902, de grandes pistes ont été défrichées dans les principales directions en partant de Ougadougou. Ces pistes, destinées à étudier le tracé d'un réseau de routes à établir dans le cercle, présen-

taient de grands alignements rectilignes qui ont été chaînés avec soin. Nous avons relevé nous-même le tracé de ces pistes et nous avons obtenu de la sorte un canevas assez précis sur lequel nous avons pu raccorder nos itinéraires postérieurs. Ce canevas a été relié à Léo d'une part et, par Tenkodogo, à Bittou d'autre part ; la position de ces deux points a été relevée par la commission franco anglaise de délimitation en 1900. La carte que nous avons dressée offre donc des garanties d'exactitude plus considérables que ne le ferait un simple assemblage d'itinéraires et les positions des principaux centres qu'elle indique doivent être très près des positions définitives.

Nous avons d'ailleurs pu le vérifier en comparant notre carte avec l'itinéraire de la mission d'études du chemin de fer Bamako-Say. L'itinéraire de cette mission qui de Borromo à Dori traverse tout le Mossi par Ouagadougou n'a modifié la position d'aucun point de façon considérable.

Au point de vue du nivellement nous disposons des renseignements suivants :

L'itinéraire de Binger. — Les travaux de Fergusson, Alby, von Carnap, résumés et discutés par Sprigade. — Le profil en long de la mission du chemin de fer. — Enfin nos travaux personnels.

Les seuls travaux dont on tienne compte actuellement sur les cartes françaises sont ceux de Binger, et, d'après eux, on donne comme altitude à Ouadagoudou 760 mètres et au pic de Naouri 1.800 mètres. Binger a été le premier à reconnaître que ses baromètres ne lui donnaient plus de rensei-

guements exacts lors de son voyage au Mossi, et il ne donne ces chiffres que sous toutes réserves (1).

D'autre part les chiffres obtenus à des époques différentes par des voyageurs venus de divers côtés donnent tous au plateau du Mossi une altitude moyenne de 3 à 400 mètres. Sprigade (2), examinant les chiffres de Fergusson, a montré qu'ils concordaient dans la région de Gambaga et Salaga avec ceux de von François, Grüner, Wolf et von Carnap. Il en a conclu très justement que ces chiffres devaient être près de la vérité et que les chiffres de Binger devaient être laissés de côté. Sprigade donne à Ouagadougou d'après Fergusson 290 mètres. La mission du chemin de fer donne 325 mètres.

L'altitude de Ouagadougou présente un intérêt tout particulier en raison des observations météorologiques faites en ce point. Nous croyons que ce chiffre de 325 mètres doit être très près du chiffre réel. L'itinéraire de la mission du chemin de fer a été fait avec le plus grand soin, avec des instruments de précision, et la faible erreur de fermeture du canevas de nivellement permet d'avoir confiance dans les cotes du profil en long.

Les altitudes de Fergusson, Alby, Von Carnap avaient été résumées par Sprigade. Ce sont ces cotes que nous reprenons en les ramenant à la cote de Ouagadougou donnée par la mission du chemin de fer.

En ce qui concerne le pic de Naouri, nous lui attribuons une altitude de 600 mètres qu'il ne doit certainement pas dépasser. Binger n'a pas fait l'ascension de ce piton qui domine la route de Tiakané à Paha (Pakha). Il a été trompé,

(1) Binger. II, 420.

(2) *Mitt. aus deutschen Schützgebieten*. 1898. P. 239.

en passant au pied; par l'aspect imposant qu'il présente, et lui a attribué 900 mètres d'altitude au dessus de la plaine. Nous avons fait l'ascension du pic de Naouri en décembre 1906 et le baromètre nous a indiqué 195 mètres entre le village de Naouri qui se trouve juste au pied de la montagne et le sommet. L'ascension avait déjà été faite en 1901 par le capitaine Ruef qui avait trouvé une altitude de 200 mètres.



Fig. 6. — Le Pic de Naouri.

D'après Binger, le plateau sur lequel se trouvent les villages de Naouri et de Tiakané serait à une altitude de 915 mètres et Ouagadougou serait à 750 mètres. Si nous ramenons Ouagadougou à la cote 325, le village de Naouri doit se trouver à la cote 400 et l'altitude du pic de Naouri doit être d'environ 600 mètres.

Les altitudes des pics de Pilimpicou et de Bouyolo sont

d'après nos travaux personnels rapportés à la cote de Ouagadougou de la mission du chemin de fer.

Le pays Mossi se trouve tout entier sur le puissant massif cristallin ancien qui constitue une part considérable de l'Afrique occidentale. Les roches anciennes occupent tout le bassin supérieur et moyen de la Volta et ce n'est que vers la côte qu'apparaissent des formations plus récentes. Vers le Nord, le Mossi touche probablement à la limite Sud de la grande mer crétacée qui suivant M. de Lapparent (1) s'est étendue de Dakar jusqu'au centre de l'Afrique.

Le docteur Boussenot (2) a signalé des calcaires au Nord de Ouahigouya : mais leur date est encore incertaine.

On peut distinguer au Mossi deux séries de roches cristallines. Une puissante assise de granites et une couche, généralement peu épaisse, de gneiss et de micaschistes. Comme dans presque toute la boucle du Niger, sur le socle cristallin s'est déposée une épaisse couverture de grès. Il semble bien que ces grès soient comparables à ceux que l'on trouve en bancs puissants à Bandiagara, à Bobo-Dioulasso, à Gambaga et au Gourma. Les grès du Mossi toutefois ont été fortement travaillés par l'érosion et ils n'ont pas l'importance qu'ils atteignent dans les quatre massifs que nous venons de citer.

Enfin le sol du Mossi est toujours couvert, sur une épaisseur souvent considérable, des produits de décomposition si

(1) Lapparent *C. R. Ac. Sc.*, 1903, p. 349. Sur l'extension des mers crétacées en Afrique.

(2) Docteur Boussenot, Notice géologique sur la région de Dori, *Revue des troupes coloniales*, 1904, p. 229.

caractéristiques que donnent les roches cristallines dans les pays tropicaux humides. Le conglomérat ferrugineux et surtout l'argile rouge, silicate d'alumine presque pur, recouvrent des étendues de terrain considérables, et noient en quelque sorte tout le relief. L'épaisseur de cette couche argileuse paraît être beaucoup plus considérable dans le pays Mossi que dans les pays situés au Sud de la Volta rouge. Les puits creusés au Mossi ne rencontrent jamais la roche ; on trouve l'eau à une profondeur variant suivant la saison, de 5 à 10 mètres. A cette distance on rencontre presque toujours des argiles blanches ou roses, sorte de kaolin produit par la décomposition des feldspaths.

Au Gourounsi, au contraire, on rencontre souvent la roche en creusant le sol de 3 ou 4 mètres seulement.

Nous avons dit que le Mossi présente l'aspect d'une plaine immense dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 300 à 400 mètres. De petits massifs émergent par place et dominant cette plaine de 100 à 200 mètres au maximum ; l'excessive monotonie du paysage exagère leur importance et fait que les moindres coteaux donnent l'illusion de montagnes.

Ces massifs sont généralement formés par une série de dômes granitiques que surmontent des frontons gréseux. Dans les régions accidentées, on rencontre également de grandes buttes de conglomérat ferrugineux ayant la forme de troncs de prismes tout à fait remarquables par leur aspect régulier et leurs arêtes rectilignes.

Un premier massif borde la rive orientale de la Volta

noire. Il constitue la région accidentée du Kipirsi où se sont réfugiées les populations de la plaine repoussées par les Mossi. A Bouyolo, ce massif présente deux dômes particulièrement caractéristiques dont l'un, au pied duquel se trouve le petit village de Sangui, doit atteindre un peu plus de 600 mètres. Le massif se continue vers le Nord-Est par les montagnes de Conkizitenga où l'on trouve une petite falaise de grès et par le pic de Pilimpicou, la montagne fétiche du Mossi. Il semble que l'on doive rattacher à ce massif les collines de Niou et de Yaco. Parallèlement à cette première ride, on observe dans le Nord-Ouest du Yatenga : le petit massif de Lamkoy, les hauteurs de Tiou et de Bango, et le dôme granitique qui se trouve au Nord de Tibo.

L'orientation S. O.-N. E. de ces plissements paraît correspondre aux orientations signalées sur la rive Ouest de la Volta noire par Greigert (1). C'est également une direction parallèle que Hubert (2) a signalée dans le N. E. du Dahomey. Mais le massif du Kipirsi est le seul que l'on rencontre en pays Mossi ayant cette orientation. Tous les autres plissements paraissent au contraire avoir une direction générale N. O.-S. E. ce qui est également la direction de la Volta blanche et de toutes les rivières qu'elle recueille. Le plus important des massifs ayant cette orientation est celui de Boussouma. Il commence au Sud de Zorgongo (sur la route de Ouagadougou à Koupéla). Il domine la rive Est de la Volta blanche, et, vers Boussouma, il offre quelques reliefs dépassant 500 mètres. Il se prolonge ensuite vers Mané et

(1) Greigert, Notice sur la circonscription de Diebougou, *Bulletin de la Soc. de géog. d'Alger*, 1903, p. 569.

(2) Hubert, *Le Dahomey*, p. 444.

couvre toute la partie Sud-Est du Yatenga avec, comme point culminant, le pic de Tikaré. Tout ce massif est remarquable par les formations gréseuses qu'il supporte. A Boussouma et à Mané en particulier, on observe des montagnes tabulaires tout à fait caractéristiques.

Le massif de Naouri, parallèle à celui de Boussouma se trouve un peu à l'Ouest de la Volta rouge au Nord du 11^e parallèle. Son point culminant est un dôme de granit s'élevant brusquement au-dessus de la plaine qui, dans la direction de l'Ouest, s'étend sans aucun relief. Ce massif est composé de deux rides parallèles dont l'une va de Po à Kaya et comprend le Naouri et dont l'autre va de Campala à Gonon. Une troisième ride parallèle aux précédentes constitue les hauteurs du Kousacé et du Léré entre la Volta rouge et la Volta blanche.

Le massif de Boussouma, dans sa partie méridionale constitue une ligne de partage des eaux et, dans la partie qui se trouve à l'Est de la ligne Zorgongo-Boussouma, les eaux se dirigent vers la Sirba (1) et de là vers le Niger.

En dehors de cette région, toutes les eaux du Mossi sont drainées par la Volta et ses affluents. La branche occidentale que l'on désigne sous le nom de Volta noire est de beaucoup la plus importante. Venue du pays de Bobo Dioulasso, lorsqu'elle arrive à Koury elle a déjà acquis un certain débit et

(1) Nous rappelons que les noms donnés aux rivières ne désignent celles-ci que pour les Européens. Les indigènes en Afrique occidentale n'ont pas l'habitude de donner un nom unique aux fleuves ou aux ruisseaux : ils désignent chaque bief et chaque gué par une expression propre.

son cours ne tarit jamais, même au plus fort de la saison sèche. En aval de Koury, après avoir reçu le Sourou, qui lui apporte une partie des eaux du Yatenga, la Volta noire offre un chenal navigable toute l'année. Sa profondeur varie de 0 m. 60 aux basses eaux à 8 mètres environ pendant la crue. La Volta orientale ou Volta blanche dont le marigot de Ouahigouya peut être considéré comme l'origine, n'a pendant la traversée du Mossi une réelle importance qu'au moment de la saison des pluies. En saison sèche, elle n'a plus d'eau que par places, dans des mares.

Quand à la Volta rouge, ce n'est qu'un grand fossé de drainage, très important en saison des pluies, toujours à sec en saison sèche.

Toutes ces rivières sont coupées de barrages et de rapides et aucune d'elles n'a encore régularisé son cours. Leur grande jeunesse sur ce sol extrêmement ancien montre que cette partie de l'Afrique occidentale a dû être modifiée à une époque relativement récente.

Tout paraît indiquer qu'une partie des eaux tributaires actuellement de la Volta ont dû autrefois se diriger vers la dépression septentrionale de la boucle du Niger. Il est possible que la mer quaternaire qui a recouvert la région de Tombouctou ait eu pour limite méridionale le Nord du Yatenga. En outre, à une époque plus récente, un bras du Niger paraît avoir traversé la boucle en suivant à peu près le 14° parallèle car on retrouve sa trace à Djenné, à Djibo et à Dori. Le Sourou devait être sans doute un de ses affluents ; actuellement encore, cette rivière à son origine coule tantôt vers le Niger et tantôt vers la Volta.

La capture, au profit du bassin de la Volta, du Sourou et

de la partie de la Volta noire qui se trouve en amont de Koury paraît se rattacher à un ensemble de phénomènes qui ont pour résultat d'entamer constamment, dans toute la partie centrale de la Boucle, la limite méridionale du bassin du Niger au profit des fleuves aboutissant au golfe de Guinée.

CHAPITRE IV

RÉPARTITION DES PRINCIPALES ESPÈCES VÉGÉTALES ET ANIMALES

Avant d'essayer de résumer les traits essentiels qui caractérisent le paysage Mossi, nous croyons devoir insister tout d'abord sur l'excessive variété d'aspect que ce paysage est susceptible de prendre suivant les saisons.

Pour la savane nord-africaine, c'est-à-dire pour les régions privées d'eau du mois de novembre au mois d'avril environ, et soumises pendant cette période à l'action de l'alizé, on peut distinguer trois aspects extrêmement caractéristiques.

Celui d'hiver, où la terre nue apparaît sous une couche de poussière et de cendres que le vent d'Est soulève en tourbillons vers le milieu du jour ; les arbres n'ont plus de feuilles et leurs troncs, à l'écorce noircie et souvent entamée par l'incendie, donnent l'impression de souches mortes.

Sur les plateaux rocheux qui bordent la rive gauche de la Volta noire, on peut avoir à cette époque l'impression de voyager en plein désert.

Au printemps, avec les premières averses, la savane prend

cet aspect que Schweinfurth a si heureusement nommé l'aspect de parc. Les graminées géantes commencent seulement à montrer leurs jeunes pousses et donnent l'impression d'un gazon. Pendant les mois d'avril et mai, on est constamment frappé par la similitude d'aspect que le paysage présente avec celui de nos pays (1).

Enfin, avec la saison des pluies, la savane se transforme une troisième fois. Le sol ayant en abondance la chaleur et l'humidité se couvre d'une végétation luxuriante. Le mil et le maïs au milieu desquels disparaissent les villages, avec leurs larges feuilles de plantes essentiellement hygrophiles, achèvent de donner au paysage à cette époque l'aspect caractéristique des pays tropicaux.

En se souvenant de ces données essentielles, on est moins surpris de constater des différences singulières dans les descriptions de certains voyageurs souvent très consciencieux, mais qui n'ont vu qu'un des aspects de la savane et qui se montrent ou trop pessimistes, ou trop enthousiastes.

La nécessité de s'acclimater à des milieux si différents a réduit de beaucoup le nombre des espèces animales ou végétales. Nous savons d'autre part que les roches cristallines et les argiles pauvres résultant de leur décomposition s'étendent presque uniformément dans toute la zone qui se trouve au Nord de la grande forêt. Cette uniformité de composition du sol et ces conditions de climat qui ne permettent la vie qu'à un nombre restreint d'espèces expliquent que la savane, malgré les espaces considérables qu'elle occupe, présente un aspect aussi mono-

1. Schweinfurth. *Au cœur de l'Afrique*, trad. Loreau, t. I, p. 427. — Chevalier, p. 62 et p. 127.

tone. Il semble que, sans solution de continuité, du Sénégal au Nil, on retrouve la terre rouge et les karités, les grandes andropogons et les hardes d'antilopes, les cultures de mil, les troupeaux de bœufs et les villages aux murailles de pisé. Nous avons reconnu la savane telle que nous l'avons vue aussi bien dans Barth ou dans Binger qui ont décrit les pays que nous avons parcourus, que dans Nachtigal ou dans Schweinfurth qui ont décrit le centre africain et le Haut-Nil. Cette impression de monotonie est notée par Chevalier qui sans cesse dans ses descriptions du Soudan centre-africain, insiste sur l'identité d'aspect qu'il présente avec le Soudan occidental. Bien des passages de Schweinfurth relatifs aux régions du Bahr el Ghazal s'appliquent presque intégralement aux régions de la Volta.

Ce qui au contraire est loin de présenter un caractère d'uniformité, c'est la situation en latitude de la bande de savane, ainsi que sa largeur et la largeur des bandes qui l'encadrent. Dans l'Afrique centrale française, la forêt s'arrête un peu au Nord du 4^e parallèle ; la savane ne s'étend que jusqu'à 10° 30, et dès le 13^e parallèle, commencent les régions désertiques. Dans la région qui nous occupe, la forêt ne cesse qu'au 8^e parallèle et la savane qu'au 14^e. Quand à la limite des régions désertiques, elle ne se trouve que vers le 16°.

Les différentes zones soudaniennes qui paraissent être toujours les mêmes s'étalent ou se resserrent suivant que gagnent ou reculent la forêt ou la steppe.

Nous voudrions indiquer comment, dans la région où coulent la Volta et ses affluents se trouvent réparties les principales espèces animales et végétales caractéristiques de la savane et essayer de montrer, en nous inspirant des méthodes

employées par Chevalier en Afrique centrale, quels sont les points par où se manifeste, en allant du 8^e au 14^e parallèle le changement de climat, par quelles transitions on passe insensiblement de la région de la forêt dense à la région des steppes.

Un certain nombre d'espèces ont pour habitat la bande entière de la savane et croissent dès qu'elles trouvent un endroit propice entre le 8^e et le 14^e parallèle.

C'est d'abord le Karité (*Butyrospermum Parkii*) que l'on trouve particulièrement aux abords des villages et dans les endroits où se trouvent de belles terres meubles où l'eau ne séjourne pas en hivernage. Trop d'humidité nuit au Karité. Aux abords de la forêt où l'on commence à le rencontrer, il est souvent chétif et toujours improductif.

On trouve également le fromager (*Eryodendron anfractuosum*), de préférence dans les villages, où son tronc colossal, ses racines adventives très développées sont particulièrement appréciées et font de lui un magnifique arbre à palabres.

La belle espèce d'acajou que l'on nomme Cailcédraat (*Khaya Senegalensis*) se trouve également dans toute cette région mais seulement à proximité des marigots.

Tous ces arbres ont les caractéristiques des plantes tropicales : ils sont organisés et contre la sécheresse et contre l'humidité. De plus leur écorce extrêmement épaisse les protège contre l'incendie.

Nous ne pouvons indiquer la zone du rônier (*Borassus*), cet arbre étant assez rare dans la région qui nous occupe. Cela est d'autant plus remarquable que, dans la région de Bobo-

Dioulasso, où la Volta noire a son origine, le rônier est l'objet d'une véritable culture de la part des indigènes.

Les indigènes cultivent dans presque toute la région de savane les différentes espèces de gros mil (Sorgho) de petit mil (Pénicillaire) et le maïs.

Au Mossi, le mil est la base de l'alimentation des indigènes. Mais au Sud du 11° parallèle, l'igname fait son apparition et, plus on se rapproche de la forêt, plus l'igname a tendance à remplacer le mil.

Nous pensons que c'est probablement la trop courte durée de la saison sèche qui empêche la culture du mil en rendant impossibles les travaux en plein air qu'elle nécessite. En effet, le mil paraît être une plante essentiellement hygrophile et il semble qu'il devrait venir à bien, jusqu'à la lisière de la forêt s'il était semé à une époque convenable, de telle sorte qu'il puisse épier vers la fin de la saison des pluies.

Mais le séchage et le battage des épis sont des opérations longues qui ne peuvent se faire qu'en plein air et qui nécessitent deux mois et souvent davantage d'absolue sécheresse. Nous pensons que c'est probablement l'impossibilité de trouver le temps de battre les quantités considérables de mil représentant la provision annuelle d'un village qui fait que les indigènes préfèrent à la culture du mil celle de l'igname dans les régions où la saison sèche est trop courte. Peut-être encore est-il difficile de conserver longtemps en magasin les grains de mil qui, dès que l'air est suffisamment humide commencent à germer.

Le maïs n'a pas de limite tropicale. On le cultive dès la sortie de la forêt et même au milieu de celle-ci dans les clairières. En Afrique occidentale, la limite Nord de sa culture

intensive est celle de la savane. Il va quand même un peu au delà et il est cultivé aux bords du Niger dans les laisses du fleuve après la crue. Le maïs est d'ailleurs cultivé au Mossi dans de moindres proportions qu'en pays Mandé. Les indigènes utilisent sa propriété de donner des épis au cœur de l'hivernage et ils le sèment en mai pour le récolter en août ; à ce moment, les récoltes de l'année précédente sont toujours très diminuées et parfois même épuisées et le maïs vient à point pour y suppléer.

Le riz pourrait réussir dans toute la zone de la savane, mais il n'est employé comme aliment que par les gens aisés et n'est jamais cultivé de façon intensive. Partout où elle est essayée cette culture donne de bons résultats. Les bas fonds inondés en hivernage sont des emplacements excellents pour créer des rizières et il en a été fait jusqu'à Ouahigouya.

En dehors de ces espèces plus robustes, il en existe un certain nombre d'autres qui sont plus sensibles au climat et dont l'habitat est moins étendu.

Nous avons vu qu'il existe deux types de régimes de pluies ; l'un avec deux maxima annuels et l'autre avec un maximum unique ; et nous avons dit que le passage du premier au deuxième type devait se faire entre Gambaga et Ouagadougou vers le 11^e parallèle.

Nous retrouvons en effet cette limite du 11^e parallèle comme limite d'habitat pour un grand nombre d'espèces végétales ou animales.

Il va de soi que cette limite est loin d'être absolument fixe. Il est souvent assez malaisé de la déterminer exactement. La question se complique de ce fait que, un peu au Nord, vers le 12^e parallèle, se trouve la limite entre les populations

Mossi et Gourounsi, limite que marque très exactement la Volta rouge. Le changement de race amène un changement d'aspect du paysage particulièrement sensible quand on traverse la Volta rouge en allant de Rakay à Baouiga. On est tenté de voir là une limite géographique, alors que celle-ci se trouve, à notre avis, un peu plus au Sud. Nous reviendrons d'ailleurs sur les observations qui nous ont fait adopter cette opinion.

C'est environ entre le 8° et le 11° parallèle que l'on rencontre :

Le Ntaba (*Sterculia cordifolia*) dont le port rappelle le banian, et le Dioubalé (*Ficus Rokko*) remarquable par l'abondance de ses racines adventives.

La liane à caoutchouc du Soudan occidental, (*Landolphia Senegalensis*) a sa limite Nord à Hamélé qui se trouve exactement sur le 11° parallèle.

On trouve à proximité de certains villages dans la petite galerie forestière qui accompagne le marigot, le palmier à huile (*Eloeis*) jusqu'à une latitude beaucoup plus élevée que ne le pensait Binger ; on trouve une belle palmeraie à Sissili, à 15 kilomètres au Nord de Léo et des individus isolés à Nadion et à Pou (Voir la carte) (1).

Le bambou est assez commun dans les dépressions humides ; il devient très rare au Nord de la Volta rouge ; on en trouve encore quelques touffes dans le Sud du Mossi.

Un des faits qui montrent de façon caractéristique la pré-

1. Chevalier a trouvé également en Afrique centrale le palmier à huile à une assez grande distance de la forêt. *Mission Chari-Tchad*, p. 171, 176 et 190.

sence de deux hivernages consécutifs dans cette région est l'usage de la double culture.

Dans le pays des Nancana, situé à l'Ouest de la Volta rouge exactement sur la frontière franco-anglaise, la densité de la population est considérable. Aussi les indigènes profitent-ils de chacun des deux hivernages annuels pour faire une récolte dans le même champ (1). Ils sèment à la fin de mars une variété hâtive de pénicillaire que l'on peut récolter dès le commencement de juillet et ils sèment de nouveau, aussitôt après, du sorgho qu'ils récoltent au début de novembre.

Les deux cultures viennent à bien dans toute la région frontière et sont faites régulièrement chaque année.

Un peu au Nord, sur la rive droite de la Volta rouge, les indigènes ne peuvent déjà plus employer ce système. Cependant, dans les années qui suivent une mauvaise récolte, ils vont chercher des semences chez les Nancana et tâchent d'obtenir ainsi une récolte de petit mil en juillet. Ils y arrivent parfois, mais de façon intermittente (2), ce qui vérifie bien, ainsi que nous l'avons dit précédemment que c'est un peu au Nord du 11^e parallèle que se fait le passage de la courbe à un maximum à celle à deux maxima.

Parmi les espèces végétales dont l'habitat se trouve dans la partie septentrionale de la savane, nous citerons le netté

1. Afin de ne pas épuiser le sol, les Nancana fument très régulièrement les champs dans lesquels ils font deux récoltes dans la même année. Ils emploient la fiente du bétail, très nombreux dans cette région. Les animaux étant renfermés chaque soir dans la cour de l'habitation, le sol de celle-ci est toujours couvert de fumier.

2. Binger a trouvé à Pou du petit mil mûr le 26 juillet. — II, p. 2.

(*Parkia biglobosa*). M. Chevalier en distingue deux variétés. Les arbres que l'on trouve au Mossi appartiennent à la variété que l'on trouve dans le Soudan nigérien, différente de celle que l'on trouve au Dahomey.

L'habitat du netté se trouve environ entre le 11^e et le 14^e parallèle. Les graines de netté sont employées pour la préparation d'une sauce fort en usage chez les indigènes. Les Mossi qui se rendent en caravanes vers les marchés du Sud emportent avec eux des charges entières de boules de netté qui se vendent très bien à partir de Wa et de Daboya.

Au Mossi, les ruisseaux et les rivières de peu d'importance sont bordés de végétation dense sur une largeur qui dépasse rarement cinquante mètres. Les rivières plus importantes et en particulier les trois branches de la Volta, sont généralement séparées des régions habitées par une bande forestière dont la largeur est parfois de 30 kilomètres. Dans ces bandes forestières ainsi qu'aux abords immédiats du thalweg, ruisseau ou grande rivière, on rencontre seulement les espèces de la savane : *Khaya*, *Ficus*, *Tamarindus*, *Terminalia*, *Acacia*.

Les galeries forestières telles que les ont décrites Schweinfurth et Chevalier qui prolongent au pied des plateaux de la savane les paysages de la grande forêt, n'existent à proprement parler que jusque vers le 9^e parallèle. Au Nord de cette limite, les rives des marigots et celles des branches de la Volta sont toujours accompagnées d'une végétation plus riche, mais on n'y trouve ni les lianes, ni les épiphytes, ni les espèces caractéristiques des régions équatoriales.

Si l'on voulait étudier comment se fait la substitution progressive des espèces appartenant en propre à la forêt à celles qui s'accoutument au climat de la savane, il faudrait s'attacher de préférence à suivre le cours de la Volta blanche. La Volta noire en effet, à ses rives complètement défrichées sur tout le territoire qu'occupent les Dagari et les Lobi, c'est-à-dire environ entre 9° 30' et 11° 30'. Lorsque vers Borromo, on retrouve une végétation plus dense, les espèces de la savane en fournissent seules les éléments.

Ce défrichement total des bords de la Volta noire est intéressant à noter, car il montre que les indigènes de cette région connaissent depuis longtemps un fait que les Européens viennent seulement de découvrir.

C'est par crainte de la tsétsé que les indigènes évitent en général de s'installer aux abords immédiats des rivières ; mais quand ils sont contraints de le faire, ils déboisent complètement la bande forestière ; la rivière coule entre les berges entièrement dénudées que le vent brûlant de Nord-Est balaie pendant la saison sèche. Il est maintenant reconnu que c'est là la meilleure mesure prophylactique à prendre, la chaleur sèche ayant pour effet de détruire infailliblement les glossines (1).

Le nombre des espèces cultivées par les indigènes du Soudan occidental est assez considérable ; ces espèces, comme les espèces sauvages, sont presque uniformément répandues

1. E. Roubaud. *Travaux biologiques de la mission d'études de maladie du sommeil*. La Géographie 1908, p. 102.

de l'Est à l'Ouest, dans toute la bande de savane nord-africaine. On peut noter cependant quelques différences ; c'est ainsi que l'éleusine, si répandue dans le centre-africain, est inconnue en Afrique occidentale.

Il est possible que l'usage de certaines cultures puisse donner des indications sur les migrations antérieures des peuples actuellement établis dans les régions qui nous occupent. C'est pourquoi nous croyons devoir énumérer les espèces qui, à notre connaissance, sont cultivées au Mossi.

Le Sorgho et le Pénicillaire forment la base de l'alimentation. Le Sorgho à grain blanc est seul utilisé pour faire le pain indigène (Sarabou en Mossi). Le Sorgho à grain rouge n'est utilisé que pour la fabrication de la bière et pour la nourriture des chevaux.

La culture du mil demande un travail plus considérable que l'on a tendance à se l'imaginer. Il faut défricher le champ, semer en place, sarcler souvent, butter les jeunes plantes quand elles commencent à s'élever, et les protéger contre les oiseaux et contre les singes. Nous avons dit que la récolte et le battage du mil demandaient un certain temps. Au Mossi, on dresse en plein champ de grandes aires sur lesquelles on laisse d'abord sécher les épis, enfermés sous une natte pour qu'ils soient à l'abri des oiseaux. Puis avec un bâton ayant absolument la forme de notre fléau, on détache les grains de la tige et on les rapporte au village où on les enferme dans des greniers généralement en terre séchée. Ces opérations se font en commun pour tout un village ; elles sont le plus souvent l'objet de grandes fêtes et de nombreuses libations de bière de mil.

Le nombre des variétés de gros mil et de petit mil doit être

assez considérables. Il semble qu'il existe des espèces natives et d'autres à venue plus lente.

Nous avons indiqué dans quel but les indigènes se livrent à la culture du maïs et indiqué ce qui nous paraît être la zone dans laquelle il donne de bons résultats.

On plante généralement le maïs dans l'intérieur des villages, dans des terres riches. Les épis qui ne sont pas consommés immédiatement sont séchés dans l'intérieur des cases : on les accroche au toit par touffes d'une douzaine d'épis.

Le manioc est peu cultivé. Nulle part il ne constitue la base de l'alimentation. Il paraît avoir à peu près le même habitat que l'igname.

On admet généralement que le manioc et le maïs sont d'origine américaine et ont été introduits en Afrique par les Portugais. Il est intéressant de remarquer qu'en effet ces deux cultures sont peu répandues dans le pays Mossi qui est resté longtemps isolé alors qu'elles sont d'un usage général en pays Mandingue et à la côte, c'est-à-dire précisément dans les contrées où les Portugais ont pénétré dès la fin du ^{xv}e siècle.

Un grand nombre de légumineuses sont cultivées au Mossi. La plus répandue est le petit haricot connu au Soudan sous le nom Bambara de Niébé. Il en existe de nombreuses variétés.

Les Mossi cultivent encore pour leur alimentation le pois de terre, la patate douce, l'osounifing ; pour en extraire

de l'huile, le sésame et l'arachide ; pour assaisonner leurs aliments, le gombo, une variété de tomate et une variété d'oseille.

Comme cultures industrielles, on trouve le cotonnier et l'indigotier, le chanvre indigène (*Hibiscus cannabinus*) et le



Fig. 7. — Groupe de fumeuses Gourounsi.

calebassier (*Lagenaria*). On peut y joindre le *Strophantus* dont les graines servent à empoisonner les flèches.

Enfin le tabac dont l'usage est général chez les hommes au Mossi et aussi chez les femmes au Gourounsi.

Ni dans ces cultures, ni dans les industries qui en transforment les produits, les Mossi ne font preuve d'une originalité quelconque et nous n'avons rien à ajouter aux des-

criptions antérieures des puits à indigo ou des métiers à tisser.

Toutes ces cultures exigent une surface défrichée considérable. D'autre part la terre cultivée s'épuise assez vite. Lors de l'arrêt de la végétation, les feuilles mortes se dessèchent au lieu de pourrir et les termites achèvent de détruire le peu de matières végétales qui pourraient contribuer par leur décomposition à enrichir le sol. De là, faute d'engrais, la nécessité des jachères qui sont d'un usage courant.

Dans un pays très peuplé comme le Mossi, les indigènes, à force de défricher de nouveaux champs, sont arrivés à faire disparaître une grande partie de la véritable savane. Ils ont conservé tous les arbres susceptibles d'utilisation, soit pour leurs produits, soit pour leur ombrage, baobab, netté, karité, fromager, et ont détruit tout le reste.

D'autre part, la grande paix que des raisons politiques et religieuses, sur lesquelles nous revenons ailleurs, ont assuré pendant des siècles au pays Mossi ont permis aux indigènes de ne pas grouper leurs habitations et de les étendre extrêmement loin à mesure que s'étendaient leurs cultures.

Le paysage Mossi présente donc comme aspect caractéristique d'immenses plaines, dénudées en hiver, couvertes de cultures en hivernage, parsemées d'habitations, sans que rien ne vienne en rompre la monotonie. Dans certaines régions particulièrement peuplées comme le Manga ou le Gandiourgou, on marche pendant plusieurs journées sans cesser de voir des cases et des arbres isolés éparpillés dans la plaine et sans rencontrer un seul instant une agglomération ou un bouquet de bois.

De grands espaces se trouvent quand même, loin des habitations et des cultures, où la nature reprend ses droits et où l'on retrouve les halliers et les bosquets de la savane parc. Ces endroits sont réservés pour le bétail. Il sont aussi les réserves forestières où l'on vient chercher sans cesse des branches légères pour les toitures et du bois pour la cuisine. Aussi ces régions boisées elles-mêmes sont-elles souvent très éclaircies et, pour qui ne tiendrait pas compte de ces conditions particulières, la végétation paraîtrait au Mossi moins vigoureuse que dans les contrées voisines moins peuplées.

Nous disons plus loin qu'il doit y avoir près de trois millions d'habitants dans la région comprise entre : la Volta noire, la Volta rouge, le 11^e parallèle, la limite entre le Mossi et le Gourma et le 14^e parallèle. Cela représente une superficie de 80.000 kilomètres carrés environ. Nous en déduirons les bandes forestières qui accompagnent les trois branches de la Volta sur une largeur moyenne de trente kilomètres et qui sont absolument inhabitées et incultes le long de 700 kilomètres de rivières. La population se répartit donc en réalité sur environ 60.000 kilomètres carrés.

Chevalier évalue à 1 kg. de mil par tête et par jour la consommation moyenne des indigènes (1). Etant donné le grand nombre de chevaux que l'on nourrit au Mossi avec du mil, nous pensons qu'en prenant 400 kilos par tête et par an nous serons plus tôt au dessous de la réalité. Ces 400 kilos, d'après

1. Chevalier, p. 217.

Chevalier, représentent le rendement d'un tiers d'hectare. La superficie cultivée au Mossi doit donc être pour trois millions d'habitants d'un million d'hectares, soit 10.000 kilomètres carrés.

On peut compter une superficie égale en jachères et en cultures annexes, alimentaires ou industrielles, ainsi qu'en habitations. Cela représente donc, dans la région habitée, un tiers de la savane complètement défriché.



Fig. 8. — Tronc de baobab portant un jeune tamarinier.

L'aspect dénudé que présente le paysage dans de telles conditions frappe tous ceux qui entrent en pays Mossi. En revanche, lorsque l'on vient de Ouagadougou et que l'on se dirige vers le Sud en franchissant la Volta rouge entre Rakay et

Baouiga, on passe du pays Mossi au pays Gourounsi et l'aspect du paysage change immédiatement. Ce n'est pas seulement à proximité de la rivière que la végétation se montre plus riche ; partout on rencontre des taillis épais, de beaux arbres, et les villages sont presque toujours à proximité d'un petit bois. On a la sensation très nette d'un changement de paysage dû à l'action d'un climat plus humide, alors qu'il s'agit simplement du passage d'une région à population très dense à une région, jadis moyennement peuplée, et qui, pendant vingt ans, a été dévastée par les Songhai.

Nous avons pu avoir une preuve matérielle de ce que nous avançons : il existe, en effet, à Kabayoro, à 30 kilomètres au Sud-Est de Baouiga, en plein pays Gourounsi, une colonie Mossi établie depuis une vingtaine d'années.

Ces Mossi viennent du Manga, de cette région où, par places, la population a atteint le maximum de ce que peut nourrir la terre dans les conditions où les Mossi la cultivent actuellement. La population, trop à l'étroit dans le Manga, a débordé dans le Gourounsi où les Songhai venaient de faire le vide et des Mossi se sont établis au Sud de la Volta rouge.

Ils ont aussitôt commencé le défrichement suivant la méthode de leur race ; ils n'ont laissé dans la plaine que les nettés, les baobabs et les karités et ils ont construit, en les éloignant les unes des autres, leurs soukalas à toits pointus. Actuellement, Kabayoro et ses environs sont un coin de Mossi, non seulement par la langue et les coutumes, mais par l'aspect du paysage.

Le contraste est d'autant plus frappant que Kabayro se trouve à 15 kilomètres de Pou, où la population, d'après ses

traditions, doit avoir ses origines beaucoup plus au Sud et cherche, malgré le climat, à conserver certaines cultures et certaines essences de son pays d'origine. Nous avons dit qu'à Pou, l'on essayait parfois, bien qu'avec un succès médiocre, la double culture annuelle. On y a planté également des palmiers à huile et l'on y cultive l'igname.

Depuis l'arrivée des Européens au Mossi, des jardins potagers ont été créés auprès de chaque poste. Ils ont tous donné d'excellents résultats et le jardin de Ouagadougou en particulier peut être cité comme un des plus beaux de la colonie.

Mais ces cultures sont faites dans des terrains fumés et arrosés avec soin. On n'y emploie que des graines envoyées de France chaque année et les résultats obtenus ne présentent un réel intérêt que pour ceux qui en bénéficient.

Nous signalerons cependant que tous les essais de cardon et d'artichaut ne donnent rien. Les chardons sont en effet des plantes essentiellement calcicoles et même fumé et arrosé, le sol du Mossi ne peut leur convenir.

En revanche, le climat du Mossi paraît particulièrement convenir au citronnier cultivé. Les essais faits avec des graines reçues de France ont donné à partir de la quatrième année de fort belles récoltes et les semences prises dans des fruits cueillis à Ouagadougou ont également donné des plantes vigoureuses et de très bon rapport.

Nous avons cru devoir traiter à part la question de l'habitat des espèces animales.

Le climat n'est pas le seul facteur qui intervienne dans cette question : la tsétsé doit y jouer un rôle considérable, encore qu'il soit actuellement mal connu. Il semble que certaines espèces aient acquis à la longue l'immunité contre la trypanosomiase que propage la tsétsé. Mais c'est là une question trop spéciale pour que nous puissions faire autre chose que d'énumérer les faits sans chercher à en tirer des conclusions.

En ce qui concerne les bovidés, on en rencontre dans la région qui nous occupe, trois espèces tout à fait distinctes.



Fig. 9. — Bœuf nain de la Volta noire. Animal adulte.

Une espèce naine, qui ne paraît pas souffrir de la tsétsé, et que l'on rencontre au sortir de la forêt. Les animaux sont

généralement noirs, avec parfois des taches blanches ou fauves. Ils ont les cornes courtes. Leur taille ne dépasse pas 1 m. 10 au garrot.

C'est surtout dans la vallée de la Volta noire et dans les villages qui se trouvent à proximité du fleuve, chez les Lobi et les Dagari, que l'on trouve cette race de bétail nain. Sa limite Nord est au village Dagari de Ouessa qui se trouve près de la Volta noire sur le 11^e parallèle.

On rencontre cette race sur la côte où les populations de la lagune en pratiquent l'élevage.

Une seconde espèce dont l'aspect rappelle celui de la race bretonne, commence un peu au Nord du 9^e parallèle. Il semble que ce soit cette espèce qui soit la plus anciennement connue dans ce pays. C'est en tous cas celle qu'élèvent de préférence les indigènes des races autochtones, Gourounsi ou Boussangé. Les régions qui semblent le mieux convenir à ces animaux sont les régions les plus longtemps arrosées. Cependant on les rencontre jusqu'à Ouahigouya, ce qui paraît être la limite Nord de leur habitat.

On trouve enfin le zébu qui est l'animal le plus commun au Mossi. Il s'accommode mal des fortes pluies et on ne le rencontre plus guère au Sud de la Volta rouge et du 11^e parallèle. En revanche, il ne paraît pas souffrir du climat de la steppe et on le retrouve jusqu'à Tombouctou et au delà.

Les Mossi soignent rarement leur bétail eux-mêmes. Ils confient ce soin à des bergers Peuls. Ceux-ci étaient, avant notre arrivée, dans un état d'infériorité absolue vis-à-vis des Mossi. Méprisés et considérés presque comme des esclaves, ils étaient cependant nécessaires. Les Peuls paraissant être

seuls capables de soigner les bœufs à bosse, il est possible que l'introduction de cette espèce au Mossi ne date que de leur arrivée dans ce pays, c'est-à-dire du XVIII^e siècle (1).

Le Mossi a eu une grande réputation comme pays d'élevage des chevaux. Avant notre arrivée, les noirs vantaient à l'envi la nombreuse cavalerie du Moronaba, et, quand Binger vint à Ouagadougou, il fut très surpris de n'y voir qu'une quarantaine de bêtes (2).

Crozat (3), renchérissant sur Binger, déclara que les chevaux au Mossi étaient « un véritable objet de luxe ».

Cela tient en partie à ce que l'eau de Ouagadougou passe pour être mauvaise pour les chevaux et que l'on ne conservait dans ce village que ce qui était strictement nécessaire pour le service du Moronaba.

Mais il faut aussi tenir compte de ce que les Mossi élèvent leurs chevaux d'une façon singulière. Les animaux sont pendant toute la journée attachés dans une case. On les bourre de nourriture et on ne leur fait prendre aucun exercice ; leurs maîtres ne les montent que rarement et pour fort peu de temps. Il est par suite assez difficile de se rendre compte du nombre de chevaux que peut renfermer un village.

Il résulte de ce procédé d'élevage absurde que les chevaux Mossi sont extrêmement mous et incapables d'un effort soutenu. Cela est fâcheux, car il y a eu beaucoup de chevaux au Mossi, et, malgré que, à la suite de l'occupation du pays, on ait fait appel un peu trop largement à ses ressources, il y

1. Le Chatelier, *L'Islam en Afrique occidentale*.

2. Binger, I., p. 484.

3. Crozat, *Journal officiel*, 1891, p. 4.849, col. I.

en a encore un grand nombre. Le 14 juillet 1907, nous avons vu défiler à Ouagadougou 2.000 cavaliers.

Binger a donné une description du cheval Mossi (1) qu'il appelle cheval du Yatenga. Cette description est de tous points excellente. Les principaux centres d'élevage de ces belles et fortes bêtes dont a parlé Binger sont tous au Nord et à l'Est de Ouagadougou, mais pas seulement au Yatenga. Les provinces de Téma, Boussouma, Béloussa et Tenkodogo possèdent encore des réserves importantes d'étalons et de juments.

Bien qu'on rencontre des individus isolés au Sud de cette limite, il ne semble pas que l'élevage de ce grand cheval dépasse une ligne allant de Yaco à Ouagadougou et Tenkodogo. Il est à peu près impossible d'acclimater ces animaux au Sud de la Volta rouge qui comme nous l'avons dit, est aussi la limite du zébu.

La façon identique dont nous avons vu mourir tous les chevaux Mossi amenés à Léo semblerait indiquer une trypanosomiase inoculée par la tsétsé (2). Cependant on trouve dans la circonscription de Léo et même plus au Sud, non seulement du bétail, mais aussi une race de petits chevaux qui sont élevés dans le pays et dont l'habitat paraît aller jusqu'au 10° parallèle.

Ce cheval est celui décrit par Binger (3) comme étant un cheval arabe dégénéré et dont il dit avec justesse : « il y a

1. Binger, I., p. 486.

2. Chevalier, p. 223. Les symptômes décrits sont identiques à ceux que nous avons observés, mais l'évolution de la maladie était généralement moins rapide que dans le cas qui a été décrit par M. Chevalier.

3. Binger, I ; p. 485.

beaucoup plus de chevaux de rebut que de bêtes de prix ». La taille de ces animaux ne dépasse pas 1 m. 40 et leur croupe ravalée est tout à fait caractéristique. Les principaux centres d'élevage sont les pays Dagari Sissala, Nancana et Boussanga.

Les ânes du Mossi sont connus depuis Barth. Ce sont d'excellentes petites bêtes très résistantes. Mais le climat trop humide ou la tsétsé les empêchent de s'acclimater au Sud de Wa et de Daboya. On les trouve jusque dans le Nord du Yatenga et le climat de la steppe ne paraît pas les incommoder.

Une petite espèce de mouton donnant une laine assez courte et une viande médiocre est commune dans tous les villages de toute la région qui nous occupe. On trouve également, mais seulement dans le Nord du Mossi, le mouton maure de grande taille au poil court, et le mouton à belle laine du Macina. Ce dernier rappelle davantage par sa taille et par sa toison le mouton européen. Il ne paraît pas s'accommoder d'un climat trop humide.

Le chameau ne vit pas au Mossi. L'hivernage est trop humide pour lui. Pendant la saison sèche, des caravanes descendant vers le Sud amènent parfois des chameaux jusqu'à Kaya, le grand marché au Nord de Boussouma. Une ligne partant de ce point et allant un peu au Nord de Fada N Gourma forme la limite Sud du parcours des caravanes de chameaux.

Le Naba de Mané, à trois jours au Nord de Ouagadougou, doit, d'après la coutume locale, entretenir dans son village un chameau. Il est obligé de le renouveler assez fréquemment.

Dans tous les villages de ces régions, les indigènes élèvent

des chèvres et de la volaille de petite taille, qui paraît être d'une espèce commune à toute l'Afrique occidentale.

Le porc n'a été importé que depuis quelques années. Il paraît bien s'accommoder du climat du Mossi.

On trouve des chiens domestiques dans tous les villages. Ils servent à la fois pour la garde et la chasse et aussi pour la nourriture. Quelque soit la couleur de leur poil, ces chiens ont toujours la queue terminée par un bouquet de poils blancs.

L'usage de castrer les animaux destinés à l'alimentation est très répandu. Les indigènes châtrant non seulement les bœufs et les moutons, mais aussi les coqs et les chiens.

Toutefois la castration n'est pratiquée que dans certains villages et par certains individus dans la famille de qui se transmet le secret, d'ailleurs très simple, de l'opération.

Les grandes espèces qui vivent à l'état sauvage dans la savane paraissent s'accommoder indifféremment de ses divers types de climats. L'éléphant, le lion, la panthère, la hyène se rencontrent depuis la lizière de la forêt jusqu'aux bords du Niger. Les grandes antilopes et les gazelles également.

Par contre, la girafe n'existe pas au Mossi. On commence à la rencontrer seulement au Nord du 14^e parallèle, alors que, dans l'Afrique centrale, on la trouve dans la zone qui, par son climat et sa flore, paraît correspondre au Mossi (1).

1. Chevalier, p. 178 et 302.

La répartition des animaux à coquille dans ces régions où le calcaire est extrêmement rare est intéressante à noter.

On trouve dans la Volta noire, comme dans le Niger, une variété de grosse huître dont la coquille est utilisée dans certaines stations pour la fabrication de la chaux. A Koury, il a été noté que les huîtres ne se trouvaient dans la Volta noire qu'en aval du confluent de cette rivière avec le Sourou. La Volta noire à Koury n'a encore traversé que les régions cristallines ou gréseuses de Bobo Dioulasso. Le Sourou au contraire vient du Yatenga, où nous avons dit qu'on avait signalé des gisements calcaires.

1. — La Volta noire à Koury.

2 et 3. — Bords de la Volta blanche en saison sèche.

4, 5 et 6. — Paysages aux bords des rivières.

7 et 8. — Battage du mil au fléau.

9. — Défrichement d'un champ.

10, 11 et 12. — Greniers à mil.

1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



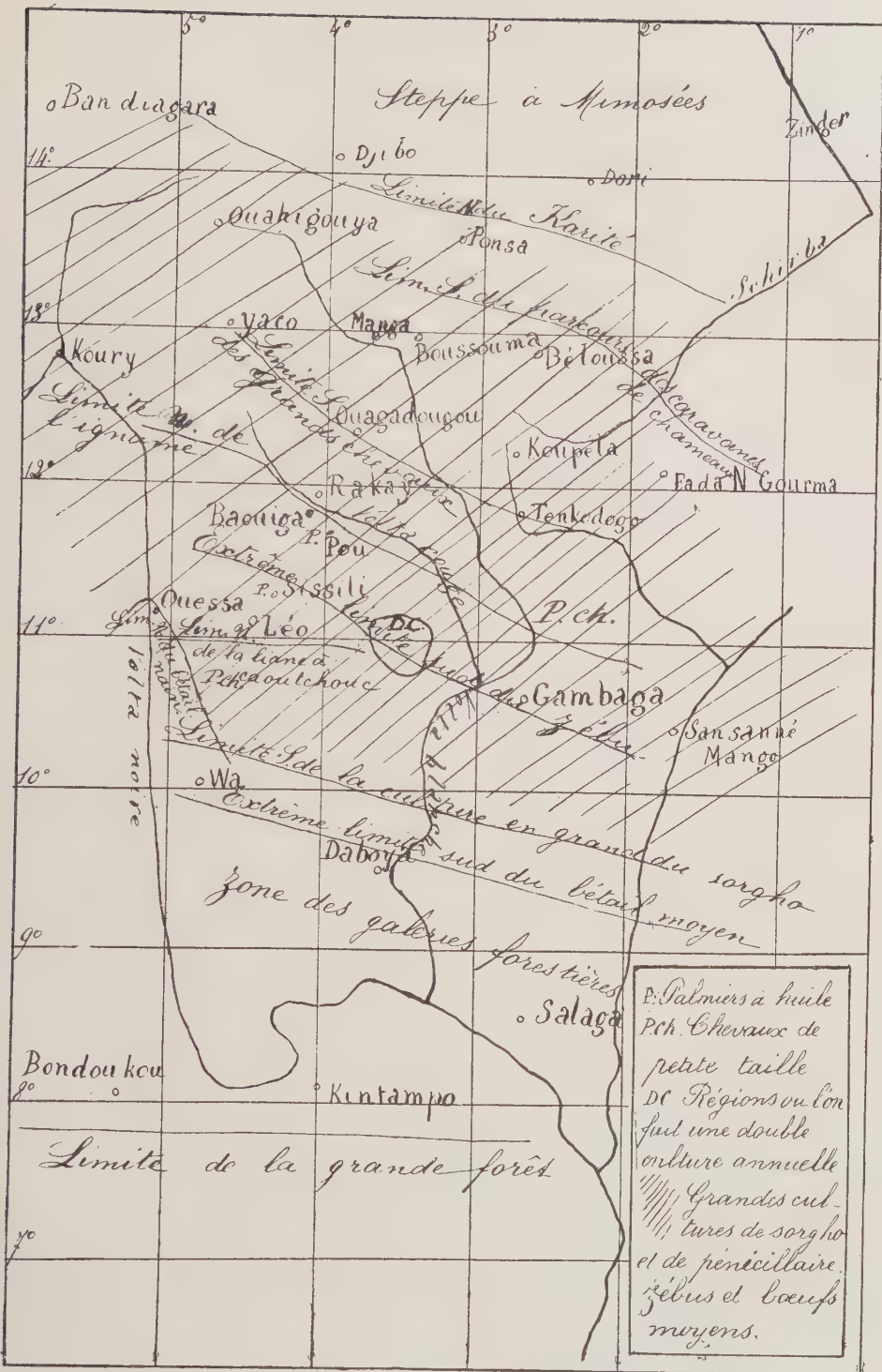


Fig. 10. — Carte économique du bassin de la Volta.

CHAPITRE V

LES RACES. — HABITAT ET STATISTIQUE

Pour indiquer comment se répartissent les principales tribus qui habitent le bassin supérieur de la Volta, nous employerons la classification suivante :

1° Populations Mossi qui, à la fin du dix-neuvième siècle, se reconnaissaient dépendantes du Moronaba de Ouagadougou.

2° Populations ayant subi l'influence Mossi et ayant conservé quelques traces de cette influence dans leurs coutumes, ou tout au moins parlant un dialecte Mossi, mais détachées de l'autorité du Moronaba.

3° Populations primitives, non encore entamées par les Mossi.

Nous ne nous dissimulons pas que cette classification ne peut être que provisoire et qu'elle présente de graves inconvénients ; le seul cas où elle puisse se justifier est celui d'une étude consacrée surtout aux Mossi, au rôle joué par eux, tant à l'époque actuelle que dans le passé, et à la situation actuelle de cette tribu par rapport aux tribus environnantes.

Première catégorie. — Le territoire des Mossi purs où était

reconnue l'autorité du Moronaba au moment de l'occupation française a les limites suivantes :

Au Nord, vers le 14^e parallèle, la région où l'on passe de la savane boisée à la steppe, tout le Yatenga étant compris à l'intérieur de cette limite. Au Nord-Ouest la limite actuelle des cercles de Ouahigouya et de Ouagadougou, avec cette restriction cependant que le canton de Lamkoy et les villages de Moria et Tierba sont Samos. A l'Ouest, la limite est indéterminée et nous la décrivons un peu plus loin. Elle se trouve à environ 50 kilomètres à l'Est de la Volta noire. A partir de Poua, la limite Sud est formée très exactement par la Volta rouge jusqu'à hauteur de Boussougou. La limite remonte ensuite vers le Nord, passant entre Zoungou qui est Mossi et Boussougou et son petit quartier de Sourma qui sont Boussangché. C'est à ce village de Sourma qu'a dû s'arrêter Von François en 1888, à 20 kilomètres du pays Mossi. La limite passe ensuite entre Kaïbo (Mossi) et Niarba (Boussangché), laisse un peu au Sud Komtoéga, et traverse Tenkodogo dont une moitié seulement est Mossi ; elle redescend ensuite vers le Sud-Est ; Bané et le pays de Yargatenga sont Boussangché ; le Yanga et les pays de Sanga et de Timbou sont Mossi ; toutefois nous les placerons plutôt dans la deuxième catégorie, ces pays ayant à peu près complètement repris leur indépendance. La limite Est de 11°30' Lat. Nord à 13°30' Lat. Nord est très exactement la frontière entre les cercles du Mossi et du Gourma. Elle s'infléchit ensuite vers le Nord en englobant Borroum et Ponsa qui sont Mossi.

Deuxième catégorie. — Nous sommes obligés d'indiquer ensemble des populations difficilement comparables et présentant des différences très sensibles au point de vue de l'or-

ganisation sociale. Elles ont uniquement pour caractère commun d'avoir été conquises par les Mossi à une époque située probablement entre les ^{xiv}^e et ^{xvi}^e siècles. Elles ont depuis plus ou moins reconquis leur indépendance, mais toutes ont conservé tout au moins la langue de leurs anciens maîtres.

Pour désigner les tribus dont nous avons à nous occuper, nous emploierons autant que possible le terme employé par les indigènes de la tribu. Dans presque tout le bassin de la Volta blanche, les noms des différentes peuplades ont la forme Mossi et se terminent en *a* au singulier et en *si* ou en *sé* au pluriel. Ex : Mora-Mossi. — Boussanga-Boussangé. — Dagomba-Dagomsé. — Yarga-Yarsé.

Nous emploierons de préférence la forme du pluriel, sauf pour les Dagomba dont le nom est presque toujours employé au singulier.

Le terme « Gourmanché » n'est pas celui sous lequel se désignent les habitants du Gourma. L'expression indigène croyons-nous est Gourma ; mais « Gourmanché » est maintenant d'usage courant et s'emploie dans les rapports officiels. Nous pensons que c'est une corruption de l'expression Mandé Gourma N'ké qui signifie homme du Gourma et qui a été importée par nos tirailleurs.

Nous trouvons une langue extrêmement voisine du Mossi :

A l'Est, chez les Gourmanchés, dont l'habitat va presque jusqu'au méridien de Paris et qu'on rencontre au Sud jusque vers le ¹¹^e et au Nord jusque vers le ¹³^e parallèle, et, au Nord-Est, dans le Yaga qui paraît être le prolongement vers le Nord du Gourma.

A l'Est et au Sud dans le Yanga, dans le Mampoursi, et le

Dagomba, qui occupent presque toute la partie située à l'Est de la Volta blanche jusque vers le 9^e parallèle.

Au Sud, sur la rive Ouest de la Volta rouge et de la Volta blanche, entre le 11^e et le 10^e parallèle environ, chez les Nancana, et les Boura.

Au Sud-Ouest, dans la vallée de la Volta noire, chez les Dagari, les Wala, les Birifon, et les Gbanian ; ces quatre dernières tribus parlent incontestablement un dialecte Mossi, mais elles sont actuellement aussi éloignées du Mossi au point de vue civilisation que les plus sauvages parmi les primitifs.

Troisième catégorie. — Vers le Nord-Ouest, les Mossi sont voisins des Samos et au Sud-Ouest, et au Sud ils sont voisins des Gourounsi, dont l'habitat est limité au Sud par le 10^e parallèle environ. Au Sud et au Sud-Est, sur la rive gauche de la Volta blanche, les Mossi sont voisins des Boussangé dont la limite Sud est formée à peu près par la frontière franco-anglaise. Ces tribus ne paraissent pas avoir été soumise à la domination Mossi.

On trouve dans le pays Mossi deux autres races tout à fait distinctes de celles que nous venons d'énumérer et qui ne sont pas groupées dans une région unique mais qui sont au contraire disséminées dans tous le pays. Nous voulons parler des Peuls (1) et des Yarsé.

1. Nous rappelons que le véritable nom des Peuls est Foulbé (Poulo au singulier), et qu'on les cite dans les ouvrages anglais sous le nom de Fulla ou Fullani ou dans les ouvrages allemands sous le nom de Ful ou Fulfulde.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'étudier ce que sont les Peuls. Nous nous bornerons à indiquer dans quelle situation on les rencontre au Mossi.

Les Peuls sont surtout nombreux dans le Nord et dans l'Est du pays Mossi, dans les régions favorables à l'élevage du bœuf à bosse. On les trouve en grandes agglomérations pouvant aller jusqu'à plusieurs milliers d'habitants dans le Yatenga ; dans le pays de Téma ; sur la rive Ouest de la Volta blanche, à Barkoundouba ; au Sud de Gandiourgou, à Courougou ; et dans la région située au Nord de Tenkodogo.

Ils mènent une existence semi-nomade, dirigés par des chefs influents qui entretiennent avec les Nabas des relations assez cordiales (1). Mais les Mossi ont pour eux un profond mépris. Avant notre arrivée, les Nabas ne manquaient pas de temps à autre de faire subir à ces chefs Peuls des vexations de tout ordre afin de leur faire sentir qu'ils n'étaient que tolérés en pays Mossi. Nulle part en effet les Peuls n'exercent de commandement territorial et les Nabas ne cessent jamais d'être propriétaires des territoires réservés comme pâturages. Tous les Peuls du Mossi sont musulmans.

En allant vers l'Ouest et le Sud on trouve des Peuls dans une situation beaucoup plus humble. Ils vivent généralement par famille de quatre ou cinq personnes et vont se mettre en service chez des Mossi ou même chez des Gourounsi possédant un peu de bétail. Ils se chargent de soigner les animaux ; le lait des vaches leur est abandonné comme salaire.

1. Un fait analogue a été signalé au Haoussa par Staudinger. Les Korro fétichistes vivent en bons termes sur le même territoire que des Peuls musulmans. Staudinger, *Im Herzen der Haussaländer*, p. 544.

Les Yarsé (au singulier Yarga) sont des Mandés venus s'installer au Mossi vers le milieu du XVIII^e siècle et actuellement assez transformés par l'influence du milieu et par des mariages fréquents avec des femmes Mossi.

Nous aurons souvent à citer le nom des Yarsé. Dès à présent nous signalerons une erreur dans laquelle sont tombés Binger (1) et Crozat (2) qui a fait penser que les Yarsé étaient un des éléments constitutifs du peuple Mossi, alors qu'en réalité ils sont à peine 50.000 dans tout le pays Mossi.

On trouve des Yarsé dans tous les villages où se tiennent de grands marchés ; on en trouve également assez régulièrement d'étape en étape dans les localités qui jalonnent les principales routes de caravanes. Certains villages sont presque exclusivement habités par eux et ont pour chef de village le chef des Yarsé : Caya (qui s'appelle également Salmatenga), La, Pouitenga, Rakay sont dans ce cas.

L'étude des coutumes des Yarsé présenterait, selon nous, peu d'intérêt. Les traditions Mandé et les emprunts récents aux usages Mossi s'y mêlent à des usages musulmans. Ce peuple de marchands n'est intéressant à observer qu'en affaires.

Les renseignements que nous avons sur la densité de la population dans tout le bassin de la Volta sont, on le conçoit aisément, tout à fait approximatifs. Ils nous permettent cependant de constater que le Mossi est sans doute un des pays de l'Afrique où le chiffre d'habitants au kilomètre carré est le plus élevé.

1. Binger, I, 492.

2. Rapport Crozat, *Journal Officiel* 1891, p. 4847.

Du côté français de la frontière, des recensements ont été faits afin de servir de base à l'établissement d'un impôt de capitation. Mais, pour bien des raisons, dont une des principales est l'extrême dispersion des villages Mossi, c'était un travail très malaisé, et les résultats obtenus, bien que fort intéressants, ne peuvent être considérés que comme provisoires.

Il paraît résulter des recensements faits dans les deux cercles de Ouahigouya et de Ouagadougou que, entre le 14^e parallèle, la Volta noire, la Volta rouge, le 11^e parallèle et la frontière entre le Mossi et le Gourma, c'est-à-dire sur une superficie d'environ 80.000 kilomètres carrés, on trouve près de 3 millions d'habitants ce qui donne une densité de population de 37 habitants au kilomètre carré. Ces chiffres se rapportent, en même temps qu'à tout le Mossi, à la partie la plus peuplée du Kipirsi et aux pays Boussangé et Yanga où la population est très nombreuse.

Dès qu'on s'éloigne des limites que nous indiquons, on trouve immédiatement une différence considérable ; au Sud de la Volta rouge, tout le Gourounsi, ravagé par Baba-To, n'a plus en moyenne que 6 habitants au kilomètre carré.

Dans le pays Nancana seulement on retrouve des agglomérations considérables comparables à celles du Mossi et des régions entièrement habitées sur 50 kilomètres du Nord au Sud et sur 30 kilomètres de l'Est à l'Ouest. D'après un recensement fait par nous en 1906, la densité de population doit être, chez les Nancana, d'au moins 35 à 40 habitants au kilomètre carré.

En ce qui concerne les pays voisins situés au Sud de la frontière franco-anglaise, il n'a pas encore été entrepris de

13. — Le naba de Koupéla et son escorte.

14. — Groupe d'indigènes saluant un naba.

15. — Danse de femmes.

16 et 17. — Villages Mossi.

18. — Les terrasses d'un village Gourounsi.

19, 20 et 21. — Marchés.

22. — Yarsé musulmans faisant le Salam.

23. — Mosquée de Léo.

24. — Habitations Yarsé.

13



14



15



16



17



18



19



20



21



22



23



24



recensement général de la contrée, mais, d'après les renseignements que nous avons sur ce pays, nous pensons que les populations sont plus clairsemées et les villages moins nombreux.

Les autorités anglaises estiment que la densité de population doit varier entre 10 et 15 habitants au kilomètre carré (1).

Dans le pays Mossi, le Manga et le Gandiourgou sont particulièrement caractéristiques. On peut marcher dans ces régions pendant deux jours sans perdre un seul instant les cases de vue. Ces cantons privilégiés où les indigènes ont pu, sans crainte d'être razzés, étendre indéfiniment leurs habitations et leurs cultures, sont particulièrement intéressants à observer car il semble que la population y a atteint le chiffre maximum que peut nourrir la terre avec les méthodes et les instruments agricoles actuels. Ces masses de population s'étendent naturellement dans la direction où la terre est la plus fertile et, dans leur besoin constant d'expansion, elles sont susceptibles d'accomplir des travaux considérables. C'est ainsi que les bords autrefois boisés de la Volta blanche ont été, à Niaogo, complètement défrichés le long de 40 kilomètres de berges.

Quand l'expansion se trouve arrêtée par un obstacle infranchissable ou par la médiocrité de la terre cultivable, la population déborde et va reprendre son travail au delà de l'obstacle. C'est ainsi que s'explique la présence que nous signalons ailleurs d'une colonie Mossi venant de Manga et installée à Cabayoro au Sud de la Volta rouge, en plein pays Gourounsi.

1. *Statesman's Year Book*, 1908, Gold-Coast, p. 271.

CHAPITRE VI

RENSEIGNEMENTS ETHNOGRAPHIQUES

Les Mossi ont été étudiés au point de vue anthropologique par le docteur Ruelle qui a fait à Ouagadougou en août 1903 une centaine de mensurations. Nous ne pouvons que renvoyer à ce travail extrêmement intéressant (1) qui donne dès à présent sous une forme scientifique des renseignements sur le type Mossi et sur les principaux types indigènes de la région. Il convient cependant d'attendre que des travaux ultérieurs viennent s'ajouter aux travaux actuels avant d'essayer de grouper en types ethniques les populations du bassin de la Volta. Nous voyons dans le travail du docteur Ruelle les Gourounsi étudiés à côté des Nourma et les observations faites sur ces deux peuplades établir qu'elles appartiennent à deux types ethniques différents. Or les Gourounsi et les Nourma ou Nourouma ne sont qu'une seule et même tribu qui s'étend sans solution de continuité de Léo, où le docteur Ruelle l'a étudiée sous le sobriquet méprisant de Gourounsi, jusqu'à Borromo, où il l'a retrouvée sans s'en douter sous son vrai nom de Nourouma.

1. D^r Ruelle, *L'Anthropologie*, 1904.

Nous ne partageons pas les opinions de l'auteur quand il déclare que, à première vue, « l'impression s'impose sans conteste de l'imprégnation Mandé » chez les Mossi. Le docteur Ruelle reprend une phrase de Binger : « Il n'y a pas de type Mossi. » Nous pensons au contraire que ce type existe et notre opinion est partagée par tous ceux qui ont l'expérience d'un long séjour au pays Mossi.

Les Mossi sont généralement grands (taille moyenne 1 m. 712 d'après le docteur Ruelle). La coloration de leur peau est d'un brun rougeâtre. Il est extrêmement rare de rencontrer des individus absolument noirs (1).

L'indice céphalique est franchement dolichocéphale (74,65) ; le front est généralement haut et bombé, les pommettes sont assez saillantes, le nez large et écrasé, la bouche large mais les lèvres relativement peu saillantes, le menton très court.

Le tatouage Mossi consiste essentiellement en trois cicatrices parallèles sur chaque joue allant de la tempe à la machoire inférieure. En outre une cicatrice à peu près perpendiculaire part du nez et traverse la joue. Cette cicatrice est faite sur la joue gauche seulement aux membres de la famille royale et à leur entourage.

Les Mossi pratiquent la circoncision. Le prépuce fortement allongé et placé sur un petit billot de bois est coupé d'un seul coup. On cautérise au feu et l'on panse au beurre de karité. Les Mossi pratiquent l'excision des femmes ; leur procédé opératoire, extrêmement brutal amène parfois la mort par hémorragie. Les hommes Mossi ont l'habitude de se faire briser en pointe les incisives médianes.

1. Les Mossi méprisent ceux de leurs voisins qui sont plus franchement noirs qu'eux.

Les Mossi ne sortent jamais complètement nus. Le vêtement des hommes comprend un vaste pantalon et une courte tunique sans manche d'une forme extrêmement simple. Les gens pauvres ou ceux qui se rendent au travail portent toujours au moins la bande d'étoffe entourant la ceinture et passant entre les cuisses. Les hommes riches portent par dessus la tunique un très large vêtement enveloppant tout le corps du modèle bien connu dans toute l'Afrique occidentale sous le nom de « boubou ». Tous ces vêtements sont en toile de coton filée et tissée au Mossi. Ils sont le plus souvent couverts de broderies, mais le dessin de ces broderies ne présente plus aucune originalité. De Kano à Ségou et de Tombouctou à Salaga, les caravaniers ont depuis longtemps répandu deux ou trois types d'ornementation que l'on rencontre partout.

Les femmes portent généralement deux pagnes. Elles ne portent que rarement leurs enfants dans le dos : le plus souvent elles les placent en bandoulière dans une grande écharpe qui se noue sur l'épaule droite. Les femmes des nabas récemment épousées portent un pagne sur la tête mais ne voilant pas le visage.

La plupart des Mossi portent la tête rase.

Les femmes disposent leurs cheveux en forme de cimier. Les femmes des nabas ont la tête complètement rasée. En revanche les jeunes garçons remplissant les fonctions de page disposent leurs cheveux comme les femmes.

Les Mossi, hommes et femmes, portent aux poignets et aux chevilles des bracelets d'argent, de cuivre ou de fer suivant leur situation de fortune.

Le seul ornement original est une sorte de guêtre entière-

ment en cuivre allant du genou à la cheville que portent certains pages et certaines femmes de naba. Ces ornements lourds et encombrants sont extrêmement appréciés, mais la grande quantité de cuivre que nécessite leur fabrication les rend très coûteux.

Pour saluer, les Mossi s'asseoient par terre, frappent leurs coudes et leurs avant-bras sur le sol devant celui à qui ils rendent hommage en inclinant profondément la tête et se



Fig. 41. — Le salut Mossi.

redressent ensuite en se frottant la paume des mains. Ce salut compliqué, dont le nom en Mossi est « poussi », est pratiqué par les Mossi avec une vivacité et un naturel qui étonnent, et l'on peut souvent voir sur un sentier deux indigènes, portant chacun une lourde charge, poser leur fardeau à terre, s'asseoir, échanger « le poussi », et reprendre ensuite leur chemin.

Lorsqu'ils veulent accentuer leurs marques de déférence les Mossi, après avoir fait « le poussi » se retournent, pren-

nent une pincée de poussière dont ils se couvrent le front et reviennent saluer une deuxième fois. Nous avons vu au Kipirsi certains chefs de village venir saluer en tenant à la main une calebasse remplie de cendres dont ils se couvraient la tête à chaque nouvelle salutation.

L'habitation Mossi (Yiri en Mossi) se compose d'un groupe de cases rondes en argile séchée recouvertes d'un toit en paille. Toutes ces cases sont réunies entre elles par un petit mur de 1 mètre de haut de façon à former une cour sur laquelle donnent les cases constituant la maison familiale.

Les habitations sont toujours éloignées les unes des autres par des intervalles d'au moins 40 ou 50 mètres.

Les cultures commencent dès la sortie de la case en ne laissant libre qu'un étroit sentier. Pendant l'hivernage le mil et le maïs arrivés à maturité masquent presque complètement la vue des habitations.

La langue Mossi n'a pas encore été étudiée de façon scientifique. Le travail si curieux de Kœlle (1) mentionne cent mots ou phrases courants en Mossi et, à notre avis, ces expressions Mossi sont relatées avec une très grande exactitude. Il existe des notes isolées prises par MM. Félix Dubois (2) et Bluzet (3) qui n'ont pas encore été étudiées par les spécialistes. Il est actuellement impossible de rattacher le Mossi à une des grandes familles linguistiques étudiées en Afrique.

1. Kœlle, *Polyglotta Africana*, page 6.

2. *Bull. du Com. de l'Af. française*, 1899, p. 133.

3. *Bull. du Com. de l'Af. française*, Renseignements coloniaux, 1900, p. 45.

Toutefois on peut dès à présent affirmer que le Mossi n'a rien de commun avec les dialectes de la famille Mandé. Kœlle et après lui Cust (1) en font provisoirement, avec les dialectes qui dérivent du Mossi comme le Gourmanché et le Dagomba, un groupe à part que Kœlle appelle groupe du Haut-Soudan-Nord-Oriental.

Il est intéressant de remarquer combien cette langue Mossi paraît aisée à apprendre et à employer pour les noirs. L'exemple des Yarsé est tout à fait caractéristique : après un siècle de séjour en pays Mossi, non seulement ils parlaient tous la langue du pays Mossi, mais ils avaient abandonné le langage de leurs ancêtres Mandé. Les Peuls habitant le Mossi parlent presque tous Mossi. En revanche il est assez rare de rencontrer des Mossi parlant un autre langage que celui de leur pays.

En ce qui concerne les populations que nous avons provisoirement rattachées au Mossi, nous ne sommes pas en état de fournir des renseignements précis.

Aucune d'elles n'a fait l'objet jusqu'ici d'une étude approfondie qui ait été publiée. En ce qui nous concerne, nous n'avons visité que les pays Nancana et Dagari et nous les connaissons assez mal.

Nous croyons qu'il existe au Gourma, dans le Yanga, le Dagomba et le Mampoursi, un type ethnique et un ensemble d'institutions qui se rapprochent beaucoup de ce que l'on trouve au Mossi. Chez les Nancana et les Boura, ces coutu-

1. R. Cust. *The Modern languages of Africa*, London 1883, deux vol. in-8, pages 209-210.

mes Mossi deviennent plus difficiles à retrouver ; et chez les Dagari elles ont complètement disparu. Comme type et comme mœurs, les populations voisines de la Volta noire : Dagari, Wala, Gbanian et surtout Birifon paraissent être très proches des Lobi. Toutefois la langue des Lobi est tout à fait différente du Mossi, alors que les quatre peuplades sauvages dont nous venons de citer les noms parlent un dialecte Mossi.

Il est probable qu'une étude approfondie des primitifs qui entourent les Mossi permettra de déterminer chez eux un très petit nombre de familles ethniques, et de réduire beaucoup leur apparent morcellement. Nous admettrions volontiers que les Samos, les Bobos, et les Gourounsi sont très proches parents, et que par les Boussangcé, ils se rattachent aux Soumba, les primitifs du Nord du Dahomey. Mais les documents que l'on pourrait rassembler actuellement sur ces deux questions, sont encore trop incomplets et de valeur trop inégale pour permettre une étude sérieuse.

Nous donnons ci-dessous quelques renseignements relatifs aux Gourounsi. Le terme de Gourounsi (Gourounga au singulier) est étranger à la langue de ces indigènes qui se désignent entre eux sous le nom de Nounouma ou Nourouma. Nous pensons que Gourounga est le mot Songhaï « Grounga » qui signifie incirconcis et qu'il est devenu au pluriel Gourounsi suivant les règles du pluriel Mossi.

Deux autres tribus sont également classées parmi les Gourounsi. Ce sont au Nord les Youlsé ou Lilsé du Kipirsi, et au Sud les Sissala. Les Lilsé ne diffèrent en rien des Nou-

nouma. Ils ont même langue, mêmes mœurs, mêmes traditions. Ils ne sont qu'une branche de la famille des Nounouma, et nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de les en séparer. Les Sissala sont plus différents, on les trouve au Sud du 11^e parallèle à l'Est des Dagari. Ils paraissent, par leurs coutumes,

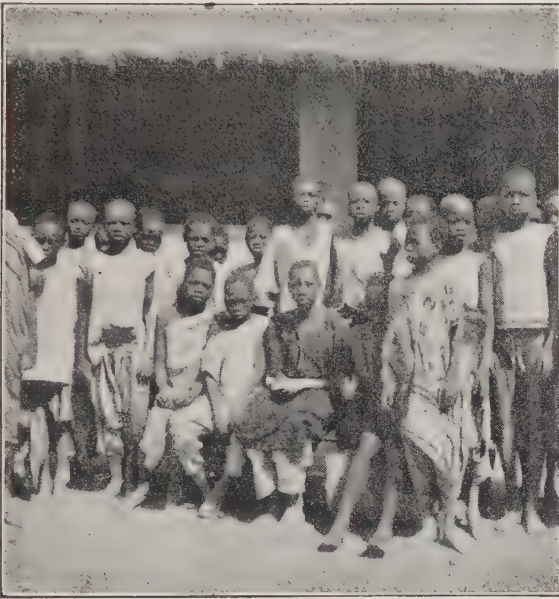


Fig. 12. — Groupe d'enfants Gourounsi. Ecole de Léo.

être assez proches parents des Nounouma, mais leur langue est assez différente pour qu'un Sissala et un Nounouma ne puissent se comprendre.

Il est extrêmement difficile de définir le type Gourounsi Nounouma ; nous nous reconnaissons incapable d'en donner une description physique. Le docteur Ruelle a trouvé pour

les Gourounsi de Léo un indice céphalique de 75,33 et une taille de 1 m. 693. Les Gourounsi ont pour tatouage facial trois petites cicatrices parallèles auprès de la commissure des lèvres. Les femmes sont tatouées sur le ventre : autour du nombril est tracée une circonférence de vingt centimètres de diamètre et 6 rayons sont dessinés symétriquement.

Les hommes sont incirconcis mais les femmes sont excisées.

Hommes et femmes portent généralement les cheveux courts sans être rasés. Souvent les vieillards se tressent les cheveux et la barbe en très petites nattes dont ils enferment l'extrémité dans un petit morceau de cuivre ou de fer.

Le véritable costume des Gourounsi pour les hommes est une peau de chèvre placée entre les cuisses de façon à former une sorte de caleçon. Mais ce costume tend de plus à disparaître et à être remplacé par des vêtements en coton. Les femmes portent un double bouquet de feuilles attaché à une ficelle qui fait le tour des reins.

Les Gourounsi n'ont comme bijoux que des anneaux de fer ou de cuivre. Les femmes portent les enfants sur le côté gauche ; elles les maintiennent avec les bras pendant que les enfants s'accrochent à taille de leur mère.

Les Gourounsi habitent des cases en terre couvertes par un toit plat formant terrasse. Le propre de ce genre d'habitation est de former une forteresse aisément défendable. Un ensemble de cases rondes ou carrées sont accolées et donnent sur une cour qui ne communique avec l'extérieur que par une porte étroite.

Un système de pieux et de madriers permet de fermer solidement cette porte. Chaque soir on rentre le bétail dans la



Fig. 13. — Gourounsi portant la peau de chèvre.



Fig. 17. — Femmes Gourounsi portant la ceinture garnie de feuilles.

Types Gourounsi et Boussangcé

25. — Joueur de tambour.

26. — Chasseur portant
le vêtement de peau de chèvre.

27. — Fillette pilant du mil.

28. — Vieille mendiante.

29 et 30. — Types Nounouma.

31. -- Type Boura.

32. — Vieux mendiant Boussangcé.

33 et 34. -- Types Nounouma.

35 et 36. — Peuls du Mossi.

37. — Groupe d'enfants Mossi.

38. — Groupe Nounouma.

39. — Vieillard Sissala. Lit fait d'une seule pièce et servant à l'exposition du cadavre pour les
cérémonies funèbres.



25



26



27



28

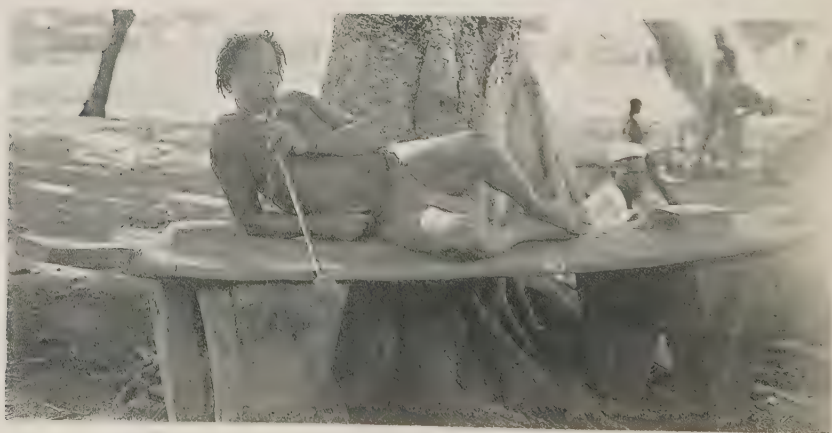
37



38



39



cour. Les femmes et les enfants se mettent à l'abri dans les cases ; les hommes couchent sur les terrasses avec leur arc et leurs flèches, à portée de la main.

La construction de la terrasse demande un travail beaucoup plus long et beaucoup plus malaisé que la construction du toit en paille. Il est nécessaire de ménager un système de gouttières pour éviter que l'eau ne s'accumule sur le toit et, malgré toutes les précautions prises, les murailles de pisé exposées sans protection aucune aux rafales de pluies s'écroulent souvent au milieu de l'hivernage.

Ceux des primitifs qui se trouvent en contact immédiat avec les Mossi finissent toujours par adopter la case Mossi à toit de paille. Nous indiquons plus loin comment se fait la transition au Kipirsi. Chez les Boussanggé, l'usage de la toiture Mossi est actuellement partout répandu.

CHAPITRE VII

LES ORIGINES ET L'HISTOIRE DES MOSSI

Avec leurs frontières actuelles, les Mossi sont presque partout séparés de leurs voisins par des bandes de savane inculte de 20 à 30 kilomètres de largeur. Sur un seul point, ils sont en contact permanent avec les primitifs : c'est au Kipirsi, dans la partie Ouest du Mossi. Dans toute cette région, nous avons fait en 1902 et 1903 un grand nombre de tournées et il n'est pas un seul village que nous n'ayons visité. Nous avons observé avec la plus grande netteté le fait suivant : en bordure de la bande inhabitée que traverse la Volta noire, et dans la partie la plus accidentée du Kipirsi, se trouve un noyau de population Gourounsi ayant conservé les mœurs, la langue, le type de construction, le costume des Gourounsi que l'on trouve au Sud de la Volta rouge. La limite de ce noyau est exactement formée par les villages de Gorsî, Pouni, Réo, Tion et Tialgo. A une distance d'environ quarante kilomètres, une limite parallèle à celle que nous venons d'indiquer marque le commencement du pays entièrement Mossi, limite que jalonnent les villages de Niouma, Titao, Conkizitenga, Saodoro, Poua et Sabou.

Entre ces deux limites, la transition du Gourounsi au Mossi se fait d'une façon qui est partout la même, et nous avons observé très nettement trois zones concentriques qui indiquent les différents stades intermédiaires.

Dans le cœur du Kipirsi, l'on se trouve en présence d'une organisation sociale extrêmement rudimentaire ; les indigènes, incirconcis, parlent Gourounsi et construisent des cases à terrasses. A douze kilomètres à l'Est du village Gourounsi de Réo, on trouve la langue Mossi et la case ronde du Mossi avec son toit en paille à Coudougou. Mais les indigènes de ce village vivent dans la même anarchie que leurs voisins de l'Ouest. A quinze kilomètres à l'Est on trouve un naba Mossi à Doulou et une population commençant déjà à respecter un chef héréditaire. Un peu plus loin, à Nanguiola, l'aspect du village, le costume des habitants, la soumission au naba font penser que l'on se trouve déjà en plein pays Mossi. Mais les indigènes ne sont pas circoncis. Ce n'est qu'à Saodoro, à douze kilomètres à l'Est, que l'on se trouve en pays complètement Mossisé et en tous points semblable à celui qui s'étend vers Ouagadougou.

Cette sorte de coupe théorique que donne l'itinéraire de Réo à Saodoro s'observe avec la plus grande netteté tout autour du Kipirsi ; les points de repère qui marquent les progrès de la Mossisation du pays se retrouvent dans le même ordre en zones concentriques, tout autour du petit canton où se maintiennent les Gourounsi.

Au moment de notre pénétration dans leur pays, les Mossi étaient en train de conquérir le Kipirsi. Ils avaient partagé le pays en larges bandes sur lesquelles les nabas de Lallé, de Konkizitenga et de Yaco s'étaient réservé des droits. Sou-

vent ils envoyaient des expéditions de pillage dans cette direction. Mais en même temps, une lente poussée portait chaque année les cultures et les villages Mossi vers l'Ouest, et les mœurs Mossi se substituaient peu à peu aux mœurs des autochtones.

L'extrême régularité avec laquelle cette substitution s'opère peu à peu sur toute la partie Ouest du Mossi nous a amené à penser que nous étions en présence d'un phénomène continu, se produisant depuis longtemps et ayant un processus invariable.

C'est l'observation de ces faits qui nous a guidé dans nos recherches des traditions indigènes et qui nous a amené à nous faire une idée d'ensemble des migrations dont le pays Mossi a été le théâtre.

Les traditions locales rapportent que les Mossi viennent de très loin dans l'Est. Il y a fort longtemps, ils occupaient un pays situé au delà du Niger dont la capitale s'appelait Aliaman. Ce pays serait actuellement occupé par des Songhaï. Puis les Mossi vinrent occuper le Dagomba, ils battirent les habitants de ce pays et le chef des Mossi s'installa à Gambaga. La fille du roi de Gambaga nommée Ouidiraogo (pied de cheval en Mossi) eut une aventure dans la brousse avec un chasseur d'éléphants de race Dagomba nommé Samba. Elle devint enceinte ; son père voulant la faire tuer, elle se réfugia à Tenkodogo. Là, elle épousa le roi du pays, un Boussangé nommé Zougourouma, qui fit la guerre à son beau-père et conquit tout le pays de Gambaga à Koupéla. Zougourouma eut trois fils : Séré, Oubri et Couda. Le premier devint naba

de Boussouma, le second, Naba Oubri, conquît le pays de Ouagadougou, y installa sa capitale et s'empara du Yatenga. C'est Naba Oubri qui est considéré par les Mossi comme le premier des Moronabas et le fondateur de la dynastie actuelle. Il eut pour successeur son frère Couda puis son fils Nigamenda.

Les Mossi font remonter à Naba Oubri l'organisation actuelle du pays Mossi et lui attribuent le partage du pays en fiefs gouvernés par ses frères et ses parents. Actuellement on considère comme descendant direct de Naba Oubri ou de ses frères les représentants des familles royales de Ouagadougou, de Boussouma, de Tenkodogo, de Fada N'Gourma et de Gambaga.

Les Mossi disent qu'au moment de leur arrivée le pays était occupé par des sauvages vivant nus et tatoués sur le ventre. Ces indigènes se nommaient Suida. Les Mossi prétendent que c'est devant eux que les Habés se sont enfuis dans les montagnes de Bandiagara, et que les Habés, les Kipirsi et les Boussangé sont les survivants de cette race autochtone des Suida. D'après la tradition, on compte seize Moronabas depuis Naba Oubri jusqu'à Bokary Koutou détrôné par Voulet.

Si nous comptons en moyenne trois Nabas par siècle, nous pouvons placer Naba Oubri vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, date que nous retrouverons un peu plus loin grâce au *Tarikh*.

Les traditions des primitifs repoussés par les envahisseurs concordent assez bien avec les traditions des Mossi. En ce qui concerne les Habés, leurs traditions ont été recueillies et

interprétées par Desplagnes (1). Cet auteur admet d'une façon générale que les Habés se sont réfugiés dans leurs montagnes à la suite d'une invasion de leur pays d'origine. Toutefois, les mœurs et les coutumes des Habés paraissent tellement différentes de celles des Gourounsi qu'il paraît difficile de rattacher les deux peuplades à un même groupe ethnique. La régime matriarcal que Desplagnes a observé chez les Habés est absolument inconnu au Gourounsi et, à l'Est de la Volta noire, les enfants sont partout la propriété du père.

Nous avons recueilli une tradition qui nous montre que ce n'est pas seulement vers le Nord-Ouest que se sont dirigés les vaincus. Une partie d'entre eux s'est mise à l'abri au Sud de la Volta rouge. Le chef de Coumbouli (Koumoullou de Binger) prétend que ses ancêtres habitaient Loubila au Nord-Est de Ouagadougou et que, fuyant devant les Mossi, ils sont venus fonder le village actuel. Le chef de Coumbouli ajoute qu'une partie de ses ancêtres serait restée à Loubila et il en donne la preuve dans ce fait que les deux villages sont restés, malgré leur éloignement, en relations assez fréquentes ; on s'informe mutuellement des décès et l'on s'invite aux fêtes des funérailles.

Comme toujours, c'est derrière les larges rivières ou dans les montagnes susceptibles d'arrêter les envahisseurs que les primitifs ont pu résister le plus longtemps.

Dans les quelques endroits du Mossi où l'on rencontre un

1. Desplagnes, *Le plateau central nigérien*. Paris, 1907, in-8.

Le mot Habé est un mot Peul qui signifie nègre. Le véritable nom de ces indigènes est Tombo. C'est sous ce nom que Barth leur a consacré une courte notice. IV. P. 552.

relief appréciable, on trouve généralement des populations complètement mossisées, mais ayant un caractère moins souple que celui des indigènes de la plaine. C'est le cas en particulier des indigènes de Pilimpicou, au Sud de Yaco, qui, protégés par leurs rochers contre les attaques des cavaliers Mossi, ont pu longtemps garder une partie de leur indépendance.

Il nous paraît résulter de ces traditions que les Mossi, venant de fort loin dans l'Est, sont venus occuper les pays qui sont actuellement le Mampoursi et le Dagomba avec Gambaga pour capitale. Puis que, partant de Gambaga, ils se sont dirigés vers le Nord-Ouest et sont venus s'installer dans les vastes plaines du bassin de la Volta blanche où ils sont encore. Au moment de leur arrivée, ce qui est actuellement le pays Mossi était peuplé par des tribus dont les Bous-sangé, les Gourounsi et les Habés sont actuellement les témoins.

Il est probable que les Mossi durent une partie de leurs succès à leur cavalerie. Nous pensons que ce sont les Mossi qui ont introduit les races de chevaux que l'on trouve actuellement dans le bassin de la Volta. Actuellement encore, tous les Mossi aiment les chevaux et sont fiers d'en posséder et aucun naba ne consentirait à se montrer en public autrement qu'à cheval. Au contraire les Gourounsi ne se soucient guère des chevaux. Les seuls, parmi les primitifs, qui en pratiquent l'élevage sont les Dagari et les Nancana chez qui nous avons signalé d'anciennes influences Mossi.

Il est possible que Ouagadougou ait existé dès cette époque. Ce doit être cette ville qui est désignée dans le *Tarikh* (1) sous le nom de Ouaghdou comme centre commercial existant au début du ^x^e siècle.

Une partie seulement des autochtones se réfugièrent dans les montagnes ou derrière la Volta rouge ; le reste fut conquis, se fondit dans la masse Mossi, et accepta la langue et les mœurs Mossi. Cette population autochtone n'a pas disparu sans laisser de traces : à notre avis c'est à elle qu'il faut attribuer l'organisation religieuse du pays Mossi.

D'où venaient les Mossi lorsqu'ils arrivèrent dans le pays de Gambaga ? Il est assez difficile de se prononcer à ce sujet : probablement du Soudan centre africain, de la région du Tchad. Toutes les traditions des Mossi sont unanimes à placer très loin dans l'Est leur pays d'origine. D'autre part les Mossi sont, par certains points, tout à fait différents des peuples de l'Afrique occidentale et il est impossible de les rattacher, tout au moins pour la période moderne, aux populations Mandingues.

L'organisation féodale du pays Mossi, la cour du Moronaba, ses pages, ses eunuques sont uniques en Afrique occidentale ; au contraire les monarques noirs que l'on connaît en Afrique centrale paraissent vivre dans un cadre qui ressemble par beaucoup de points à celui qui entoure les Moronabas. Les sultans de Zinder, du Bornou, du Ouadai ont eux aussi une cour, des eunuques et des pages. Le peu que nous savons de l'organisation de leurs empires nous paraît assez comparable à ce que nous avons vu au Mossi. Mais notre docu-

1. *Tarikh*, p. 36.

mentation sur cette question est trop peu de chose pour que nous puissions essayer une étude comparative.

On a pu se demander en rencontrant en Afrique occidentale une population aussi différente des peuplades ses voisines si les Mossi n'étaient pas les descendants de ces Beni-Moussa que les auteurs juifs et arabes placent dans l'Ouest africain, et dont l'identification n'a pas encore été faite.

Les Beni-Moussa sont cités dans le Coran (Sourate 7, verset 139). Le commentateur Ibn-Abbas rapporte que ces Beni-Moussa seraient des Juifs ayant quitté la Palestine à l'époque de Nabuchodonosor; ils habiteraient un pays nommé Djablach à six mois de marche à l'Ouest de la Mecque. Eldad le Danite qui a traversé toute l'Afrique du Somali au Maroc à la fin du ix^e siècle a visité le pays des Beni-Moussa (1). Mais ces écrivains parlent de populations juives et il est indiscutable que les Mossi sont de purs nègres. Rien d'ailleurs ni dans leurs traditions ni dans leurs coutumes ne paraît indiquer des influences juives. Nous pensons que c'est bien plutôt chez les Peuls que ces influences auraient chance d'être retrouvées.

La date de la première migration des Mossi vers Gambaga est absolument inconnue et nous ne croyons pas qu'on puisse

1. L'identification des régions citées par Eldad n'a pas encore été complètement faite, cependant il semble que le pays où Eldad place les Beni-Moussa soit voisin de la côte des Somalis. Grætz, *Histoire juive*, édit. hébr., I-III, p. 269 et Epstein, Eldad Na Dani, *passim*. (Ces renseignements nous ont été communiqués par M. Slousch).

actuellement essayer de la déterminer. En revanche la conquête du Mossi actuel doit se placer assez exactement vers la fin du ^{xiii}e ou au début du ^{xiv}e siècle.

Nous savons par le *Tarikh* que les Mossi se sont emparés de Tombouctou. Il nous paraît vraisemblable d'admettre que c'est au moment où ils venaient de se rendre maître de tout le bassin supérieur de la Volta que les Mossi ont essayé de pousser leurs conquêtes vers le Nord et qu'ils sont ainsi parvenus jusqu'au Niger. Des expéditions d'aussi longue haleine, qui leur auraient été impossibles il y a cinquante ans, ne pouvaient s'entreprendre qu'à une époque où les Mossi n'étaient pas encore fixés à leur sol, où l'organisation politique et sociale n'exigeait pas la présence presque constante du Naba dans son territoire, et où le Monoraba n'était que le chef d'une horde d'envahisseurs et non le souverain d'un état organisé et centralisé.

D'après la tradition indigène, le fondateur de la dynastie Mossi paraît avoir vécu, avons nous dit, vers le milieu du ^{xiv}e siècle. La date de la prise de Tombouctou n'est pas indiquée exactement par le *Tarikh* mais nous pensons qu'elle doit se placer vers 1333 ou 1334.

D'après le texte, Tombouctou a été conquis une première fois par Kankan-Moussa roi de Melli à l'époque où celui-ci revint de son pèlerinage à la Mecque (1). Sous le règne d'un de ses successeurs, les Mossi marchèrent sur Tombouctou. Les gens de Melli abandonnèrent la ville qui fut pillée par les Mossi ; après le départ de ceux-ci les gens de Melli rentrè-

1. *Tarikh*, p. 14.

rent à Tombouctou et y demeurèrent en maîtres durant cent ans(1).

Un peu plus loin on trouve le passage suivant : « Ainsi qu'il a été dit précédemment, la première dynastie qui régna à Tombouctou fut celle des gens de Melli Elle dura cent ans à partir de l'an 737 (1336-1337) » (2). Selon nous, cette date de 737 est celle de la réoccupation de Tombouctou, la prise de la ville par Kankan-Moussa ayant eu lieu à une époque antérieure. L'auteur du *Tarikh* dit bien (3) que le pèlerinage du roi de Melli eût lieu probablement vers le commencement du ix^e siècle de l'hégire; mais il emploie à cette occasion une formule extrêmement dubitative. Au contraire, dans Ibn Khaldoun (4) nous trouvons la date de ce voyage indiquée avec une certitude en 724 de l'hégire. Ce dernier renseignement est certainement le meilleur car Ibn Khaldoun le tient d'un de ses amis El Mamer qui a eu l'occasion de rencontrer le roi de Melli à son retour de la Mecque. L'histoire des Berbères a été écrite dans les dernières années du viii^e siècle de l'Hégire et doit être, pour cette époque, préférée au *Tarikh*.

Dans son chapitre intitulé Histoire de la Dynastie Senr'ay Mandé fait d'après les principaux chroniqueurs arabes, Binger place ce pèlerinage en 1326 ce qui paraît être la date d'Ibn Khaldoun. D'après Binger (5), de 1331 à 1335, Mansa Magha I^{er} succéda à son père Mansa Moussa (ou Kankan-

1. *Tarikh*, p. 16 et 17.

2. *Tarikh*, p. 37.

3. *Tarikh*, p. 43.

4. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris 1854, in-8°, t. II, p. 112-113.

5. Binger. II. p. 370-371.

Moussa). Sous son règne, le Melli perdit de sa force et de son prestige. De 1335 à 1339 au contraire, le successeur de Mansa Magha, Mansa Sliman, frère de Kankan Moussa, rétablit la puissance de Melli un instant ébranlée.

Il nous paraît tout à fait logique de placer la prise de Tombouctou par les Mossi sous le règne du faible Mansa Magha c'est-à-dire vers 1333 ou 1334 et nous retrouvons bien ainsi la date de la réoccupation donnée par le *Tarikh* en 737 (1336-1337) sous le règne plus glorieux de Mansa Sliman.

Pendant le xiv^e et le xv^e siècles, les Mossi paraissent avoir joué dans le centre de la boucle du Niger un rôle considérable. Nous savons par le *Tarikh* (1) qu'en 1432 et 1480 ils firent contre Tombouctou des expéditions victorieuses et qu'ils s'attaquèrent également avec succès au Macina.

C'est sans doute vers cette époque que les Mossi étendirent leur influence sur tous les pays où l'on retrouve actuellement leur langage. Ils occupèrent dans l'Est tout le Gourma et, au Sud-Est de Dori, le Yaga. Au Sud, dans la vallée de la Volta blanche, ils se sont avancés jusqu'au 9^e parallèle et, dans la vallée de la Volta noire, jusqu'au 10^e vers Wa. Ces limites Sud sont à peu près les limites extrêmes jusqu'où l'on peut pousser avec des chevaux et il est probable que les Mossi, qui, comme nous l'avons dit, sont essentiellement un peuple de cavaliers, n'ont pas dû tenter de se rapprocher davantage de la grande forêt.

Nous pensons que l'influence Mossi ne s'est jamais étendue jusqu'à la côte. Maintenant que, grâce au chemin de fer de

1. *Tarikh*, pages 36, 45 et 112.

Coumassie, des marchands Mossi de Ouagadougou où de Rakay ont pu pousser jusqu'à Sekundie, nous avons pu constater qu'il n'existait aucun terme Mossi pour désigner la mer.

Les conclusions auxquelles nous arrivons ici concordent bien avec ce que nous avons dit au chapitre premier. Vers la fin du xv^e siècle, les Mossi avaient une situation prépondérante dans le centre de la boucle du Niger et il n'est pas surprenant que les envoyés de Jean II de Portugal qui se rendirent au pays de Melli aient entendu parler d'eux. Mais ce n'est point par la côte du Bénin que les renseignements sur les Mossi parvinrent au Portugal : le suzerain du Bénin, cet Ogané, monarque et grand-prêtre dont Barros nous a raconté la légende, ne peut être confondu avec le Moronaba dont les territoires, même à l'apogée de sa puissance, ont toujours été distants de la côte de plusieurs centaines de kilomètres.

Au moment de la formation de l'empire Songhai, l'empire Mossi était la principale puissance de l'Afrique occidentale. Il semble qu'à partir de cette époque, il y ait eu une rivalité permanente entre les souverains musulmans et les souverains païens, l'avantage restant le plus souvent aux premiers.

En 1483 (1), les Mossi envahirent les territoires que Sonni Ali venait de conquérir. Celui-ci marcha sur les Mossi, leur infligea une sanglante défaite et les poursuivit jusque sur leur territoire.

Désormais le *Tarikh* ne parle plus d'invasions des Mossi : ce sont au contraire les rois Songhai qui vont conduire les expéditions de pillage chez leurs anciens ennemis. En 1497,

1. *Tarikh*, p. 114.

Askia el Hadj Mohamed déclare contre eux la guerre sainte (1) En 1549 et en 1561 (2), Askia Dâoud fait au Mossi des expéditions brillantes.

Les défaites que leur infligèrent les Songhai arrêtaient les Moronabas dans leurs conquêtes et quand les Marocains s'emparèrent de Tombouctou, les Mossi avaient dû se renfermer à peu près dans leurs limites actuelles.

Vers cette époque, les souverains du Mossi ont dû cesser de se préoccuper de maintenir leur puissance militaire, et cela sans doute en même temps qu'ils organisaient autour d'eux cette cour à l'étiquette ridicule et compliquée qui devait faire d'eux de véritables rois fainéants.

Dans les tribus qui avaient été conquises par les Mossi, mais où l'occupation du pays n'avait pas amené un assez grand nombre d'éléments Mossi, le régime féodal disparut peu à peu. Le vieil esprit individualiste reprit le dessus et les guerres recommencèrent entre les villages et entre les quartiers d'un même village. La langue Mossi fut conservée, seul témoin actuel de l'ancienne puissance des Mossi.

Pendant que les Wala et les Dagari, les Boura et les Nancana oubliaient peu à peu le souvenir du Moronaba, les Mossi, dans les pays où ils étaient en majorité, mirent à profit la grande paix que leur assuraient leurs nabas et ils devinrent, avec des méthodes purement indigènes, un des peuples les plus industriels du Soudan.

C'est sans doute à cette époque, vers le XVII^e siècle, que se créèrent en Afrique occidentale les légendes relatives au

1. *Tarikh*, p. 121.

2. *Tarikh*, p. 168 et 173.

Mossi qui représentaient le Moronaba comme possédant des fétiches assez puissants pour anéantir ses ennemis.

Un récit du *Tarikh* est particulièrement caractéristique (1).

« Durant l'année 903 (août 1497 août 1498) Askia Mohamed
« entreprit une expédition contre Na'asira le sultan du Mossi.
« Il emmena avec lui le Seyyid béni Mour Salih Djaura en
« l'invitant à lui donner les indications nécessaires pour que
« cette expédition fut une véritable guerre sainte faite dans la
« voie de Dieu. Mour ne refusa pas de se conformer à cet
« ordre et expliqua au prince toutes les règles relatives à la
« guerre sainte. Le prince des croyants Askia Mohammed
« demanda alors au Seyyid d'être son messenger auprès du
« sultan du Mossi. Le Seyyid accepta cette mission ; il se ren-
« dit au pays Mossi et remit la lettre de son maître qui som-
« mait le sultan d'embrasser l'islamisme. Avant de répondre,
« le sultan du Mossi déclara qu'il voulait consulter ses ancê-
« tres qui étaient dans l'autre monde. En conséquence
« accompagné de ses ministres il se rendit au temple de
« l'idole du pays. De son côté le Seyyid s'y transporta égale-
« ment afin de voir comment on s'y prenait pour consulter
« les morts. On commença par faire les offrandes accoutu-
« mées ; puis on vit apparaître un vieillard âgé. A sa vue
« tout le monde se prosterna ; ensuite le Sultan annonça
« l'objet de sa démarche. S'exprimant alors au nom de ses
« ancêtres le vieillard dit : Jamais je n'accepterai pour vous
« une pareille chose. Vous devez au contraire lutter jusqu'à
« ce que vous ou eux ayez succombé jusqu'au dernier. »

1. *Tarikh*, p. 424.

« Alors Na'asira répondit au Seyyid béni : Retourne vers
« ton maître et annonce que entre lui et nous il ne saurait y
« avoir que luttés et combats. »

Bien entendu Es Saadi en bon musulman fait terminer l'aventure à la confusion des païens. Le Seyyid, resté seul avec le mystérieux vieillard, lui ordonne au nom d'Allah de dévoiler sa vraie personnalité et celui-ci fait au Seyyid, avant de disparaître, cette confidence : « Je suis Iblis et je les trompe afin de vous les livrer ». Et la campagne se termine par une grande victoire des Songhai.

Il est probable qu'un chroniqueur Mossi nous aurait laissé de l'anecdote un récit tout autre. Ce que nous y voyons surtout d'intéressant, c'est la renommée que jusqu'à Tombouctou avaient les fétiches du Mossi. Il avait fallu les fanatiques et belliqueux souverains de la race de Sonni Ali pour affronter un peuple qui pouvait en cas de danger obtenir l'appui effectif de ses ancêtres.

La conquête marocaine, en détruisant l'empire Songhai, fit disparaître les seuls ennemis que les Mossi eussent à redouter. Il fut désormais admis partout que le Mossi était intangible. C'est très probablement sa réputation de pays paisible qui lui attira vers le milieu du XVIII^e siècle les Mandé-Dioulas qui sont aujourd'hui les Yarsé. D'après les traditions indigènes résumées par Binger (1), après la mort de Sagoné, en 1754, des Mandé-Dioulas établis dans le pays de Ségou qui avaient pris parti contre Ngolo vainqueur de Sagoné, s'enfuirent de crainte de représailles, et vinrent s'installer au Mossi. Ngolo essaya de les poursuivre et vint à deux reprises attaquer le

1. Binger, t. II, pp 388 et 394.

Mossi. Les deux expéditions échouèrent et, au cours de la seconde, en 1787, Ngolo mourut.

Il est tout à fait intéressant d'être fixé sur la date exacte de cette migration, car, cent ans après la mort de Ngolo, quand Binger visita le Mossi, les Mandé-Dioulas, devenus les Yarsé, avaient complètement oublié leur ancienne langue et ne parlait plus que le Mossi.

L'arrivée des Mandés au Mossi eut pour premier résultat d'ouvrir ce pays à l'influence musulmane. Les Mandés durent étonner et effrayer les Nabas par le ton affirmatif avec lequel ils parlèrent de leurs croyances. En même temps, ils eurent la prudence de ne pas immédiatement s'opposer aux habitudes d'ivrognerie qui sont au Mossi une véritable institution nationale. En tolérant l'usage et même l'abus de la bière de mil, et en se montrant indifférents sur la question des mariages multiples, les Yarsé arrivèrent à obtenir de beaucoup de Nabas et en particulier du Moronaba, une sorte de conversion à l'islamisme.

Les Yarsé, commerçants avant tout, virent un avantage considérable à ce que quelques-uns des leurs devinssent, sous couleur de conseils religieux, les confidents des Nabas. Quand à ceux-ci, sans cesse terrorisés par la crainte des intrigues de leurs successeurs éventuels, ils accueillirent de bonne grâce les marabouts dont ils pensaient obtenir des fétiches qui les empêcheraient d'être empoisonnés.

C'est probablement à la suite de l'installation des Mandés Dioulas que les Peuls firent à leur tour leur apparition dans le pays Mossi. Tout ce qui touche aux Peuls a toujours pour nous quelque chose d'énigmatique. Nous concevons mal, encore actuellement, la situation exacte des Peuls par rap-

port aux Mossi et, nous ne voyons pas quelles raisons ont pu déterminer ces nomades si différents des Mossi à s'établir en grand nombre dans un pays occupé par eux.

Au ^{xix}^e siècle, de grands empires se fondèrent dans la vallée du Niger puis disparurent sans que le Mossi en fut ébranlé.

Le grand empire Haoussa d'Othman dan Fodio et de ses successeurs s'étendit du Bénin au Hombori. L'empire d'El Hadj Omar, par le Macina, devint limitrophe du Mossi. L'influence de Samori et de son fils Sarankeny s'étendit dans la vallée de la Volta noire jusqu'à Borromo. D'après ce que nous ont dit les indigènes, chacun de ces empires vécut en bons termes avec l'empire Mossi et des ambassades et des présents furent échangés entre le Moronaba et ses voisins Haoussas ou Toucouleurs.

Entre 1870 et 1880 toute la partie du Gourounsi située au Sud de la Volta rouge fut conquise par des Songhaï venus du Djerma. Ceux-ci, sous la conduite d'abord de Alfa Hinné puis de Cazeri (Gadiari de Binger), tentèrent de fonder un empire sur la rive gauche de la Volta noire avec Sati comme capitale. Afin de s'agrandir vers le Nord, Cazéri voulut essayer de s'emparer du Kipirsi. Bien que n'ayant pu en terminer la conquête, les Mossi considéraient le Kipirsi comme devant leur revenir. Ils encouragèrent dans leur résistance les populations du Kipirsi qui, effrayées par les pillages épouvantables des bandes de Cazéri, s'étaient réunies sous les ordres du chef Réo pour essayer d'arrêter les Djerma. Un combat eut lieu au Sud de Tialgo. Cazéri fut tué

et ses soldats s'enfuirent. Il est possible que la crainte des fétiches du Mossi ait contribué à augmenter la lâcheté naturelle de ces bandes pillardes. Ce qui est certain c'est que Baba-To, qui devint chef à la mort de Cazéri, envoya de nombreux cadeaux au Moronaba et qu'il n'entreprit plus aucune expédition vers le Nord.

Au moment où Binger l'a visité, l'empire Mossi était en pleine décadence ; c'est le régime en lui-même qui était mauvais et non pas ceux qui avaient le soin de le maintenir ; le cas de Bokary Koutou le montre de façon évidente. Binger avait connu Bokary à Rakay alors qu'il n'était qu'héritier éventuel du pouvoir du Moronaba. Bokary avait donné à Binger l'impression d'un homme intelligent, bien élevé, plein de bon sens et de tact ; il s'était montré curieux de nouveautés et avait paru s'intéresser à la mission de Binger et désirer sa réussite.

Quatre ans après, ce même Bokary devenu Moronaba, faisait à Crozat l'accueil le plus froid, et, terrorisé par son entourage, il lui refusait une seconde entrevue et l'obligeait à quitter le pays. Six mois après, Monteil était contraint de partir précipitamment avec sa mission qu'il avait pu à grand peine amener auprès de Ouagadougou. Bokary n'avait pas voulu le recevoir.

Cette différence entre l'homme gai, entreprenant, plein de bonne humeur et de cordialité, qu'a connu Binger, et le pauvre être plein d'une sotte vanité, terrorisé par ses féticheurs, que décrit Crozat, indique nettement combien était abrutissante la « Vie de Cour » telle que la menait un Moronaba au XIX^e siècle.

La conquête française a hâté la fin de la puissance des

Nabas : il est absolument indiscutable qu'elle a rendu grand service aux Mossi en les mettant dorénavant à l'abri des caprices et de l'arbitraire de ces tyranneaux avides et cruels.

CHAPITRE VIII

VIE SOCIALE ET VIE POLITIQUE

I. *Vie sociale.* — La famille chez les Mossi est assez fortement constituée, mais l'intervention perpétuelle des Nabas dans les affaires privées réduit souvent à fort peu de choses l'autorité du chef de case. En droit Mossi, les enfants des deux sexes appartiennent à leur père. Celui-ci doit élever ses enfants, les nourrir et les protéger. C'est le père qui choisit le mari de ses filles et qui s'occupe du mariage de ses fils. Mais c'est surtout dans ces questions de mariage que l'intervention d'un naba vient souvent contraindre le père de famille à agir à l'encontre de son désir et parfois de son intérêt.

Dans une famille, le descendant direct du fondateur du foyer est chef de case. Ses frères, s'ils habitent sous son toit, lui doivent l'obéissance. En revanche le chef de case est responsable pour tous ceux qui habitent sous son toit, en particulier en matière de dettes.

À la mort du chef de case, le fils aîné hérite des fonctions de son père s'il est majeur. S'il est encore enfant, c'est l'ainé de ses oncles qui devient chef de case, et il le demeure sa vie durant. Mais à sa mort, l'autorité revient toujours au repré-

sentant de la branche ainée. En cas d'absence d'héritiers mâles, les Mossi pratiquent l'adoption. En aucun cas, les femmes ne peuvent remplir les fonctions de chef de case.

Le chef de case est propriétaire d'un certain nombre de terrains de cultures où il va, avec tous les siens, préparer la récolte qui sert à la nourriture de la famille pendant toute l'année. En outre de ces champs, chacun des membres de la famille peut posséder, pour son compte personnel, d'autres terrains, y cultiver ce qui lui convient, et tirer parti des produits. Les membres de la famille peuvent ainsi, par l'agriculture, par l'industrie ou le commerce, arriver à devenir plus riches que le chef de case tout en continuant à vivre sous son toit et sans acquérir pour cela aucun droit à l'autorité. En cas de décès, c'est le chef de case qui hérite.

La femme est toujours dans une condition inférieure. Elle ne peut vivre de façon indépendante et doit toujours être mariée. Les filles sont mariées très jeunes, souvent à l'âge de quelques années seulement. Le mariage est exogamique. Dans les très grandes agglomérations seulement il peut arriver que les filles soient mariées dans le même village que leurs parents.

L'acte essentiel du contrat de mariage consiste dans le paiement d'une dot remise à la famille de la femme. Une fois cette dot payée, le mari peut emmener sa femme chez lui ou la laisser avec sa mère si elle est encore trop jeune. La famille ne s'en occupe plus. Généralement, quand elles atteignent une douzaine d'années, les femmes se rendent chez leur mari. La célébration du mariage ne donne lieu à aucune cérémonie. En cas de répudiation, la famille de la femme doit restituer la dot. Il en est de même dans le cas, assez fréquent, où la

femme s'enfuit de chez son mari, soit pour retourner chez ses parents, soit pour aller chez un ami de son choix.

Cette question de dot est l'occasion de querelles perpétuelles en pays Mossi ; les femmes Mossi sont assez volages ; en outre, il arrive souvent que l'on marie des fillettes de deux ou trois ans à un individu ayant vingt ou trente années de plus qu'elles. Lorsqu'elles arrivent en âge d'être réellement épousées, les jeunes femmes cherchent à éviter leur mari légal et vont se réfugier chez un ami plus jeune. La responsabilité en matière de dettes étant considérée par les Mossi comme s'appliquant à la famille et non pas à l'individu, il résulte de ces divorces et de ces enlèvements après paiement de la dot des contestations interminables.

La polygamie est la règle chez les Mossi et elle n'a aucune limite. Beaucoup de Mossi riches ont des femmes par douzaines et le Moronaba en a des milliers.

Les femmes ne peuvent rester veuves et, à la mort de leur mari, elles sont réparties entre les frères du mort. Le fils ne peut jamais avoir les femmes de son père.

La vie familiale chez les Mossi est celle d'un peuple de cultivateurs. Le chef de famille dirige les travaux des champs, surveille la distribution quotidienne du mil qui servira au pain (sarabou) de la journée. Les femmes s'occupent de broyer le mil et de le faire cuire. Ce sont elles qui vont aux puits chercher de l'eau ; les fillettes aident leur mère dans les divers travaux. Les jeunes garçons s'occupent surtout au Mossi de soigner les chevaux. Ce sont eux qui vont chercher l'herbe fraîche et qui nettoient et entretiennent les écuries.

La naissance des enfants est toujours considérée comme un événement heureux ; les garçons font des travailleurs et les

filles enrichissent la famille du prix de leur dot. Il n'y a cependant pas de fête à cette occasion.

Pour accoucher, les femmes Mossi se mettent à quatre pattes. Les hommes ne doivent jamais assister à un accouchement. Comme la plupart des femmes noires, les femmes Mossi ne sont que fort peu de temps retenues au lit par les souffrances de l'enfantement. Il arrive souvent qu'une femme, ayant accouché dans la matinée, travaille dans l'après-midi à broyer son mil.

Les femmes Mossi connaissent un certain nombre de recettes abortives dont elles font usage lorsqu'elles deviennent enceintes leur mari étant en voyage. L'infanticide est d'usage courant lorsqu'il s'agit d'enfants contrefaits. S'il s'agit de jumeaux, on ne conserve qu'un seul enfant. Les enfants sont sevrés assez tard ; généralement un peu après qu'ils ont appris à marcher. Nous avons vu des enfants paraissant avoir cinq et six ans à qui leurs mères donnaient encore le sein.

L'opération de l'excision chez les filles est pratiquée vers quatre ans. Elle ne donne lieu à aucune cérémonie.

La circoncision des garçons a lieu vers douze ans et est l'occasion d'une grande fête. Il semble qu'il y ait une sorte de cérémonie d'initiation qui se fait de façon assez mystérieuse. Malheureusement il est difficile de savoir exactement à quoi s'en tenir à ce sujet. La circoncision est en usage depuis fort longtemps au Mossi, mais les musulmans, depuis leur arrivée dans le pays, se sont efforcés d'intervenir au moment de la cérémonie de façon à essayer de lui donner un caractère confessionnel.

Les Mossi ne comptent pas les années : il est absolument

impossible d'avoir un renseignement précis sur leur âge. Quand ils sont complètement formés, ils sont considérés comme pouvant devenir chefs de case et être mariés.

Les Mossi ne respectent pas les vieillards. Ils les considèrent comme gênants ; une fois qu'ils sont devenus complètement impotents, il est permis, en demandant l'autorisation au Naba, de hâter leur fin.

Les cérémonies des funérailles sont compliquées et difficiles à comprendre. Il est assez malaisé d'être exactement renseigné à ce sujet, presque tous les mystères de ces cérémonies devant entraîner la mort de tous ceux qui les dévoilent.

Il existe dans chaque village une famille ayant le monopole des cérémonies funèbres et à qui l'on s'adresse immédiatement après un décès. Ces fossoyeurs lavent à grande eau le cadavre, lui rasent le crâne, et, à grand coups de bâton, lui brisent les os des jambes pour être certains qu'il ne pourra se relever.

Le cadavre enseveli dans des pagnes blancs, et roulé dans une natte, est couché dans une fosse d'environ un mètre cinquante de profondeur, permettant de placer le corps dans toute sa longueur. Les hommes sont étendus sur le côté gauche ; les Mossi pensent que la femme après sa mort vient se coucher auprès de son mari. On tourne la tête vers l'Est, vers le pays d'où sont venus les Mossi.

Les dimensions de la fosse à creuser doivent être mesurées sur le cadavre avec une calebasse et, pendant la cérémonie funèbre, tous les parents du défunt doivent avoir sur la tête un morceau de calebasse.

Les fosses sont creusées un peu partout, de préférence dans un champ ayant appartenu au défunt. Pour les Nabas,

il existe des cimetières. On enterre les enfants au bord des chemins, ce qui porte bonheur.

La cérémonie funèbre varie suivant l'importance de la condition du défunt. Elle comporte des danses rituelles, des chants et de la musique. Le chant est une sorte de chœur à deux parties dans lequel d'un côté on exalte toute la puissance dont celui qui vient de mourir était détenteur et de l'autre on se félicite de voir enfin disparaître celui qui avait si longtemps fait trembler tous les siens devant lui.

Le corps est porté à la tombe par les fossoyeurs qui courent aussi vite que possible. S'il s'agit d'un naba, les porteurs sont accompagnés d'une escorte de cavaliers. Sur la tombe on tue un poulet blanc. S'il s'agit d'un personnage important, on jette dans la fosse des cauris et des kolas. L'emplacement de la fosse comblée est indiquée par une grosse pierre s'il s'agit d'un homme et par un vase en terre s'il s'agit d'une femme. Sur cette tombe, les parents viennent parfois faire des sacrifices.

Lorsque meurt un chef de case, immédiatement après son inhumation, on mure la porte de la case où il couchait et on ouvre une autre issue, afin de le dérouter s'il essayait de revenir. Quelque temps après l'inhumation, s'il s'agit d'un personnage important, on fait une grande cérémonie funèbre à laquelle on invite tous les villages de la région. C'est à ces cérémonies que paraissent les Ouangos.

Les Ouangos sont des danseurs dont le costume se compose d'une immense robe faite de lianes couvrant tout le corps et surmontée d'un masque de bois peint en rouge et en noir et représentant le plus souvent la tête d'un animal. Les Ouangos forment une confrérie assez mystérieuse. Ils ont un



Fig. 15. — Danseurs Mossi.

langage spécial et pendant qu'ils chantent, les Mossi croient que celui qui prononce une parole est certain de mourir dans l'année. Les masques des Ouangos sont fabriqués dans le plus grand secret. Ils doivent être faits d'une seule pièce de bois et celui qui y travaille ne doit pas être vu tant que son ouvrage n'est pas terminé.

Il serait à notre avis tout à fait intéressant d'essayer d'étudier de plus près que nous n'avons pu le faire, les Ouangos et leurs coutumes. Nous pensons, en effet, qu'il s'agit d'une institution fort ancienne, antérieure à l'arrivée des Mossi dans le bassin de la Volta, et que ceux-ci ont trouvée chez les peuples qu'ils ont conquis et qu'ils ont conservée, n'osant pas sans doute essayer de lutter contre elle. On trouve, en effet, des Ouangos dans tout le Gourounsi, et les Dou observés par Binger (1) chez les Bobos nous paraissent être de même origine. Les danseurs porteurs de masques totémiques que montrent certaines photographies de Desplagnes (2) rappellent tout à fait les Ouangos du Mossi.

Les croyances religieuses des Mossi sont assez difficiles à définir. Il faut avoir soin, en choisissant les indigènes que l'on veut interroger à ce sujet, de ne prendre aucun individu appartenant à l'entourage d'un Naba, car on risquerait de rencontrer l'extraordinaire mélange de vagues idées musulmanes et de croyances païennes qui constitue la « religion » des Nabas.

Les Mossi croient à une vie future et se l'imaginent comme étant le prolongement de la vie actuelle. La base de leur reli-

1. Binger, t. I, p. 349.

2. Desplagnes, *Le Plateau Central Nigérien*, p. 340.

gion paraît consister dans une préoccupation perpétuelle au sujet d'une intervention toujours possible des ancêtres morts dans l'existence des vivants. La hiérarchie sociale ne varie pas quand on passe de ce monde-ci dans l'autre et, par conséquent, les parents cherchent à faire venir près d'eux leurs enfants, les gens riches leurs clients et leurs captifs, les Nabas, leurs ministres, leurs serviteurs et leurs pages. Il faut donc s'efforcer de rendre aux morts l'existence posthume aussi agréable que possible afin qu'ils consentent à laisser quelque temps en vie ceux qu'ils ont toujours le droit et le pouvoir de rappeler à eux. Telle est du moins l'explication que donnent les Mossi au sujet des sacrifices de volaille et de bétail égorgés sur les tombes, et des offrandes en pain et en bière de mil qui y sont répandues.

Les sacrifices humains ont certainement existé au Mossi jusqu'à l'époque de notre occupation du pays. Toutes les fois que mourait un Moronaba à Ouagadougou, une de ses femmes et un de ses chevaux étaient envoyés à Gambaga pour être sacrifiés sur la tombe de Ouidiraogo qui est considérée comme la mère du premier des Moronabas. Peu après l'occupation de Ouagadougou par les Français, le Moronaba détrôné Bokary Koutou fit sacrifier sur une des montagnes qui dominent la Volta blanche un coq noir, un bouc noir, un âne noir, un bœuf noir et un esclave noir, ce qui devait paraître-il entraîner immédiatement la mort du nouveau Moronaba intronisé par Voulet.

Il existe un jour de chaque année consacré à la fête des morts. Le Moronaba doit sacrifier ce jour là un bœuf sur la tombe de chacun de ses ancêtres, et tous les chefs de famille

Mossi sacrifient suivant leurs ressources du petit bétail, ou de la volaille.

Il existe au Mossi une organisation religieuse très ancienne constituant un véritable clergé. C'est, selon nous, une tradition antérieure à l'arrivée des Mossi, remontant aux primitifs autochtones. Cette organisation est d'ailleurs en voie de disparition par suite des progrès que font les marabouts auprès des Nabas. C'est seulement dans les petits villages qu'il faut maintenant aller pour trouver dans tout leur prestige les « Tensoba ».

Le Tensoba, dont le titre signifie maître de la terre, s'oppose au Naba, chef militaire. Pratiquement, le Naba a presque tous les pouvoirs et, s'il s'agit d'un Naba important, le Tensoba n'existe même plus, le Naba étant devenu le grand-prêtre. Dans les villages de la campagne au contraire, le Tensoba a conservé des attributions très définies et le Naba le laisse absolument libre.

Le Tensoba est l'intermédiaire obligé entre les ancêtres et leurs descendants vivants. C'est lui qui préside aux cérémonies des funérailles et qui décide les honneurs à rendre le jour de la fête des morts. C'est à lui qu'on s'adresse en cas d'épidémie ou, d'une façon générale, dans le cas d'un malheur public, ces malheurs étant toujours dus aux mauvaises dispositions des ancêtres qu'il y a lieu d'apaiser.

Le Tensoba est évidemment l'homonyme du Hogon des Habés de Bandiagara. Toutefois nous n'avons jamais entendu employer ce mot Hogon pour désigner le Tensoba.

Le soleil et la lune, les rivières, les montagnes et certains endroits de la grande brousse paraissent être considérés par les Mossi comme des personnalités anthropomorphiques. Ce

ne sont pas des divinités et il ne leur est pas rendu de culte, mais ce sont des personnes vivantes susceptibles de colères et de vengeances avec qui il convient d'être particulièrement déférent. Le Tensoba est l'intermédiaire naturel dans les relations de ce genre et c'est à lui que s'adressent ceux qui partent pour la chasse ou pour un voyage afin de savoir par quelles offrandes ils auront chance de se concilier la rivière ou la brousse qu'ils auront à traverser, la montagne qu'ils auront à franchir.

Nous ne pensons pas que les Mossi aient l'idée d'un Dieu unique et créateur. Cependant pour tout ce qui regarde les phénomènes de l'atmosphère, ils croient à la présence d'une volonté unique qu'ils désignent sous le même nom que le soleil : « Ouendé ».

Toutes les croyances des Mossi sont actuellement battues en brèche par les marabouts dont l'influence fait des progrès considérables. Autant que nous avons pu en juger le but actuel des Marabouts paraît être surtout de donner aux Mossi l'extérieur musulman ; nous n'avons pas eu connaissance d'efforts sérieux entrepris par les Marabouts dans le but d'instruire les Mossi ou de les moraliser.

La concurrence entre croyants et païens revêt souvent un caractère exclusivement commercial. Les marabouts offrent pour toutes les circonstances critiques de l'existence, l'éternel petit sachet de cuir rouge dans lequel est cousu un verset du Coran. Bien que se vendant fort cher, ces grigris se débitent en quantités considérables et la principale préoccupation de ceux qui vivent de cette industrie est d'affirmer l'absurdité de tous les fétiches des concurrents et en particulier de ceux que

recommandent les vieilles traditions ancestrales dont les Tensobas sont les gardiens.

II. *Vie politique.* — L'organisation politique du Mossi au moment de l'occupation française rappelait de façon singulière l'ancienne organisation féodale. Le Moronaba résidant à Ouagadougou, était, en droit Mossi, le souverain de tout ce qui était « Mora » (1). Toutefois un certain nombre de provinces étaient presque complètement détachées de lui et étaient gouvernées par des grands vassaux aussi puissants que le Moronaba et assez hardis parfois pour lui faire la guerre. C'étaient les Nabas de Ouahigouya, Boussouma, Béloussa, Tenkodogo, Lallé et Yaco.

Le Naba de Gambaga et celui de Fada N'Gourma étaient tout à fait séparés des Mossi, et leurs peuples, bien que d'origine Mossi, prétendaient former des nations distinctes.

Les territoires du Moronaba ainsi que les grandes provinces étaient à leur tour partagées en cantons portant le nom de « Combéré » à la tête desquels étaient un Naba relevant du Moronaba ou du chef de province. Ces combérés pouvaient se diviser encore plusieurs fois en combérés inférieurs et on arrivait enfin à l'unité finale, le village, à la tête duquel était encore un Naba héréditaire.

Certains villages dépendaient directement du Moronaba. Ils portaient généralement dans ce cas le nom de Bagaré. La plupart des autres, au contraire, ne dépendaient de lui que par quatre ou cinq intermédiaires.

A la mort d'un Naba, l'investiture du successeur était

1. Nous rappelons que Mora au singulier fait au pluriel Mossi ou mieux Mossé.

donnée par le Naba de qui relevait immédiatement le défunt ; le successeur était généralement le fils aîné, parfois le frère de l'ancien Naba. L'extrême jeunesse n'était pas toujours un obstacle : on plaçait dans ce cas un gouverneur auprès du jeune Naba. Nous avons connu des Nabas paraissant âgés d'une dizaine d'années que même les vieillards saluaient avec le plus profond respect.

La succession du Moronaba donnait lieu à des intrigues très compliquées, aucune loi ne déterminant avec précision l'ordre de succession.

Les cinq grands dignitaires de la cour : le Ouidinaba, (chef des cavaliers), le Laralénaba (chef des tombes royales), le Gounganaba (chef des féticheurs), le Camisoronaba (Grand eunuque) et le Balomnaba (sorte d'intendant) examinaient les titres des prétendants ; ceux-ci étaient nombreux étant donné le nombre considérable des épouses des Moronabas. Le choix se portait le plus souvent sur celui qui paraissait devoir montrer le plus de respect pour la tradition ; mais la corruption intervenait également pour une grande part.

Le nom de celui qui était choisi était solennellement proclamé par le Ouidinaba puis ce nom cessait d'être prononcé durant toute la vie du Moronaba ; le nouvel élu prenait un nom symbolique sous lequel il était désigné sa vie durant. Le Moronaba intronisé par Voulet s'appelait Kouka, nom qui signifie tamarinier ; il prit à son avènement le titre de Ouobedero qui signifie éléphant ; à partir de ce moment tous les Mossi qui portaient le nom de Kouka et aussi l'arbre tamarinier furent désignés sous le nom de Nabyouré c'est-à-dire le nom du Naba, le mot Kouka ne pouvant plus être prononcé.

Les fonctions des Nabas en général, et celles du Moronaba en particulier, étaient extrêmement nombreuses, et réglées par un protocole minutieux ; à Ouâgadougou, le Moronaba devait, dès son réveil, donner audience à tous les dignitaires de son entourage qui étaient nombreux. En outre des cinq ministres que nous avons nommés, une multitude d'employés désignés pour remplir les fonctions les plus diverses venaient chaque matin, dans un ordre rigoureusement déterminé, saluer le souverain et prendre ses ordres. Le Moronaba recevait, entouré de musiciens et de griots, ainsi que de jeunes gens appelés Soronés, remplissant les fonctions de pages. Après le salut des courtisans le Moronaba donnait audience et recevait les envoyés des Nabas des provinces ou écoutait les réclamations que l'on venait lui soumettre.

Le pouvoir judiciaire du Moronaba était sans limites. Mais en fait, les principaux dignitaires de son entourage s'arrangeaient toujours de façon à ce que les faits fussent présentés dans un sens réglé d'avance et à ce que les réclamations gênantes fussent écartées. L'action personnelle du souverain était ainsi réduite à fort peu de chose.

Un protocole sévère et minutieux, réglant jusqu'aux plus intimes de ses actions, achevait d'enlever au Moronaba toute possibilité d'initiative. Une des prescriptions de ce protocole le contraignait à absorber perpétuellement de larges rasades d'une bière spéciale extrêmement forte, relevée par du piment, qui le maintenait sans cesse dans une demi-ébriété. D'autre part la tradition exigeait que le Moronaba eut des femmes par milliers. Des villages entiers étaient peuplés de ces malheureuses qui, sous la garde d'eunuques, attendaient d'être amenées par convois pour renouveler le harem de Oua-

gadougou. Après quelques années de cette existence abrutissante, les Moronabas n'étaient plus que des rois fainéants que gouvernaient les plus rusés des membres de leur entourage.

Si donc on peut sans aucun doute comparer le régime politique du Mossi au régime féodal, il faut ajouter que c'est un régime féodal en pleine décadence qu'ont observé Binger et tous ceux qui ont vu le Mossi à la fin du xix^e siècle. Tout permet de supposer qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et ce que nous savons de l'histoire du Mossi nous fait penser que, vers le xvi^e siècle, le Monoraba était au contraire le chef belliqueux d'une puissante noblesse militaire.

Une des principales attributions des nabas faisait d'eux des juges. L'appel pouvait se faire du Naba du village au Naba du Comberé et de là au Naba de la province ou au Moronaba. Cette justice était d'ailleurs quelque peu sommaire et extrêmement vénale. En principe le meurtre était puni de mort ainsi que l'adultère. Le vol ne donnait lieu qu'à la restitution et n'était pas considéré comme déshonorant. Le voleur pouvait être mis aux fers jusqu'à ce que sa famille ait restitué le montant de la somme volée.

Les condamnés à mort étaient assommés par les gens de l'entourage du Naba. La peine de mort entraînant la confiscation des biens par le Naba, les condamnations étaient extrêmement fréquentes.

A certaines époques, les Nabas devaient procéder à une épreuve de la fidélité de leurs femmes. Un sorcier spécialement chargé de cette fonction, le Pouinaba, préparait dans une grande jarre de l'eau mélangée du jus de certaines herbes et les femmes devaient venir se mirer dans cette eau. Le Pou-



Fig. 16. Le Moronaba actuel. — Fig. 17. Marché de Ouagadougou.
Fig. 18. Femmes du Moronaba broyant le mil.

naba les surveillait à ce moment, et, d'après l'image formée dans l'eau, reconnaissait les femmes infidèles. Les malheureuses désignées par le Pouinaba étaient immédiatement mises à mort. De grands massacres avaient lieu de la sorte.

Le Moronaba n'était pas seul à pratiquer la pouierie ; les nabas de moindre importance ne lui cédaient en rien au point de vue de la superstition et de la cruauté. En 1900, dans un canton de la province de Yaco qui n'avait pas encore été visité par les Européens, un Pouinaba fit dans une seule séance massacrer trente femmes.

La castration des hommes était pratiquée comme châtiment sur les voleurs plusieurs fois récidivistes. Les jeunes garçons qui refusaient de servir comme pages le Moronaba étaient également punis de cette mutilation.

Les Nabas en exercice avaient de continuelles difficultés avec leurs parents. La coutume Mossi prescrivait, à l'égard des « Nabigas », titre que portaient les fils de Nabas, des mesures spéciales, ayant pour but, les unes de rendre hommage à leur origine, et les autres de les empêcher d'être dangereux. Les Nabigas ne payaient pas d'impôt. En cas de condamnation à mort, ils n'étaient pas assommés ; ils avaient droit à être étranglés avec des bandes de coton. Ils étaient assurés de trouver la plus grande tolérance pour toutes les exactions qu'ils pouvaient commettre. Mais en revanche le séjour de la capitale où commandait leur frère leur était absolument interdit.

Les filles de Nabas ne devaient pas se marier ; elles étaient maintenues dans une condition tout à fait inférieure et devenaient presque toujours des prostituées.

Les Mossi payaient avant notre arrivée une sorte d'impôt

annuel en mil à leurs nabas ; ceux-ci, par la voie féodale, en faisaient parvenir au Moronaba sa part qui était naturellement la plus forte.

En cas de guerre, tous les Nabas valides devaient se réunir à Ouagadougou avec tout ce qu'ils avaient de cavaliers disponibles. La dernière mobilisation de l'armée Mossi eut lieu en 1896 et il semble, d'après des évaluations dignes de foi, qu'elle ait rassemblé environ 10.000 cavaliers.

Les armes offensives des Mossi sont surtout la lance et l'arc. Les Mossi ont pris aux primitifs qu'ils ont vaincus l'usage d'empoisonner leurs flèches avec le strophantus. Les Mossi portent également des sabres à lame de fer et à poignée également en fer en forme de croix ; ces sabres sont fabriqués au Mossi. Ils portent encore un casse-tête d'une forme particulière que l'on ne trouve guère qu'au Mossi ; c'est une tige de fer légèrement courbée ayant environ 0 m. 25 de long terminée à l'une de ses extrémités par un renflement et à l'autre par un anneau permettant de fixer un manche formant un angle droit avec la tige. Cette arme se porte généralement accrochée à l'épaule droite et les Mossi en font fréquemment usage lors des querelles qui s'élèvent sur les marchés après les libations excessives de bière de mil.

L'aspect de l'armée Mossi pouvait aux yeux des noirs être assez impressionnant. Le harnachement des chevaux comporte un très large frontal de cuivre avec une tétière et des montants également recouverts de cuivre (1). Un très large

1. Il semble que le cuivre, dont les Mossi font si largement usage, ait été depuis fort longtemps importé par les caravanes. Nous n'avons jamais eu connaissance de mines de cuivre au Mossi et, jusqu'à présent, les renseignements sur les mines du Yatenga sont encore bien vagues.

tapis de selle en cuir brodé couvre la croupe et les flancs du cheval dont le poitrail est aussi protégé par une large bande également en cuir brodé. Le guerrier Mossi vêtu de quatre ou cinq tuniques superposées, la dernière étant couverte d'amulettes, chaussé de hautes bottes de cuir brodé montant jusqu'à la taille, la tête enveloppée du turban et du litam et coiffé par dessus d'un immense chapeau de paille, devient un adversaire difficile à atteindre pour des sauvages n'ayant que leurs flèches.

L'usage des armes à feu par les Mossi, d'après les dires des indigènes, serait assez récent et remonterait à moins de deux siècles. Bien qu'aucun fait précis ne permette de l'établir, il est possible de supposer que la supériorité marquée des Songhaï sur les Mossi vient de ce que les souverains de Gao (1) avaient à leur disposition des armes à feu qui manquaient aux Mossi. Ce serait donc peut être à l'apparition de celles-ci que serait dû l'ébranlement suivi peu après de décadence d'une des dernières monarchies féodales.

1. On sait que des canons de fabrication portugaise ont été retrouvés à Gao.

CHAPITRE IX

COMMERCE DES CARAVANES

Nous voudrions dans ce chapitre donner quelques renseignements sur le commerce indigène qui se fait au Mossi par caravanes. Il nous semble que, par la nature des objets échangés, l'étude de ce mouvement commercial peut contribuer à préciser les conditions dans lesquelles se trouvent les peuples de la savane en Afrique occidentale.

Dans les plaines du Soudan habitent des populations denses qui élèvent d'immenses troupeaux.

Au Sud du 9^e parallèle environ la tsétsé rend tout élevage impossible et les populations limitrophes de la forêt, chez qui le besoin de viande est particulièrement impérieux, ont cherché à se procurer le bétail de la savane.

Aux confins de la steppe et du désert, les nomades islamisés, pasteurs ou caravaniers, pleins de mépris pour les travaux agricoles, ont toujours eu besoin de main-d'œuvre pour l'entretien de leurs cultures, le long du Niger ou dans les oasis. C'est le Soudan qui, depuis des siècles, a fourni sous forme de milliers d'esclaves, les travailleurs aux nomades du Nord-Ouest africain, et même à tout l'orient musulman.

Depuis une époque très lointaine, cette double exportation de bétail vers le Sud, d'esclaves vers le Nord, s'est régularisée et, en quelque sorte, industrialisée. C'est ainsi qu'est devenu général l'usage de la kola que les indigènes de la forêt ont offert en échange du bétail, et que le sel des mines sahariennes s'est répandu dans tout le Soudan, devenant le fret de retour des caravanes d'esclaves allant vers le Nord.

Ces quatre « denrées d'échange », bétail et kolas, captifs et barres de sel, ont été, pendant des siècles et jusqu'à notre occupation du pays, la base essentielle et la raison d'être du commerce des caravanes entre la lisière du désert et la lisière de la forêt.

Ce mouvement d'échanges a pris une telle extension et une telle régularité qu'un certain nombre d'autres marchandises ont également suivi la route tracée par ces caravanes et que plusieurs industries annexes se sont greffées autour des principaux centres commerciaux.

Mais l'importance de ces dernières transactions était et n'est encore que secondaire par rapport aux kolas et au sel.

L'occupation française, en faisant cesser le commerce des esclaves, a d'abord bouleversé les habitudes séculaires de ce commerce si traditionnaliste. Mais la sécurité que la « Paix française » assurait aux routes a facilité la reprise des affaires.

Une modification s'est produite : les ports de la côte remplaçant ce qu'était autrefois Tombouctou comme fournisseurs de denrées européennes, les marchés limitrophes de la forêt ont acquis une importance plus grande alors que les marchés du Nord, déjà privés de leur élément essentiel de tran-

sactions, l'esclave, allaient en perdant de leur importance.

Mais le nombre des caravanes et des individus se livrant au commerce paraît plutôt augmenter, sans que pour cela se modifient les méthodes séculaires et les traditions.

C'est au Mossi que nous avons eu l'occasion d'étudier de près le mécanisme du commerce des caravanes et c'est du Mossi que nous nous occuperons en détails. Mais les méthodes commerciales sont à peu près identiques dans toute l'Afrique occidentale ; elles correspondent en effet à des besoins et à des ressources qui sont partout les mêmes.

Le commerce des captifs n'existait déjà plus lors de mon arrivée au Mossi et je n'ai pas eu l'occasion de l'étudier sur place.

Binger a donné à ce sujet des renseignements tout à fait intéressants (1). Il compare le Gounrousi à un vivier où les Mossi allaient razzier régulièrement les captifs destinés à l'exportation.

Il arrivait même parfois que les Gourounsi n'étaient pas les seuls à être ainsi vendus ; les Yarsé se risquaient parfois à voler des femmes et des enfants Mossi et à les emmener en esclavage. Nous avons connu au Mossi deux indigènes qui, étant enfants, avaient été enlevés de la sorte et conduits par Tombouctou jusqu'en Algérie. L'individu qui les emmenait, les avait enfermés dans un grand sac de cuir, attaché au bât d'un chameau. Il fut arrêté dans un poste du Sud-Algérien et l'on trouva, paraît-il, une demi-douzaine d'enfants (2) dans le sac.

1. Binger. I. 470.

2. Ces enfants furent confiés aux Pères Blancs qui les élevèrent. Quand ils eurent l'âge d'homme, ils retournèrent dans leur pays.

Le commerce des esclaves se doublait au Mossi du commerce des eunuques. Le Mossi était un des rares pays où l'on savait en faire et les Moronabas exportaient avec grand profit ceux qu'ils avaient fait mutiler jusqu'à Constantinople.

Il y a quelques années encore, un convoi d'eunuques venant du Mossi arriva en Turquie et l'ambassade française avisée du fait, le signala par les Affaires Etrangères aux Colonies et au Gouvernement de l'Afrique occidentale. Il va de soi qu'il s'agissait de faits déjà anciens et que, depuis notre occupation du pays, le Kouberinaba, qui était détenteur du secret de l'opération, a complètement cessé d'exercer sa profession (1).

Le commerce du Mossi avec le Nord est actuellement tout à fait désorganisé et l'activité des caravaniers s'est beaucoup reportée vers le Sud c'est là surtout que nous avons été à même de l'étudier.

En comparant ce que nous avons vu sur place avec ce que nous avons lu dans Barth, dans le récit du missionnaire Buss et dans Binger, nous avons eu l'impression que rien ne s'était modifié des méthodes d'autrefois et il est très vraisemblable que ces méthodes doivent être plusieurs fois séculaires.

Nous avons dit ce qu'étaient les Yarsé et quelle était leur situation en pays Mossi. Ce sont eux qui sont les plus nombreux à se livrer au commerce dans la région qui nous occupe. Il vient également des Haoussas, mais probablement depuis

1. Le Dr Ruelle a donné une description très complète du procédé employé par le Kouberinaba pour faire les eunuques. *L'Anthropologie*, 1904, p. 679.

peu d'années. Des Maures viennent parfois de Dori jusqu'à Ouagadougou. On ne rencontre presque pas de Mandé-Dioulas. Quand aux Mossi purs ce n'est que depuis très peu de temps qu'ils se mettent, eux-aussi, à suivre les caravanes.

Voici, en ce qui concerne le commerce des kolas et du bétail, ce que nous avons observé sur place.

Vers la fin de l'hivernage, en septembre ou en octobre, les Yarsé commencent à rassembler le bétail pour partir vers le Sud. Dans certaines grandes places commerciales comme Kaya, Pouitenga, Rakay, on trouve vers cette époque les propriétaires de bétail : chefs Mossi, Peuls ou riches indigènes, disposés à vendre leurs animaux. Ce sont les beaux bœufs à bosse du Yatenga et du Nord du Mossi qui sont le plus demandés, encore qu'ils supportent moins bien la marche que le petit bétail. On rassemble aussi des moutons de l'espèce du Mossi qui est assez chétive. Les gros moutons à longue laine du Macina ne s'exportent guère.

Une fois le bétail rassemblé, le chef de caravane doit également s'approvisionner de toile en bande. Cette étoffe indigène a été souvent décrite ; elle est d'un usage courant sur les routes de caravanes pour payer la nourriture des passagers (1).

Avant notre occupation, les chefs de caravanes se groupaient de façon à constituer une force suffisante pour être respectés et aussi pour pouvoir garder le bétail pendant la nuit contre les voleurs et contre les fauves. Maintenant les caravanes s'arrêtent dans les villages et trouvent des parcs où elles mettent leur bétail en sûreté chaque nuit.

1. Si l'on demande à un Yarsé à quoi lui serviront les gros rouleaux de toile qu'il emporte, il répond invariablement : « C'est pour manger ».

La vitesse de marche est d'une vingtaine de kilomètres par jour. Des marchés du Sud du Mossi aux marchés voisins de la forêt on compte environ vingt-cinq jours.

Le bétail, à son arrivée à destination, est acheté par des courtiers interprètes, intermédiaires entre les bouchers et marchands de viande, à qui les caravaniers sont en quelque sorte forcés de s'adresser. Ces individus achètent aux indigènes de la forêt tout ce qu'ils apportent de kolas et ils sont les maîtres des cours sur le marché.

Jusqu'à ces dernières années, l'unité monétaire était le mille de cauris et le prix des kolas était invariablement fixé à 10.000 cauris le mille. Actuellement le shelling et le franc commencent à servir d'étalon et c'est le cours des cauris qui varie par rapport à la monnaie d'argent.

Le prix du bétail est sujet à des fluctuations considérables. D'après des renseignements qui nous ont été fournis par des officiers anglais ayant administré à Kintampo et à Salaga et aussi par de nombreux chefs de caravanes, il semble que ces courtiers interprètes spéculent sur le bétail d'une façon extrêmement curieuse. Ils ont des pisteurs qui vont au devant des caravanes quelquefois à deux jours de marche vers le Nord. Ceux-ci cherchent par des renseignements tendantieux à inquiéter les propriétaires de bétail et à les amener à céder leur troupeau à vil prix. Parfois, au plein de la saison des affaires, c'est-à-dire en janvier et février, les fluctuations du cours du bétail, varient de cent pour cent en quelques semaines. Les Mandé-Diolas font assaut d'éloquence, les Yarsé et les Mossi de politesse, les Haoussa de bonhomie. En réalité, il y a, avec des méthodes exclusivement indigènes, tout un embryon de place de commerce, une véritable Bourse.

Les kolas ainsi achetés sont ramenés au Mossi soit par porteurs soit sur des ânes. Ils sont concentrés sur les principales places commerciales et y deviennent de nouveau une valeur de spéculation.

Une grande partie de ces kolas sont consommés sur place, et cédés à des revendeurs qui les font écouler sur les marchés par des femmes. Mais le reste est destiné à l'exportation vers le Nord et depuis, qu'ils n'ont plus les captifs, les Yarsé ont beaucoup développé le commerce des kolas avec Tombouctou.

Maintenant, c'est par rapport à la barre de sel que sont évalués les kolas et la spéculation se donne libre cours, soit au Mossi, soit avec les commerçants qui reviennent du Nord, soit à Tombouctou et à Saraféré, aux portes du pays du sel, où les kolas atteignent jusqu'à 0 fr. 20 la pièce.

Un bœuf acheté cinquante francs au Mossi peut se vendre le double à Salaga et, avec les cent francs ainsi obtenus, on peut se procurer 10.000 kolas qui valent au Mossi environ cinq cents francs. Mais il y a des faux frais considérables. 10.000 kolas exigent deux ânes ou quatre porteurs dont il faut payer la nourriture pendant près de deux mois. Il y avait autrefois un certain nombre de coutumes indigènes à payer, chaque fois que l'on traversait un nouveau pays. Il y a maintenant les taxes sur les caravanes en Gold Coast et en territoire français. Il faut également payer le passeur qui fait franchir la Volta au bétail. Il y a des risques, et, parfois, les bœufs, fatigués par le voyage, arrivent en si mauvais état qu'ils sont vendus moins cher qu'ils n'ont coûté. Enfin la réalisation des bénéfices est souvent malaisée, le cours des kolas étant, sur les places commerciales du Mossi, sujet à des fluctuations considérables au moment du retour des caravanes.

Nous avons eu souvent l'occasion de séjourner dans un de ces grands marchés du Mossi, celui de Rakay. L'aspect extérieur de ce village, qui a plusieurs milliers d'habitants, n'a rien qui attire le regard et le passant n'y voit qu'une grande plaine couverte à perte de vue de cases rondes à toits pointus. En réalité Rakay joue chez les Mossi un rôle tout à fait comparable à celui d'un port de commerce.

L'envoi d'une caravane est une opération comparable à ce qu'était autrefois l'armement d'un navire ; et le retour des marchands, lorsque ceux-ci ont réussi dans leur entreprise, donne lieu à des manifestations de joie qui rappellent les bordées des matelots rentrant de campagne.

Aussi Rakay est-il, en même temps qu'une grande place d'affaires, une ville de plaisirs. On y trouve des changeurs, des courtiers, des loueurs d'ânes en même temps que des entrepreneurs de caravanes. On y trouve aussi des musiciens, des chanteurs, et les plus belles danseuses de la région. Et pendant toute la saison des caravanes, le marché est toujours abondamment fourni de bière de mil.

Il ne semble pas que Binger ait aperçu très nettement le mécanisme de ce mouvement de caravanes et l'importance considérable des trois éléments : sel, kolas et bétail par rapport aux autres denrées d'échange.

Nous avons eu entre les mains les livres où est enregistré le mouvement des caravanes depuis 1900 jusqu'en 1907. Evidemment, même en interrogeant les indigènes, Binger ne pouvait avoir un renseignement aussi précis.

Il faut tenir compte aussi de ce que Binger a fait son

voyage à Salaga et Kintampo en hivernage, c'est-à-dire à l'époque où le mouvement commercial est presque nul.

Enfin, au moment du passage de Binger, toute la région qui se trouve au Sud de la Volta rouge était au pouvoir des bandes de Gadiari ; les routes étaient souvent coupées et beaucoup de gens préféraient, aux profits incertains du commerce dans de telles conditions, les bénéfices plus considérables que donnait le pillage, et s'enrôlaient parmi les guerriers Diaberma.

Ce grand mouvement d'hommes et d'animaux qui met en relations annuelles des régions et des peuples si différents a fait naître ou a développé un certain nombre d'industries.

L'élevage des ânes destinés aux caravanes est particulièrement florissant au Mossi.

L'industrie de la cotonnade indigène a pris depuis peu une importance considérable dont il est intéressant de rechercher l'origine.

Les populations de la forêt et de la zone voisine ont vécu longtemps presque nues ou avec des vêtements de peau de chèvre. Le contact des Européens leur a fait prendre peu à peu l'habitude du vêtement et maintenant elles ne sauraient s'en passer. Mais les cotonnades d'exportation sont, en général, d'une qualité tellement inférieure qu'elles ne résistent pas à quelques lavages. Désireux de porter des vêtements, mais cherchant de préférence des étoffes solides et durables, les noirs de la forêt s'adressent aux seuls commerçants consentant à leur fournir cette marchandise, aux caravaniers venant du Nord qui apportent à Salaga, à Kintampo et à Cou-

massie des quantités chaque année plus considérables de cotonnades filées et tissées au Mossi.



Fig. 17. — Femme égrenant le coton.

Fig. 18. — Fileuse de coton.

Il est assez difficile d'évaluer avec précision la quantité de bétail qui, chaque année, descend vers le Sud et les quantités de marchandises rapportées en échange.

L'Administration perçoit une taxe sur les caravanes, et,

bien que cette taxe soit légère, et ne grève les commerçants que de façon insignifiante, ceux-ci cherchent souvent, au risque d'amendes et de confiscations, à prendre les routes qui évitent les postes de perception. Il en résulte que les chiffres du registre des caravanes ne représentent pas la totalité du mouvement d'échanges.

L'administration de la Gold Coast qui dispose d'un réseau de postes plus serré que le nôtre a enregistré en 1904 et 1905 (1) environ 16.000 bœufs et 75.000 moutons ou chèvres venant du Mossi. Etant donné que le Mossi approvisionne encore en partie les marchés du Togo et le marché de Bondoukou, on peut évaluer au bas mot l'exportation annuelle à 20.000 bœufs et 100.000 moutons ou chèvres. L'importation des kolas est d'au moins 500 tonnes.

Les exportations de netté, de graisse de karité et surtout de toile indigène sont en progrès et présentent un intérêt indiscutable, mais ne sont que fort peu de chose auprès de l'exportation du bétail.

De même, les étoffes européennes, la verroterie, le cuivre en barres et les divers articles de pacotille ne figurent aux importations que pour vingt-cinq tonnes environ.

On peut se demander ce qu'est appelée à devenir toute cette organisation si complexe qui correspond à des besoins impérieux, fait vivre un grand nombre d'indigènes et représente un chiffre d'affaires considérable.

1. Colonial Reports, Northern Territories of the Gold Coast. *Rep. for*. 1904, p. 16. *Rep. for*. 1905, p. 18.

A notre avis le commerce des caravanes ne survivra pas à la création d'une ligne de chemin de fer partant de la côte et allant vers un point quelconque de la savane.

Ce qui rend actuellement difficile à une maison européenne l'entreprise en grand du commerce du bétail en Afrique occidentale, c'est la difficulté de pouvoir à coup sûr et pour une date fixée, livrer une quantité déterminée de bétail en bon état. Le mois de route entre la savane et la forêt est un aléa trop considérable, et seuls les indigènes connaissant le bétail, le conduisant eux-mêmes, n'ayant pas à compter avec le temps, et dépensant pour eux-mêmes relativement peu de chose, peuvent réussir dans une entreprise de cet ordre.

La venue annuelle des caravanes a paru jusqu'à ces derniers temps un moyen suffisant pour faire pénétrer les marchandises européennes dans l'intérieur, vers le Mossi et le Yatenga. Cette situation ne se prolongera pas. Certainement lorsque le rail pénétrera dans l'intérieur de la boucle, des comptoirs se créeront au Mossi ; les réserves considérables que ce pays renferme en populations assez laborieuses en même temps que curieuses de pacotille européenne nous font penser qu'ils auront de grandes chances de réussite.

Le bétail alors sera centralisé et dirigé en bloc vers le sud ; les kolas pourront parvenir dans la savane à un taux bien inférieur au taux actuel. Le commerce des caravanes n'aura plus de raison d'être et cessera.

Mais tout permet d'espérer que cette transformation des méthodes commerciales n'entraînera pas la ruine de ces commerçants indigènes qui, par leurs habitudes laborieuses et par leur esprit d'entreprise, méritent toutes les sympathies.

Il semblait que la suppression du commerce des esclaves

eut dû les ruiner et cependant au point de vue du commerce indigène, les affaires sont plus brillantes que jamais elles ne l'ont été en Afrique occidentale.

On peut donc penser que les Yarsé et les Mossi deviendront, comme les Mandé-Dioulas le sont devenus dans les régions où le commerce européen s'est établi, tantôt des auxiliaires et tantôt des concurrents des comptoirs européens, mais qu'ils continueront à faire bénéficier la colonie de leurs aptitudes héréditaires incontestables pour les affaires.

CONCLUSION

Nous craignons que notre travail ne donne pas une idée absolument nette du pays Mossi et de ses habitants et nous avons été tenté, en terminant, d'essayer de faire de ces pages une sorte de résumé synthétique et de chercher en quoi la civilisation Mossi est fonction du milieu où elle s'est développée. Nous avons volontairement renoncé à écrire ce chapitre, estimant que notre modeste contribution à l'étude du Mossi ne le justifiait point.

Les renseignements que nous donnons sur le climat de Ouagadougou, sur la répartition de la pluie dans l'intérieur de la boucle du Niger et sur les principales limites de végétation précisent, croyons-nous, les idées que l'on pouvait se faire jusqu'ici sur ces questions d'après les récits des voyageurs.

Nous espérons que le « Pic de Naouri, 1.800 m. », dernier survivant des Monts de Kong, disparaîtra enfin des atlas, et que, dans les cartes à grande échelle, la nomenclature tiendra compte dorénavant des travaux de reconnaissance et de recensement effectués au Mossi depuis dix ans.

Nous pensons que, lorsque se fera méthodiquement la reconnaissance géologique de l'Afrique occidentale, le travail

effectué au Mossi n'amènera pas de modifications importantes aux notions générales que nous donnons sur la constitution du sol.

Au point de vue historique, nous pensons qu'il convient d'être extrêmement prudent dans un pays où le document écrit fait complètement défaut. Nous croyons cependant que les récits des Portugais, les chroniques arabes et le Folklore local sont susceptibles d'interprétations et nous avons cherché à faire ce travail pour le Mossi. Certaines légendes comme celle d'Ogané et celle de l'ambassade des Portugais au Mossi méritaient d'être examinées avec soin. Nos conclusions sont un peu différentes de celles admises jusqu'à présent. Quelle que soit l'opinion à laquelle on préfère se ranger, nous ne croyons pas, étant donné ce que sont les documents qui servent de base à notre discussion, qu'il soit possible d'arriver à une certitude.

Nos renseignements sur la densité de la population, sur la répartition des principales tribus et surtout sur l'organisation politique et sociale des Mossi sont incomplets. Nous pensons cependant qu'ils indiquent suffisamment l'importance très réelle du rôle joué par le grand empire païen dans le centre de la boucle du Niger et l'intérêt que présente ce peuple ayant apporté de très loin des traditions et des usages inconnus en Afrique occidentale et ayant su, seul parmi ses barbares voisins, comprendre l'avantage que présente le sacrifice des intérêts particuliers à l'intérêt général et fonder un véritable état.

Il ne faut pas juger uniquement les Mossi d'après leurs lois qui sont cruelles et d'après leurs institutions qui sont malgré tout très primitives. Tous ceux qui, depuis quelques années,

ont eu l'occasion de faire de longs séjours en pays Mossi ont été gagnés par cette population ingénieuse, gaie, parfois spirituelle, montrant une courtoisie qu'il est rare de rencontrer chez les nègres. En ce qui nous concerne, nous avons une très réelle sympathie pour les Mossi, et c'est bien volontiers que nous avons consacré, après les avoir quittés, une année entière à nous occuper d'eux et de leur pays.

Nous pensons que l'avenir de ce pays sera probablement digne de son passé. Dans la transformation qui s'opère actuellement dans tout le Soudan sous la tutelle française, il est probable que le Mossi, avec ses immenses réserves de populations laborieuses sachant se créer des ressources, non seulement par l'agriculture, mais aussi par l'industrie et le commerce, est encore appelé à jouer un rôle brillant.

VU ET ADMIS A SOUTENANCE :

Le 27 octobre 1908

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

INDEX

- Achantis*, 20, 29, 30.
Alby, 38, 71.
Alizé, 52, 55, 80.
Anes, 102, 176.
Armes, 166.
Ashante (David), 31.
Baba-To, 145.
Bambou, 86.
Barros, 2, 4, 7, 10, 14, 17.
Barth, 2, 8, 13, 17, 24, 30, 171.
Bartelemi Diaz, 6.
Beck, 31.
Bemoy, 7.
Beni-Moussa, 135.
Binger, 2, 10, 16, 28, 34, 71, 112, 145, 162, 170, 175.
Birifon, 110, 122.
Bobo, 122.
Bœufs, 98, 169, 178.
Bokary, 145, 156.
Bonnat, 31.
Borassus, 83.
Boura, 121, 140.
Boussangcé, 108, 122, 127, 130.
Bowdich, 20.
Cailcédrat, 83.
Caoutchouc, 86.
Cazeri (= *Gadiari*), 144, 176.
Chameaux, 102.
Chevaux, 100, 133.
Chiens, 103.
Circoncision, 117, 150.
Citronnier, 97.
Combéré, 159, 162.
Cooley, 23.
Coton, 92, 176.
Crozat, 28, 36, 112, 145.
Dagari, 120, 122, 133, 140.
Dagomba, 109, 121, 133.
Duncan, 24.
Dupuis, 20, 23.
El-Hadj-Omar, 144.
Eunuques, 161, 165, 171.
Excision, 117, 150.
Famille, 147.
Faria y Souza, 3.
Fergusson, 37, 71.
Fromager, 83.
Funérailles, 151.
Galleries forestières, 88.
Gandiourgou, 115.
Gbanian, 110, 122.
Gneiss, 74.
Gourmanches, 109, 121.
Gourounsi, 113, 115, 122, 128, 155.
Granites, 74.
Grès, 74.

- Habé*, 131.
 Habitation, 120, 124.
Haoussa, 144, 171.
 Harmattan, 55.
 Harnachements, 166.
 Hogon, 157.
 Huitres, 104.
 Humidité relative, 55.
 Igname, 84.
 Indigo, 92.
 Islamisme, 40, 28, 143, 150, 158.
 Jachères, 93.
Jean II, 3, 8, 13, 15, 17, 139.
Jean III, 2, 15.
 Justice, 162.
Kankan-Moussa, 137.
 Karité, 83, 96, 178.
Kipirsi, 76, 113, 122, 128, 144.
Kirby, 32.
Kælle, 30, 120.
 Kolas, 169, 174.
Krause, 33.
 Langue Mossi, 120.
Lonsdale, 32.
Lucas Marcos, 7, 11.
 Mais, 84, 91.
Mampoursi, 109, 121, 133.
Mandi-Mansa, 9, 13, 15.
Manga, 96, 115.
 Manioc, 91.
 Marchés, 26, 172, 175.
 Mariage, 148.
Marmol, 17.
Melli, 9, 17, 137.
 Micascistes, 74.
 Mil, 84, 87, 90, 94.
Monteil, 36, 145.
 Moutons, 102, 172, 178.
Naba Oubri, 131.
Nancana, 87, 110, 113, 121, 133, 140.
Naouri, 72, 77.
 Netté, 88, 96, 178.
Ogané, 4.
Othman dan Fodio, 144.
 Ouangos, 152.
Ouidiraogo, 130, 156, 159.
 Palmier à huile, 86, 97.
 Pénicillaire, voy. mil.
Peuls, 99, 111, 121, 143, 172.
 Pluies, 50, 56.
 Polygamie, 149.
Portugais, 2, 8, 16, 18.
 Potagers, 97.
 Pression barométrique, 41, 52, 57.
Prêtre Jean, 5, 7, 11.
 Puits, 75.
 Religion, 155, 157.
 Riz, 85.
 Sacrifices, 156.
Samori, 144.
Samo, 108, 122.
 Sel, 169.
Sirba, 77.
Sissala, 123.
Songhai, 9, 13, 15, 96, 139, 144.
Sonni-Ali, 9, 139, 142.
 Sorgho, voy. mil.
 Soronés, 161.
Soumba, 122.
Sourou, 78, 104.
Sultan Bello, 23.
 Tarikh es Soudan, 3, 9, 13, 16, 134, 136, 141.
 Tatouages, 117, 124.
 Température, 60.
 Tensoba, 157.
 Tornades, 68.
 Traditions, 130.
 Tsétsé, 89, 98.
 Vents, 52, 55.

Vêtement, 118, 124.

Volta, 21, 34, 74, 77, 86, 95, 115,
133.

Von Carnap, 38, 71.

Von François, 35.

Wala, 110, 122, 140.

Yarsé, 109, 112, 121, 142, 171.

Zone des Calmes, 47.

ERRATA

Page 10, note 1, 2^e ligne, *ajouter* : Paris, 1899, in-8, P. 121.

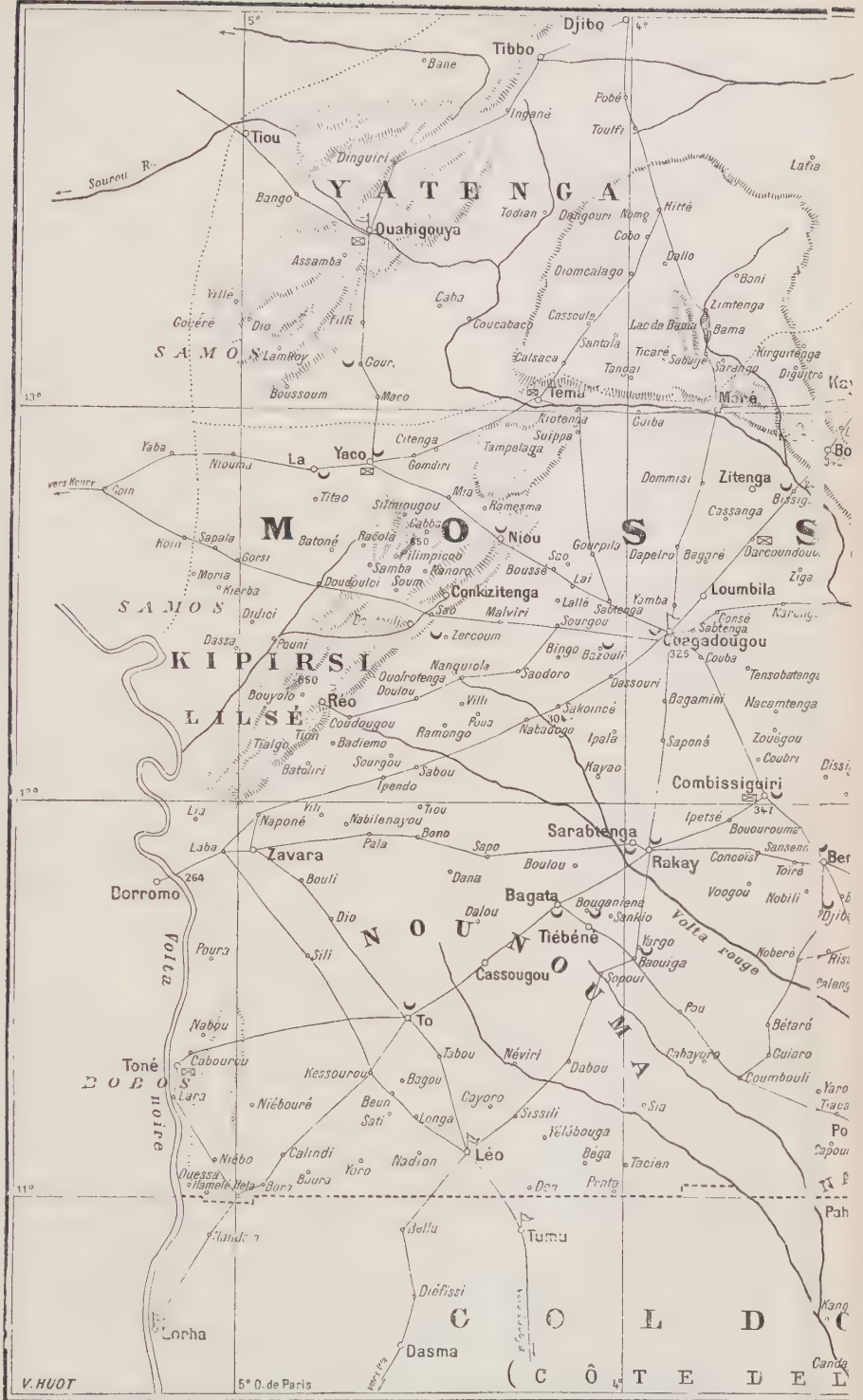
Page 22, note 1, *lire* : Walckenaer. Histoire générale des voyages, Paris, 1819-26. 49 vol. in-8.

Page 69, note 2, *lire* : Hubert. Mission scientifique au Dahomey, Paris, 1908, in-8, P. 76.

Page 86, note 1, 2^e ligne, *lire* : l'Afrique Centrale Française.

Page 111, note 1, 2^e ligne, *lire* : Vivant sur le même territoire que des Peuls musulmans, sont en bons termes avec eux.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNEOUD ET C^{ie}.



Carte du Mossi, dressée



Cliche de « La Géographie ».

